U d'/of OTTAWA
39003001930923

Dec 9-66

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Universitäts
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/discourssurlh02boss

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET

Publié avec une Introduction et des Notes

PAR

ARMAND GASTÉ

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

D
21
.B74
1885
V. 2.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

SECONDE PARTIE

LA SUITE DE LA RELIGION

(SUITE)

CHAPITRE XIX

Jesus-Christ et sa doctrine.

DANS ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Herode et dans le temps que les Pharisiens introduisoient tant d'abus, Jesus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David d'une maniere plus haute que les Juifs charnels ne l'enten-

doient et pour prescher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant appellé par Isaïe le Dieu fort, le pere du siécle futur et l'auteur de la paix[1], naist d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnoistre l'origine de sa race. Conceû du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nostre, il reçoit le nom de Sauveur[2], parce qu'il devoit nous sauver de nos pechez. Aussi-tost aprés sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumiere qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en Orient, et amene au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu aprés ce Seigneur tant desiré vient à son saint temple, où Simeon le regarde, non seulement comme « la gloire d'Israël », mais encore comme « la lumiere des nations infideles[3] ». Quand le temps de prescher son Évangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui luy devoit préparer les voyes, appella tous les pecheurs à la penitence, et fit retentir de ses cris tout le desert où il avoit vescu dés ses premieres années avec autant d'austerité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cens ans n'avoit point veû de prophetes, reconnut ce nouvel Elie, tout prest à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable ; mais luy-mesme il montroit au

1. *Is.*, IX, 6.
2. Matth., I, 21.
3. Luc., II, 32.

peuple celuy dont « il estoit indigne de délier les « souliers[1] ». Enfin Jesus-Christ commence à prescher son Évangile et à réveler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son Pere. Il pose les fondemens de son Église par la vocation de douze pescheurs[2], et met saint Pierre à la teste de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste que les évangelistes, qui dans le dénombrement qu'ils font des apostres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant tous les autres comme le premier[3]. Jesus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, misericordieux envers les pecheurs dont il se montre le vray medecin par l'accés qu'il leur donne auprés de luy, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mysteres, mais il les confirme par de grands miracles; il commande de grandes vertus, mais il donne en mesme temps de grandes lumieres, de grands exemples et de grandes graces. C'est par là aussi qu'il paroist « plein de grace « et de verité, et nous recevons tous de sa pleni- « tude[4] ».

Tout se soustient en sa personne: sa vie, sa doctrine, ses miracles. La mesme verité y reluit

1. Joann., I, 27.
2. Matth., X, 2; Marc., III, 16; Luc., VI, 14.
3. *Act.*, I, 13; Matth., XVI, 18.
4. Joann., I, 14, 15, 16.

par tout; tout concourt à y faire voir le maistre du genre humain et le modele de la perfection.

Luy seul vivant au milieu des hommes, et à la veûë de tout le monde, a pû dire sans craindre d'estre démenti : « Qui de vous me reprendra de « peché[1] ? » Et encore : « Je suis la lumiere du « monde; ma nourriture est de faire la volonté de « mon Pere; celuy qui m'a envoyé est avec moy, « et ne me laisse pas seul, parce que je fais toû- « jours ce qui luy plaist[2]. »

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractere nouveau Ce ne sont point « des signes « dans le ciel », tels que les Juifs les demandoient[3] : il les fait presque tous sur les hommes mesmes, et pour guerir leurs infirmitez. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les demons et les maladies luy obéïssent; à sa parole les aveugles nez reçoivent la veuë, les morts sortent du tombeau, et les pechez sont remis. Le principe en est en luy-mesme ; ils coulent de source. « Je sens, dit-il[4], qu'une vertu « est sortie de moy. » Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands ni en si grand nombre; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom

1. Joann , VIII, 46.
2. *Ibid.*, 12, 29; IV, 34.
3. Matth., XVI, 1.
4. Luc., VI, 19; VIII, 46.

encore « de plus grandes choses [1] », tant est feconde et inépuisable la vertu qu'il porte en luy-mesme.

Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempere la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfans, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique: il en parle naturellement, comme estant né dans ce secret et dans cette gloire; et « ce qu'il a sans « mesure [2] », il le répand avec mesure, afin que nostre foiblesse le puisse porter.

Quoy-qu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perduës de la maison d'Israël, ausquelles il estoit aussi principalement envoyé; mais il prépare la voye à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme samaritaine le reconnoist pour le Christ que sa nation attendoit aussi-bien que celle des Juifs, et apprend de luy le mystere du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu [3]. Une femme chananéenne et idolatre luy arrache, pour ainsi dire, quoy-que rebutée, la guérison de sa fille [4]. Il reconnoist en divers endroits les enfans d'Abraham dans les gentils [5], et parle de sa doc-

1. Joann., XIV, 12.
2. *Ibid.*, III, 34.
3. *Ibid.*, IV, 21, 25.
4. Matth., XV.
5. *Ibid.*, VIII, 10, 11.

trine comme devant estre preschée, contredite et receuë par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien veû de semblable, et ses apostres en sont étonnez. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux-freres, la guerre au dedans et au dehors, la foy épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foy[1] et le refroidissement de la charité parmi ses disciples[2] ; au milieu de tant de perils, son Église et la verité toûjours invincibles[3].

Voicy donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfans de Dieu de récompenses temporelles ; Jesus-Christ leur montre une vie future, et, les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et « le ciel » leur est proposé comme devant « estre emporté de « force[4] ». Jesus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voye, y entre le premier : il presche des veritez pures qui étourdissent les hommes grossiers, et néanmoins superbes ; il découvre l'orgueïl caché, et l'hypocrisie des Pharisiens et des

1. Luc., XVIII, 8.
2. Matth., XXIV, 12.
3. *Ibid.*, XVI, 18.
4. *Ibid.*, XI, 12.

docteurs de la Loy qui la corrompoient par leurs interpretations. Au milieu de ces reproches il honore leur ministere et « la chaire de Moïse où ils « sont assis[1] ». Il frequente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoye aux prestres les lepreux qu'il a gueris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministere établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine. Les pontifes et les Pharisiens animoient contre Jesus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté mesme, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur ingratitude : il en prédit le chastiment avec larmes, et dénonce à Jerusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la verité qu'il leur annonçoit, seroient livrez à l'erreur, et deviendroient le joüet des faux prophetes. Cependant la jalousie des Pharisiens et des prestres le mene à un supplice infame : ses disciples l'abandonnent; un d'eux le trahit; le premier et le plus zelé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministere des

1. Matth., XXIII, 2.

prestres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment estoit arrivé où la Synagogue devoit estre réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jesus-Christ, parce qu'il se disoit le Christ Fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnuë par son juge, que la politique et l'interest font agir contre sa conscience; le Juste est condamné à mort; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéïssance qui fut jamais : Jesus, maistre de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, et offre le sacrifice qui devoit estre l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les propheties ce qui luy restoit à faire; il l'acheve, et dit enfin : « Tout est consommé [1]. » A ce mot, tout change dans le monde : la loy cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jesus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut; le centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vrayment le Fils de Dieu; et les spectateurs s'en retournent frapant leur poitrine. Au troisiéme jour il ressuscite; il paroist aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voyent, ils luy parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foy de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses

1. Joann., XIX, 30.

circonstances. Ses disciples le voyent en particulier, et le voyent aussi tous ensemble; il paroist une fois à plus de cinq cens hommes assemblez [1]. Un apostre, qui l'a écrit, asseûre que la pluspart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jesus-Christ ressuscité donne à ses apostres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considerer; et, aprés s'estre mis entre leurs mains en toutes les manieres qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont veû, de ce qu'ils ont oüï et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foy, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont veû. Leur sincerité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourmens et de la mort mesme. Telles sont les instructions que receûrent les apostres. Sur ce fondement douze pescheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient si opposé aux loix qu'ils avoient à leur prescrire et aux veritez qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jerusalem [2], et de là de se répandre par toute la terre, « pour instruire toutes les nations, et les « baptiser au nom du Pere, du Fils et du Saint-

1. I *Cor.*, xv, 6.
2. Luc., xxiv, 47; *Act.*, i, 8.

« Esprit[1] ». Jesus-Christ leur promet « d'estre « avec eux tous les jours jusqu'à la consommation « des siecles », et asseûre par cette parole la perpetuelle durée du ministere ecclesiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur presence.

Les promesses vont estre accomplies; les propheties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les gentils sont appellez à la connoissance de Dieu par les ordres de Jesus-Christ ressuscité : une nouvelle céremonie est instituée pour la régenération du nouveau peuple; et les fideles apprennent que le vray Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible auquel ils sont consacrez par le baptesme, est tout ensemble Pere, Fils et Saint-Esprit.

Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'estre divin, la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus feconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

Là sont expliquez les mysteres qui estoient enveloppez et comme scellez dans les anciennes Écritures. Nous entendons le secret de cette parole : « Faisons l'homme à nostre image »[2]; et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément declarée dans sa régenération.

Nous apprenons ce que c'est que cette Sagesse

---

1. Matth., XXVIII, 19, 20.
2. *Gen.*, I, 26.

« conceûë », selon Salomon[1], « devant tous les « temps dans le sein de Dieu; » Sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnez tous ses ouvrages. Nous sçavons qui est celuy que David a veû « engendré devant l'aurore[2] », et le Nouveau Testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole interieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toûjours dans son sein et par qui toutes choses ont esté faites.

Par là nous répondons à la mysterieuse question qui est proposée dans les Proverbes[3] : « Dites-« moy le nom de Dieu et le nom de son Fils, si « vous le sçavez. » Car nous sçavons que ce nom de Dieu si mysterieux et si caché est le nom de Pere, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité Pere d'un Fils égal à luy, et que le nom de son Fils est le nom de Verbe; Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant luy-mesme, qui est l'expression parfaite de sa verité, son image, son Fils unique, « l'éclat « de sa clarté et l'empreinte de sa substance[4] ».

Avec le Pere et le Fils nous connoissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophetes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir ; Esprit

---

1. *Prov.*, VIII, 22.
2. *Psal.*, CIX.
3. *Prov.*, XXX, 4.
4. *Hebr.*, I, 3.

dont il est écrit [1] : « Le Seigneur m'a envoyé et « son Esprit », qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur mesme, puis qu'il envoye les prophetes et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophetes, et qui parle par les prophetes, est uni au Pere et au Fils, et intervient avec eux dans la consecration du nouvel homme.

Ainsi le Pere, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos peres, est clairement révelé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystere et étonnez de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons nostre face devant Dieu avec les Seraphins que vit Isaïe [2], et nous adorons avec eux celuy qui est trois fois saint.

C'estoit au Fils unique « qui estoit dans le sein « du Pere [3] », et qui sans en sortir venoit à nous; c'estoit à luy à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophetes n'avoient qu'effleurez.

C'estoit à luy à nous faire entendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme qui devoit sauver les autres hommes, estoit en mesme temps montré comme Dieu en nombre singulier, et absolument à la maniere dont le Créateur nous est désigné ; et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous

1. *Is.*, XLVIII, 16.
2. *Ibid.*, VI.
3. Joann., I, 18.

enseignant que, quoy-que fils d'Abraham, « il « estoit devant qu'Abraham fust fait[1] », qu'il « est « descendu du ciel, et toutefois qu'il est au « ciel[2] »; qu'il est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vray Emmanuël, Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en luy-mesme.

Ainsi nous sont révelez les deux principaux mysteres : celuy de la Trinité et celuy de l'Incarnation. Mais celuy qui nous les a révelez nous en fait trouver l'image en nous-mesmes, afin qu'ils nous soient toûjours presens et que nous reconnoissions la dignité de nostre nature.

En effet, si nous imposons silence à nos sens et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de nôtre ame, c'est à dire dans cette partie où la verité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naistre comme le germe de nôtre esprit, comme le fils de nostre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conceû éternellement dans l'intelligence du Pere celeste. C'est pourquoy ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naist dans le sein du Pere, non comme naissent les corps, mais comme naist dans nostre ame cette parole

1. Joann., VIII, 58.
2. *Ibid.*, III, 13.

interieure que nous y sentons quand nous contemplons la verité[1].

Mais la fecondité de nostre esprit ne se termine pas à cette parole interieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la verité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole interieure et l'esprit où elle naist; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que nostre esprit et nostre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une mesme vie.

Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du Pere qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec luy et sa pensée une mesme nature également heureuse et parfaite.

En un mot Dieu est parfait, et son Verbe, image vivante d'une verité infinie, n'est pas moins parfait que luy; et son amour, qui, sortant de la source inépuisable du bien, en a toute la plenitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie; et, puis que nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considerée en elle-mesme, merite d'estre appellée Dieu ; mais, parce que ces trois choses

---

1. Greg. Naz., *Orat.*, XXXVI; Aug., *de Trinit.*, lib. IX, c. IV et sqq., et *in Joann. Evang.*, tract. I, etc.; *de Civ.*, lib. XI, c. XXVI, XXVII et XXVIII.

conviennent nécessairement à une mesme nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal ni de séparé dans cette Trinité adorable ; et, quelque incomprehensible que soit cette égalité, nostre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est, et, quand elle sçait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la verité de son estre ; et, quand elle aime son estre avec son intelligence autant qu'ils meritent d'estre aimez, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre [1]. Ces trois choses ne se séparent jamais et et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes et que nous aimons ; et nous aimons à estre et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-mesme ? Et non seulement une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puis que chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste la felicité, et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus, est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons et à laquelle nous sommes consacrez par nôtre baptesme.

Mais nous-mesmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mesmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

Nostre ame, d'une nature spirituelle et incorrup-

---

1. Aug., *loc. cit.*

tible, a un corps corruptible qui luy est uni[1]; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brute. Ces attributs conviennent au tout par rapport à chacune de ses deux parties : ainsi le Verbe divin, dont la vertu soustient tout, s'unit d'une façon particuliere, ou plutost il devient luy-mesme, par une parfaite union, ce Jesus-Christ Fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité et engendré dans le temps, toûjours vivant dans le sein du Pere, et mort sur la croix pour nous sauver.

Mais, où Dieu se trouve meslé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Nostre ame n'est pas devant nostre corps, et quelque chose luy manque lors qu'elle en est separée. Le Verbe, parfait en luy-mesme dés l'éternité, ne s'unit à nostre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préside au corps et y fait divers changemens, elle-mesme en souffre à son tour. Si le corps est meû au commandement et selon la volonté de l'ame, l'ame est troublée, l'ame est affligée et agitée en mille manieres ou fascheuses ou agréables, suivant les dispositions du corps; en sorte que, comme l'ame éleve le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au des-

---

1. Aug., *Ep.*, III, *ad Volus.*, c. III; *de Civit.*, X, 20; Cyril., *Ep. ad Valerian.*, part. III; Conc. Ephes., etc.; Symb. Ath., etc.

sous de luy par les choses qu'elle en souffre. Mais, en Jesus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit : immuable et inalterable, il domine en tout et par tout la nature qui luy est unie.

De là vient qu'en Jesus-Christ l'homme, absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'éleve à soy, n'a que des pensées et des mouvemens divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au dedans, tout ce qu'il montre au dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est à dire digne de la raison mesme, de la sagesse mesme et de la verité mesme. C'est pourquoy tout est lumiere en Jesus-Christ: sa conduite est une regle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes veritez, ni de voir parfaitement en luy-mesme cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres Peres ont crû si certaine. Les sens nous gouvernent trop, et nostre imagination, qui se veut mesler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toûjours de nous arrester sur une lumiere si pure. Nous ne nous connoissons pas nous-mesmes ; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de nostre nature; et il n'y a que les yeux les plus épurez qui les puissent appercevoir. Mais, si peu que nous entrions dans ce secret et que nous sçachions re-

marquer en nous l'image des deux mysteres qui font le fondement de notre foy, c'en est assez pour nous élever au dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Aussi Jesus-Christ nous appelle-t-il à une gloire immortelle, et c'est le fruit de la foy que nous avons pour les mysteres.

Ce Dieu-Homme, cette verité et cette sagesse incarnée qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision comme la récompense certaine de nostre foy.

De cette sorte, la mission de Jesus-Christ est relevée infiniment au dessus de celle de Moïse.

Moïse estoit envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis. Puis qu'ils estoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu et l'horreur de l'idolatrie à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse.

Tel estoit le ministere de Moïse : il estoit réservé à Jesus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de luy faire connoistre dans une pleine évidence la dignité, l'immortalité et la felicité éternelle de son ame.

Durant les temps d'ignorance, c'est à dire durant les temps qui ont précedé Jesus-Christ, ce que l'ame connoissoit de sa dignité et de son immortalité l'induisoit le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisoit presque tout le

fond de l'idolatrie; presque tous les hommes sacrifioient aux manes, c'est à dire aux ames des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la verité combien estoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, et nous montrent qu'elle doit estre rangée parmi les premieres traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gastoit tout, en avoit étrangement abusé, puis qu'elle le portoit à sacrifier aux morts. On alloit mesme jusqu'à cet excés de leur sacrifier des hommes vivans : on tuoit leurs esclaves, et mesme leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient avec beaucoup d'autres peuples [1]; et les Indiens, marquez par les auteurs payens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'ame, ont aussi esté les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mesmes Indiens se tuoient eux-mesmes pour avancer la felicité de la vie future; et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'huy parmi ces peuples : tant il est dangereux d'enseigner la verité dans un autre ordre que celuy que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

C'estoit faute de connoistre Dieu que la pluspart des philosophes n'ont pû croire l'ame immortelle sans la croire une portion de la Divinité, une

---

1. Cæs., *de Bello Gall.*, lib. VI.

divinité elle-mesme, un estre éternel, increé aussi-bien qu'incorruptible, et qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que diray-je de ceux qui croyoient la transmigration des ames ; qui les faisoient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux; de la felicité à la misere, et de la misere à la felicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien estoit obscurcie la justice, la providence, la bonté divine, parmi tant d'erreurs! Et qu'il estoit necessaire de connoistre Dieu et les regles de sa sagesse, avant que de connoistre l'ame et sa nature immortelle!

C'est pourquoy la loy de Moïse ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame et de sa felicité. Nous avons veû l'ame au commencement faite par la puissance de Dieu aussi-bien que les autres créatures; mais avec ce caractere particulier qu'elle estoit faite à son image et par son soufle, afin qu'elle entendist à qui elle tient par son fonds, et qu'elle ne se crust jamais de mesme nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées, et c'estoit au jour du Messie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes Écritures. Salomon avoit dit que, « comme le corps retourne à la terre d'où il est

« sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné[1]. » Les patriarches et les prophetes ont vescu dans cette esperance, et Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps « où ceux qui dorment dans la « poussiere s'éveilleroient, les uns pour la vie « éternelle et les autres pour une éternelle confu- « sion, afin de voir toûjours[2] ». Mais, en mesme temps que ces choses luy sont révelées, il luy est ordonné de sceller « le livre, et de le tenir fermé « jusqu'au temps ordonné de Dieu[3] », afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces veritez estoit d'une autre saison et d'un autre siecle.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des felicitez éternelles, et que vers les temps du Messie où elles devoient estre déclarées ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroist par les livres de la Sagesse et des Machabées, toutefois cette verité faisoit si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple que les Saducéens, sans la reconnoistre, non seulement estoient admis dans la synagogue, mais encore élevez au sacerdoce. C'est un des caracteres du peuple nouveau, de poser pour fondement de la religion la foy de la vie future, et ce devoit estre le fruit de la venuë du Messie.

---

1. *Eccl.*, XII, 7.
2. *Dan.*, XII, 2, 3.
3. *Ibid.*, 4.

C'est pourquoy, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse estoit réservée aux enfans de Dieu, il nous a dit en quoy elle consistoit. La vie bienheureuse est d'estre avec luy dans la gloire de Dieu son Pere; la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Pere dés l'origine du monde; la vie bienheureuse est que Jesus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que, l'amour éternel que le Pere a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mesmes dons; la vie bienheureuse, en un mot, est de connoistre le seul vray Dieu et Jesus-Christ qu'il a envoyé [1]; mais le connoistre de cette maniere qui s'appelle la claire veüë, « la « veüë face à face [2] » et à découvert, la veüë qui réforme en nous et y acheve l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean [3], que « nous luy « serons semblables, parce que nous le verrons tel « qu'il est. »

Cette veüë sera suivie d'un amour immense, d'une joye inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un *Alleluya* éternel et un *Amen* éternel, dont on entend retentir la celeste Jerusalem [4], font voir toutes les miseres bannies et tous les desirs satisfaits; il n'y a plus qu'à loüër la bonté divine.

Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que

---

1. Joann., XVII.
2. I *Cor.*, XIII, 9, 12.
3. I Joann., III, 2.
4. *Apoc.*, VII, 12; XIX, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Jesus-Christ proposast aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'ame des vertus et l'abregé de la loy, c'est la charité. Mais jusqu'à Jesus-Christ on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'estoient pas entierement connus. C'est Jesus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le regne de la charité et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu jusqu'à nous haïr nous-mesmes et persecuter sans relasche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante sans en excepter nos persecuteurs; il nous propose la moderation des desirs sensuels, jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres, c'est à dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à nostre cœur; il nous propose la soumission aux ordres de Dieu jusqu'à nous réjoüir des souffrances qu'il nous envoye; il nous propose l'humilité jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyions encore plus bas devant Dieu par nos pechez. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par là que le mariage est réduit à sa forme primitive; l'amour conjugal n'est plus partagé; une si sainte societé n'a plus de fin que celle de la vie; et les enfans ne voyent plus chasser leur mere pour

mettre à sa place une marastre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour. Les superieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoûëz à leur bien ; les inferieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les puissances legitimes, lors mesme qu'elles abusent de leur autorité : cette pensée adoucit les peines de la sujetion, et sous des maistres fascheux l'obéïssance n'est plus fascheuse au vray chrestien.

A ces préceptes il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir; vivre dans le corps comme si on estoit sans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres pour ne posseder que Dieu seul; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la providence divine.

Mais la loy la plus propre à l'Évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraye épreuve de la foy, le vray fondement de l'esperance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jesus-Christ est mort à la croix; il a porté sa croix toute sa vie; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siecle futur est un compagnon de sa croix. « Tu « seras, luy dit-il, aujourd'huy avec moy en « paradis[1] ». Aussi-tost qu'il fut à la croix, le voile qui couvroit le sanctuaire fut déchiré de haut

1. Luc., XXIII, 43.

en bas, et le ciel fut ouvert aux ames saintes. C'est au sortir de la croix, et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apostres, glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devoit entrer dans sa gloire, et qu'il ne montroit point d'autre voye à ses enfans.

Ainsi fut donnée au monde en la personne de Jesus-Christ l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persecutions; qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jesus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidelité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoyque reconnuë, ne le sauve pas; son Pere mesme, en qui seul il avoit mis son esperance, retire toutes les marques de sa protection : le Juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien que dans les plus grandes extrémitez il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni mesme d'aucune marque sensible du secours divin; qu'il aime seulement, et qu'il se confie, asseûré que Dieu pense à luy sans luy en donner aucune marque, et qu'une éternelle felicité luy est réservée.

Le plus sage des philosophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme de tous les méchans celuy-là seroit le plus méchant qui

sçauroit si bien couvrir sa malice qu'il passast pour homme de bien et joûist par ce moyen de tout le credit que peut donner la vertu, ainsi le plus vertueux devoit estre sans difficulté celuy à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour luy que sa conscience, et qu'il se voye exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à estre mis sur la croix, sans que sa vertu luy puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice [1]. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe que pour la rendre effective en la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celuy qu'on peut avoir sur la terre?

Etablir cette verité, et la montrer accomplie si visiblement en soy-mesme aux dépens de sa propre vie, c'estoit le plus grand ouvrage que pust faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la mesme personne avec son Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de luy, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrémes?

Mais, si nous venons à considerer ce qu'il y a

1. Socr. apud Plat., dial. II, *de Rep.*

de plus haut et de plus intime dans le mystere de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit, comme luy, se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un merite infini, et faire que desormais il n'y eust plus que luy seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jesus-Christ exerce à la croix. Le Pere éternel pouvoit-il trouver ou parmi les anges, ou parmi les hommes, une obéïssance égale à celle que luy rend son Fils bien-aimé, lors que, rien ne luy pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour luy complaire? Que diray-je de la parfaite union de tous ses desirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni « à Dieu qui estoit en luy, se « réconciliant le monde [1] ? » Dans cette union incomprehensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce deluge de sang où « il « devoit estre baptisé » avec tous les siens, et fait sortir de ses playes « le feu » de l'amour divin « qui devoit embraser toute la terre [2] ». Mais voicy ce qui passe toute intelligence : la justice pratiquée par ce Dieu-Homme qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de

1. II *Cor.*, v, 19.
2. Luc., xii, 49, 50.

ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et « le prince de ce monde va estre chassé », comme le prononce Jesus-Christ luy-mesme [1]. L'enfer, qui avoit subjugué le monde, le va perdre; en attaquant l'innocent, il sera contraint de lascher les coupables qu'il tenoit captifs; la malheureuse « obligation » par laquelle nous estions livrez aux anges rebelles « est anéantie » : Jesus-Christ l'a « attachée à sa croix [2] », pour y estre effacée de son sang; l'enfer dépouïllé gemit; la croix est un lieu de triomphe à nostre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroist à nos yeux : la justice divine est elle-mesme vaincuë; le pecheur qui luy estoit deû comme sa victime est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour luy un prix infini. Jesus-Christ s'unit éternellement les éleûs pour qui il se donne : ils sont ses membres et son corps; le Pere éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils luy-mesme qui le luy demande; il ne veut pas estre separé des hommes qu'il a rachetez, « O mon Pere, je veux, dit-il [3], « qu'ils soient avec moy » ; ils seront remplis de mon esprit; ils joûïront de ma gloire; ils partageront avec moy jusqu'à mon trône [4].

1. Joann., XII, 31.
2. *Coloss.*, II, 13, 14, 15.
3. Joann., XVII, 24, 25, 26.
4. *Apoc.*, III, 21.

Aprés un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joye qui puissent exprimer nos reconnoissances. « O merveille, s'écrie un grand philosophe « et un grand martyr[1], ô échange incompréhen- « sible et surprenant artifice de la sagesse divine! » Un seul est frapé, et tous sont délivrez. Dieu frape son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. « Le juste paye ce « qu'il ne doit pas, et aquite les pecheurs de ce « qu'ils doivent: car qu'est-ce qui pouvoit mieux « couvrir nos pechez que sa justice? Comment « pouvoit estre mieux expiée la rebellion des servi- « teurs, que par l'obéïssance du Fils? L'iniquité de « plusieurs est cachée dans un seul juste, et la jus- « tice d'un seul fait que plusieurs sont justifiez. » A quoy donc ne devons-nous pas prétendre? « Ce- « luy qui nous a aimez estant pecheurs jusqu'à « donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il « aprés qu'il nous a réconciliez et justifiez par son « sang[2]? » Tout est à nous par Jesus-Christ: la grace, la sainteté, la vie, la gloire, la beatitude; le royaume du Fils de Dieu est notre heritage; il n'y a rien au dessus de nous, pourveû seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mesmes.

Pendant que Jesus-Christ comble nos desirs et surpasse nos esperances, il consomme l'œuvre de

1. Justin., *Epist. ad Diognet.*
2. *Rom.*, v, 6, 7, 8, 9, 10.

Dieu commencée sous les patriarches et dans la loy de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoistre par des experiences sensibles : il se montroit magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfans des biens qui flatent les sens, puissant en les délivrant des mains de leurs ennemis, fidele en les amenant dans la terre promise à leurs peres, juste par les récompenses et les chastimens qu'il leur envoyoit manifestement selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voyes aux veritez que Jesus-Christ venoit enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plustost nous donnera-t-il ce que demande nostre esprit fait à son image? S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfans, renfermera-t-il son amour et ses liberalitez dans ce peu d'années qui composent nostre vie? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de felicité, et qu'une terre fertile en grains et en huile? N'y aura-t-il point un païs où il répande avec abondance les biens veritables?

Il y en aura un sans doute, et Jesus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le Tout-Puissant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de luy, si toute sa magnificence ne se terminoit qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux esperances de l'homme à qui il a fait connoistre son éternité; et cette immuable fidelité qu'il garde à ses serviteurs n'aura

jamais un objet qui luy soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent.

Il falloit donc qu'à la fin Jesus-Christ nous ouvrist les cieux pour y découvrir à nostre foy « cette cité permanente » où nous devons estre recueillis aprés cette vie[1]. Il nous fait voir que, si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toûjours vivans devant luy. « Dieu n'est pas le Dieu des morts[2] » ; il n'est pas digne de luy de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune esperance ; et ce luy seroit une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfans pussent vivre heureux.

C'est ainsi que les veritez de la vie future nous sont développées par Jesus-Christ. Il nous les montre mesme dans la loy. La vraye terre promise, c'est le royaume celeste. C'est aprés cette bienheureuse patrie que soupiroient Abraham, Isaac et Jacob[3] ; la Palestine ne meritoit pas de terminer tous leurs vœux, ni d'estre le seul objet d'une si longue attente de nos peres.

L'Egypte d'où il faut sortir, le desert où il faut

---

1. *Hebr.*, XI, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 16.
2. Matth., XXII, 32 ; Luc., XX, 3, 38.
3. *Hebr.*, XI, 14, 15, 16.

passer, la Babylonie dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner à nostre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanitez : c'est là que nous sommes vrayment captifs et errans, séduits par le peché et ses convoitises; il nous faut secoüër ce joug pour trouver dans Jerusalem et dans la cité de nostre Dieu la liberté veritable, et un sanctuaire « non fait de main d'homme [1] », où la gloire du Dieu d'Israël nous apparoisse.

Par cette doctrine de Jesus-Christ le secret de Dieu nous est découvert, la loy est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'Évangile et y servent de fondement. Une mesme lumiere nous paroist par tout : elle se leve sous les patriarches; sous Moïse et sous les prophetes elle s'accroist; Jesus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophetes, nous la montre dans sa plenitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la verité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous; à luy, dis-je, estoit réservé de nous montrer toute verité, c'est à dire celle des mysteres, celle des vertus et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'estoit de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand

1. II *Cor.*, v, 1.

que de porter en soy-mesme et de découvrir aux hommes la verité toute entiere qui les nourrit, qui les dirige et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la verité devoit estre montrée aux hommes avec cette plenitude, il estoit aussi ordonné qu'elle seroit annoncée par toute la terre et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple et un temps déterminé : tous les siecles et tous les peuples du monde sont donnez à Jesus-Christ; il a ses éleûs par tout, et son Église, répanduë dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter. « Allez, dit-il[1], enseignez « toutes les nations, les baptisant au nom du Pere, « et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant « à garder tout ce que je vous ay commandé : et « voilà, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la « fin des siecles. »

1. Matth., XXVIII, 19, 20.

CHAPITRE XX

La descente du Saint-Esprit ; l'établissement de l'Église ; les jugemens de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils.

POUR répandre dans tous les lieux et dans tous les siecles de si hautes veritez, et pour y mettre en vigueur au milieu de la corruption des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoy Jesus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses apostres et animer éternellement le corps de l'Église.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroistre dans l'infirmité. « Je « vous envoyeray, dit Jesus-Christ à ses apostres[1], « ce que mon Pere a promis », c'est-à-dire le Saint-Esprit; en attendant, « tenez-vous en repos « dans Jerusalem »; n'entreprenez rien « jusqu'à « ce que vous soyiez revestus de la force d'en- « haut ».

Pour se conformer à cet ordre ils demeurent en-

1. Luc., XXIV, 48.

fermez quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arresté ; les langues de feu tombées sur les disciples de Jesus-Christ marquent l'efficace de leur parole ; la prédication commence ; les apostres rendent témoignage à Jesus-Christ ; ils sont prests à tout souffrir pour soustenir qu'ils l'ont veû ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles ; en deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur erreur, ils sont lavez dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'Église est fondée dans Jerusalem et parmi les Juifs, malgré l'incredulité du gros de la nation. Les disciples de Jesus-Christ font voir au monde une charité, une force et une douceur qu'aucune societé n'avoit jamais eûë. La persecution s'éleve ; la foy s'augmente ; les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne desirer que le ciel ; les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu et avancent les maux extrêmes dont ils estoient menacez ; leur état et leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continuë à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses éleûs, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain. Il apprend premierement par une celeste vision, et aprés par experience, que les gentils sont appellez à la connoissance de Dieu. Jesus-Christ, qui les vouloit convertir, parle d'enhaut à saint Paul, qui en devoit estre le docteur ; et, par un miracle inoûï jusqu'alors, en un instant, de persecuteur il le fait non seulement défenseur, mais encore zelé prédicateur de la foy ; il luy découvre

le secret profond de la vocation des gentils par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Évangile. Saint Paul tend les mains aux gentils; il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions[1] : « Si le « Christ devoit souffrir et s'il estoit le premier qui « devoit annoncer la verité au peuple et aux gentils, « aprés estre ressuscité des morts »; il prouve l'affirmative par Moïse et par les prophetes, et appelle les idolatres à la connoissance de Dieu, au nom de Jesus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni gentils. La fureur et la jalousie transporte les Juifs; ils font des complots terribles contre saint Paul, outrez principalement de ce qu'il presche les gentils et les amene au vray Dieu; ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jesus-Christ. Tout l'empire s'émeut contre l'Église naissante, et Neron, persecuteur de tout le genre humain, fut le premier persecuteur des fideles. Ce tyran fait mourir saint Pierre et saint Paul. Rome est consacrée par leur sang; et le martyre de saint Pierre, prince des apostres, établit dans la capitale de l'empire le siege principal de la religion. Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impenitens : le desordre se met parmi eux; un faux zele les aveugle, et les rend odieux à tous les hommes; leurs

1. *Act.*, XXVI, 23.

faux prophetes les enchantent par les promesses d'un regne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire legitime, et ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains qui les accablent; Tite mesme, qui les ruine, reconnoist qu'il ne fait que prester sa main « à Dieu irrité contre eux [1] ». Adrien acheve de les exterminer. Ils perissent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassez de leur terre et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni païs, et on ne voit en Juda aucune forme de peuple.

Dieu cependant avoit pourveû à l'éternité de son culte ; les gentils ouvrent les yeux, et s'unissent en esprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham, et, devenus ses enfans par la foy, ils heritent des promesses qui luy avoient esté faites. Un nouveau peuple se forme, et le nouveau sacrifice tant célebré par les prophetes commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : Juda est multiplié dés le commencement plus que tous ses freres; et, ayant toûjours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme heréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race, et,

---

1. Philostr., *Vit. Apoll. Tyan.*, lib. VI ; Joseph., *de Bello Jud.*, lib. VII, XVI.

renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continuë ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob ; en luy se perpetuënt les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toûjours en corps de peuple reglé et de royaume usant de ses loix. On y voit naistre toûjours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout à fait, et le peuple juif est chassé sans esperance de la terre de ses peres. Le Messie devient l'attente des nations, et il regne sur un nouveau peuple.

Mais, pour garder la succession et la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fust enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul[1], « l'oli-« vier sauvage sur le franc olivier, afin de partici-« per à sa bonne seve ». Aussi est-il arrivé que l'Église, établie premierement parmi les Juifs, a receû enfin les gentils pour faire avec eux un mesme arbre, un mesme corps, un mesme peuple, et les rendre participans de ses graces et de ses promesses.

Ce qui arrive aprés cela aux Juifs incredules sous Vespasien et sous Tite ne regarde plus la suite du peuple de Dieu. C'est un chastiment des rebelles, qui, par leur infidelité envers la semence pro-

1. *Rom.*, XI, 17.

mise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs ni fils d'Abraham que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devoient estre benies.

Ainsi cette derniere et épouvantable désolation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone ; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion : le nouveau peuple déja formé et continué avec l'ancien en Jesus-Christ n'est pas transporté ; il s'étend et se dilate sans interruption depuis Jerusalem où il devoit naistre jusqu'aux extrémitez de la terre. Les gentils, aggregez aux Juifs, deviennent d'oresnavant les vrais Juifs, le vray royaume de Juda opposé à cet Israël schismatique et retranché du peuple de Dieu, le vray royaume de David par l'obéïssance qu'ils rendent aux loix et à l'Évangile de Jesus-Christ, fils de David.

Aprés l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout perit dans la Judée. Le second temple ne servoit plus de rien depuis que le Messie y eut accompli ce qui estoit marqué par les propheties. Ce temple avoit eû la gloire qui luy estoit promise, quand le desiré des nations y estoit venu. La Jerusalem visible avoit fait ce qui luy restoit à faire, puis que l'Église y avoit pris sa naissance, et que de là elle étendoit tous les jours ses branches par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs; et il est juste qu'en punition de leur endurcisse-

ment leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devoit arriver au temps du Messie selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophetes[1]; mais, comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race quoy-qu'infidele de ce patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur païs et dans leur ruine plus long-temps mesme que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni mesme des anciens Romains. La trace s'en est perduë, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont esté la proye de ces anciennes nations si célebres dans les histoires, leur ont survécu, et Dieu en les conservant nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé. Cependant leur endurcissement sert au salut des gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les Écritures qui ont prédit Jesus-Christ et ses mysteres. Nous voyons entre autres choses, dans ces Écritures[2], et l'aveu-

---

1. *Osée*, III, 4, 5; *Is.*, LIX, 20, 21; *Zach.*, XI, 13, 16, 17; *Rom.*, XI, etc.

2. *Is.*, VI, LII, LIII, LXV; *Dan.*, IX; Matth., XIII; Joann., XII; *Act.*, XXVIII; *Rom.*, XI.

glement et les malheurs des Juifs qui les conservent si soigneusement. Ainsi nous profitons de leur disgrace ; leur infidelité fait un des fondemens de nostre foy ; ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugemens qu'il exerce sur ses enfans ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos peres.

Un mystere si merveilleux et si utile à l'instruction du genre humain mérite bien d'estre consideré. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre : le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de saint Paul, et je vous prie d'écouter ce que cet apostre en a écrit aux Romains [1].

Aprés avoir parlé du petit nombre de Juifs qu avoit receû l'Évangile et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chute et les fruits que produira un jour leur conversion. « Les Juifs sont-« ils donc tombez, dit-il [2], pour ne se relever ja-« mais ? A Dieu ne plaise. Mais leur chute a donné « occasion au salut des gentils, afin que le salut des « gentils leur causast une émulation » qui les fist rentrer en eux-mesmes. « Que si leur chute a esté « la richesse des gentils » qui se sont convertis en si

1. *Rom.*, XI, 1, 2, etc.
2. *Ibid.*, 11, etc.

grand nombre, « quelle grace ne verrons-nous pas « reluire quand ils retourneront avec plenitude! « Si leur réprobation a esté la réconciliation du « monde, leur rappel ne sera-t-il pas une résurrec- « tion de mort à vie? Que si les prémices tirées de « ce peuple sont saintes, la masse l'est aussi; si la « racine est sainte, les rameaux le sont aussi; et, si « quelques-unes des branches ont esté retranchées, « et que toy, gentil, qui n'estois qu'un olivier sau- « vage, tu ayes esté enté parmi les branches qui « sont demeurées sur l'olivier franc, en sorte que « tu participes au suc découlé de sa racine, garde- « toy de t'élever contre les branches naturelles. « Que si tu t'éleves, songe que ce n'est pas toy « qui portes la racine, mais que c'est la racine qui « te porte. Tu diras peut-estre : « Les branches « naturelles ont esté coupées afin que je fusse enté « en leur place. » Il est vray, l'incredulité a causé « ce retranchement, et c'est ta foy qui te soustient. « Prens donc garde de ne t'enfler pas, mais de- « meure dans la crainte : car, si Dieu n'a pas « épargné les branches naturelles, tu dois craindre « qu'il ne t'épargne encore moins. »

Qui ne trembleroit en écoutant ces paroles de l'Apostre? Pouvons-nous n'estre pas épouvantez de la vengeance qui éclate depuis tant de siecles si terriblement sur les Juifs, puis que saint Paul nous avertit de la part de Dieu que nostre ingratitude nous peut attirer un semblable traitement? Mais écoutons la suite de ce grand mystere. L'Apostre continuë à parler aux gentils convertis.

« Considerez, leur dit-il [1], la clemence et la « severité de Dieu; sa severité envers ceux qui « sont décheûs de sa grace, et sa clemence envers « vous, si toutefois vous demeurez fermes en l'es- « tat où sa bonté vous a mis; autrement vous serez « retranchez comme eux. Que s'ils cessent d'estre « incredules, ils seront entez de nouveau, parce « que Dieu », qui les a retranchez, « est assez « puissant pour les faire encore reprendre. Car, si « vous avez esté détachez de l'olivier sauvage où « la nature vous avoit fait naistre, pour estre en- « tez dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, « combien plus facilement les branches naturelles « de l'olivier mesme seront-elles entées sur leur « propre tronc? » Icy l'Apostre s'éleve au dessus de tout ce qu'il vient de dire, et, entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi son discours [2] : « Je ne veux pas, mes freres, que « vous ignoriez ce mystere, afin que vous appre- « niez à ne présumer pas de vous-mesmes. C'est « qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveu- « glement, afin que la multitude des gentils entrast « cependant dans l'Église, et qu'ainsi tout Israël « fust sauvé selon qu'il est écrit [3] : « Il sortira de « Sion un liberateur qui bannira l'impieté de Ja- « cob, et voicy l'alliance que je feray avec eux « lors que j'auray effacé leurs pechez. »

Ce passage d'Isaïe, que saint Paul cite icy selon

1 *Rom.*, 22 et sqq.
2. *Ibid.*, 25 et sqq.
3. *Is.*, LIX, 20.

les Septante comme il avoit accoustumé à cause que leur version estoit connuë par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite. Car le prophete y prédit avant toutes choses la conversion des gentils par ces paroles : « Ceux d'Occident[1] craindront le nom du Seigneur, « et ceux d'Orient verront sa gloire. » En suite, sous la figure « d'un fleuve rapide poussé par un « vent impetueux », Isaïe voit de loin les persecutions qui feront croistre l'Église. Enfin le Saint-Esprit luy apprend ce que deviendront les Juifs, et luy déclare « que le Sauveur viendra à Sion, et « s'approchera de ceux de Jacob, qui alors se con- « vertiront de leurs pechez ; « et voicy, dit le Sei- « gneur, l'alliance que je feray avec eux. Mon es- « prit qui est en toy », ô prophete, « et les pa- « roles que j'ay mises en ta bouche demeureront « éternellement non seulement dans ta bouche, « mais encore dans la bouche de tes enfans, et « des enfans de tes enfans, maintenant et à ja- « mais, dit le Seigneur[2]. »

Il nous fait donc voir clairement qu'aprés la conversion des gentils, le Sauveur que Sion avoit méconnu, et que les enfans de Jacob avoient rejetté, se tournera vers eux, effacera leurs pechez, et leur rendra l'intelligence des propheties qu'ils auront perduë durant un longtemps, pour passer successivement et de main en main dans toute la poste-

---

1. *Is.*, LIX, 20.
2. *Ibid.*, 21.

rité, et n'estre plus oubliée jusques à la fin du monde, et autant de temps qu'il plaira à Dieu le faire durer aprés ce merveilleux évenement.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais ; mais ils ne reviendront qu'aprés « que l'Orient et l'Occident » c'est à dire tout l'univers, auront esté remplis de la crainte et de la connoissance de Dieu.

Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eû pour leurs peres. C'est pourquoy il acheve ainsi son raisonnement. « Quant à l'Évan- « gile », dit-il [1], que nous vous preschons maintenant, « les Juifs sont ennemis pour l'amour de vous » : si Dieu les a réprouvez, ç'a esté, ô gentils, pour vous appeller ; « mais, quant à l'élection » par laquelle ils estoient choisis dés le temps de l'alliance jurée avec Abraham, « ils luy demeurent toûjours « chers, à cause de leurs peres : car les dons et la « vocation de Dieu sont sans repentance. Et, « comme vous ne croyiez point autrefois, et que « vous avez maintenant obtenu misericorde à cause « de l'incredulité des Juifs », Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer, « ainsi les Juifs « n'ont point cru que Dieu vous ait voulu faire « misericorde, afin qu'un jour ils la reçoivent : car « Dieu a tout renfermé dans l'incredulité, pour « faire misericorde à tous », et afin que tous connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. « O pro-

1. *Rom.*, XI, 28, etc.

« fondeur des tresors de la sagesse et de la science « de Dieu! que ses jugemens sont incomprehen- « sibles et que ses voyes sont impenétrables! Car « qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est « entré dans ses conseils? Qui luy a donné le pre- « mier pour en tirer récompense, puis que c'est de « luy, et par luy, et en luy, que sont toutes cho- « ses? La gloire luy en soit renduë durant tous les « siecles! »

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chute, sur leur retour, et enfin sur la conversion des gentils, qui sont appellez pour tenir leur place, et pour les ramener à la fin des siecles à la benediction promise à leurs peres, c'est à dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apostre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible, en ce qu'aprés avoir converti les idolatres elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersez et captifs; mais ils subsistent avec le caractere de leur réprobation, décheûs visiblement par leur infidelité des promesses faites à leurs peres, bannis de la terre promise, n'ayant mesme aucune terre à cultiver, esclaves partout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombez en cet état trente-huit ans aprés

qu'ils ont eû crucifié Jesus-Christ, et aprés avoir employé à persecuter ses disciples le temps qui leur avoit esté laissé pour se reconnoistre. Mais, pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidelité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les gentils; l'alliance faite autrefois avec Abraham s'étend selon la promesse à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu; l'Église chrestienne appelle à luy tous les hommes; et, tranquille durant plusieurs siecles, parmi des persecutions inoûïes, elle leur montre à ne point attendre leur felicité sur la terre.

C'estoit là, Monseigneur, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, et l'effet de cette grande benediction que le monde devoit attendre par Jesus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille et de peuple en peuple; les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoistre l'aveuglement où l'idolatrie les avoit plongez; et malgré toute la puissance romaine on voyoit les Chrestiens sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toute sorte d'inhumanitez, changer la face du monde et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inoûïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jesus-Christ avoit prédit que son Évangile seroit bientost presché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent aprés sa mort, et il avoit dit « qu'aprés qu'on l'auroit élevé de terre », c'est à dire qu'on l'auroit attaché à la croix, « il attireroit

« à luy toutes choses [1] ». Ses apostres n'avoient pas encore achevé leur course, et saint Paul disoit déja aux Romains « que leur foy estoit annoncée « dans tout le monde [2]. » Il disoit aux Colossiens que l'Évangile estoit oüï « de toute créature qui « estoit sous le ciel; qu'il estoit presché, qu'il « fructifioit, qu'il croissoit par tout l'univers [3]. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes [4], et les autres en d'autres païs éloignez. Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette verité : l'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul applique aux apostres ce passage du Psalmiste [5] : « Leur voix s'est fait entendre par toute la terre, « et leur parole a esté portée jusqu'aux extrémitez « du monde. » Sous leurs disciples il n'y avoit presque plus de païs si reculé et si inconnu où l'Évangile n'eust penetré. Cent ans aprés Jesus-Christ, saint Justin comptoit déja parmi les fideles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erroient deçà et delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe [6]. Ce n'estoit point une vaine exageration; c'estoit un fait constant et notoire qu'il avançoit en presence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irenée vient un

1. Joann., VIII, 28; XII, 32.
2. *Rom.*, I, 8.
3. *Col.*, I, 5, 6, 23.
4. Greg. Naz., *Orat.*, XXV.
5. *Rom.*, X, 18.
6. Just., *Apol.*, II, et *adv. Tryph.*

peu aprés, et on voit croistre le dénombrement qui se faisoit des églises. Leur concorde estoit admirable : ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Égypte et dans l'Orient; et, comme « il n'y avoit « qu'un mesme soleil dans tout l'univers, on voyoit « dans toute l'Église depuis une extrémité du monde « à l'autre la mesme lumiere de la verité [1]. »

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrés qu'on voit. Au milieu du troisiéme siecle, Tertullien et Origene font voir dans l'Église des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas [2]. Ceux qu'Origene exceptoit, qui estoient les plus éloignez du monde connu, y sont mis un peu aprés par Arnobe [3]. Que pouvoit avoir veû le monde pour se rendre si promptement à Jesus-Christ? S'il a veû des miracles, Dieu s'est meslé visiblement dans cet ouvrage; et, s'il se pouvoit faire qu'il n'en eust pas veû, « ne seroit-ce pas un nouveau miracle » plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, « d'avoir converti le monde sans « miracle », d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des mysteres si hauts, d'avoir inspiré à tant de sçavans une humble soumission, « et d'avoir persuadé « tant de choses incroyables à des incredules [4]? »

---

1. Iren., I, c. II, III.
2. Tertull., *adv. Jud.*, c. VII ; *Apolog.*, c. XXXVII ; Orig., *Tr.* XXVIII, *in Matth.*, *hom.* IV, *in Ezech.*
3. Arn., lib. II.
4. Aug., *de Civit.*, XXI, VII ; XXII, V.

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foy des mysteres, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus penibles se sont répanduës par toute la terre. Les disciples de Jesus-Christ l'ont suivi dans les voyes les plus difficiles. Souffrir tout pour la verité a esté parmi ses enfans un exercice ordinaire ; et pour imiter leur Sauveur ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préferé la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs charitables qui se sont fait tout à tous, toûjours prests à donner à leur troupeau non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que diray-je de la penitence et de la mortification ? Les juges n'exercent pas plus severement la justice sur les criminels que les pecheurs penitens l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocens ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au peché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenuë commune parmi les fideles ; les deserts ont esté peuplez de ses imitateurs, et il y a eû tant de solitaires que des solitaires plus parfaits ont esté contraints de chercher des solitudes plus profondes, tant on a fuy le monde, tant la vie contemplative a esté goustée.

Tels estoient les fruits précieux que devoit

produire l'Évangile. L'Église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sçait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre et l'a tenuë durant trois cens ans dans cet état sans qu'elle eust un seul moment pour se reposer. Aprés qu'il eut fait voir par une si longue experience qu'il n'avoit pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son Église, il y appella enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps les rois ont accouru de toutes parts à l'Église; et tout ce qui estoit écrit dans les propheties touchant sa gloire future s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a esté invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces héresies tant prédites par Jesus-Christ et par ses apostres sont arrivées, et la foy persecutée par les empereurs souffroit en mesme temps des héretiques une persecution plus dangereuse. Mais cette persecution n'a jamais esté plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des payens. L'enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-mesme cette Église que les attaques de ses ennemis déclarez avoient affermie. A peine commençoit-elle à respirer par la paix que luy donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prestre, luy suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais soufferts. Constance, fils

de Constantin, séduit par les Ariens dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre, nouveau persécuteur du christianisme, et d'autant plus redoutable que sous le nom de Jesus-Christ il fait la guerre à Jesus-Christ mesme. Pour comble de malheurs, l'Église ainsi divisée tombe entre les mains de Julien l'Apostat qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il estoit déchiré. Aprés lui vient un Valens autant attaché aux Ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protegent d'autres héresies avec une pareille fureur. L'Église apprend par tant d'experiences qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrestiens qu'elle avoit souffert sous les empereurs infideles, et qu'elle doit verser du sang pour défendre non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait veû attaqué par ses enfans. Mille sectes et mille héresies sorties de son sein se sont élevées contre elle. Mais, si elle les a veû s'elever selon les prédictions de Jesus-Christ, elle les a veû tomber toutes selon ses promesses, quoy-que souvent soûtenuës par les empereurs et par les rois. Ses veritables enfans ont esté, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la verité n'a fait que se fortifier quand elle a esté contestée, et l'Église est demeurée inébranlable.

CHAPITRE XXI

Réflexions particulieres sur le chastiment des Juifs, et sur les prédictions de Jesus-Christ qui l'avoient marqué.

PENDANT que j'ay travaillé à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu dans la perpetuité de son peuple, j'ay passé rapidement sur beaucoup de faits qui meritent des réflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premierement, Monseigneur, je vous prie de considerer avec une attention plus particuliere la chute des Juifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'Évangile. Ces circonstances nous sont expliquées par des auteurs infideles, par des Juifs et par des payens, qui, sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importans par lesquels il luy a plû de la déclarer.

Nous avons Josephe auteur juif, historien tres-fidele et tres-instruit des affaires de sa nation, dont

aussi il a illustré les antiquitez par un ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre, où elle a peri, aprés avoir esté present à tout et y avoir luy-mesme servi son païs avec un commandement considérable.

Les Juifs nous fournissent encore d'autres auteurs tres-anciens dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens commentaires sur les livres de l'Écriture et, entre autres, les paraphrases chaldaïques qu'ils impriment avec leurs Bibles. Ils ont leur livre qu'ils nomment *Talmud,* c'est à dire doctrine, qu'ils ne respectent pas moins que l'Écriture ellemesme. C'est un ramas des traitez et des sentences de leurs anciens maistres ; et, encore que les parties dont ce grand ouvrage est composé ne soient pas toutes de la mesme antiquité, les derniers auteurs qui y sont citez ont vescu dans les premiers siecles de l'Église. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la pluspart aprés les temps de Nostre Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple juif et des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement ni plus manifestement déclarée qu'elle fit dans leur derniere desolation.

C'est une tradition constante attestée dans leur Talmud, et confirmée par tous leurs rabbins, que, quarante ans avant la ruine de Jerusalem, ce qui revient à peu prés au temps de la mort de Jesus-Christ, on ne cessoit de voir dans le temple des

choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : « O temple, ô temple, qu'est-ce « qui t'émeut, et pourquoy te fais-tu peur à toy-« mesme[1] ? »

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut oüï par les prestres dans le sanctuaire le jour de la Pentecoste, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : « Sortons d'icy, « sortons d'icy » ? Les saints anges protecteurs du temple déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parce que Dieu, qui y avoit établi sa demeure durant tant de siécles, l'avoit réprouvé.

Josephe et Tacite mesme ont raconté ce prodige[2]. Il ne fut apperceû que des prestres. Mais voicy un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple ; et jamais aucun autre peuple n'avoit rien veû de semblable. « Quatre ans devant la « guerre déclarée, un paysan, dit Josephe[3], se mit « à crier : « Une voix est sortie du costé de l'Orient, « une voix est sortie du costé de l'Occident, une « voix est sortie du costé des quatre vents : voix « contre Jerusalem et contre le temple ; voix contre « les nouveaux mariez et les nouvelles mariées ; « voix contre tout le peuple. » Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : « Malheur,

1. R. Johanan, fils de Zacai, *Tr de fest. expiat.*
2. Joseph., lib. VII, *de Bello Jud.*, c. XII; Tacit., *Hist.*, lib. V, c. XIII.
3. Lib. VII, *de Bello Jud.*, c. XII.

« malheur à Jerusalem ! » Il redoubloit ses cris les jours de feste. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui luy donnoient ses necessitez, n'entendirent jamais de luy que cette terrible parole : « Malheur à Jerusalem ! » Il fut pris, interrogé et condamné au foüet par les magistrats : à chaque demande et à chaque coup, il répondoit, sans jamais se plaindre : « Malheur à « Jerusalem ! » Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le païs en répetant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte sans se relascher et sans que sa voix s'affoiblist. Au temps du dernier siege de Jerusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles et criant de toute sa force : « Malheur au temple, malheur à la ville, malheur « à tout le peuple ! » A la fin il ajouta : « Malheur « à moy-mesme ! » et en mesme temps il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine.

Ne diroit-on pas, Monseigneur, que la vengeance divine s'estoit comme renduë visible en cet homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrests; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pust égaler les malheurs du peuple par ses cris; et qu'enfin il devoit perir par un effet de cette vengeance qu'il qu'il avoit si long-temps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus presente, quand il en seroit non seulement le prophete et le témoin, mais encore la victime ?

Ce prophete des malheurs de Jerusalem s'appeloit

Jesus. Il sembloit que le nom de Jesus, nom de salut et de paix, devoit tourner aux Juifs, qui le méprisoient en la personne de nostre Sauveur, à un funeste présage; et que, ces ingrats ayant rejeté un Jesus qui leur annonçoit la grace, la misericorde et la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jesus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irremédiables et l'inévitable decret de leur ruine prochaine.

Penetrons plus avant dans les jugemens de Dieu sous la conduite de ses Écritures. Jerusalem et son temple ont esté deux fois détruits : l'une par Nabuchodonosor, l'autre par Tite. Mais, en chacun de ces deux temps, la justice de Dieu s'est déclarée par les mesmes voyes, quoy-que plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, posons avant toutes choses cette verité si souvent établie dans les saintes lettres; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine est lors qu'en punition de nos pechez précedens elle nous livre à nostre sens réprouvé, en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissemens, aveugles aux voyes de salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd pourveû qu'il nous flate, et hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainsi perirent la premiere fois, sous la main de Nabuchodonosor roy de Babylone, Jerusalem et ses princes. Foibles et toûjours batus par ce roy

victorieux, ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre luy que de vains efforts[1], et avoient esté obligez à luy jurer fidelité. Le prophete Jeremie leur déclaroit de la part de Dieu que Dieu mesme les avoit livrez à ce prince, et qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug. Il disoit à Sedecias, roy de Judée, et à tout son peuple[2] : « Soumettez-vous à Nabuchodo-« nosor, roy de Babylone, afin que vous viviez : « car pourquoy voulez-vous perir, et faire de cette « ville une solitude ? » Ils ne crurent point à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermez par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville, ils se laissoient enchanter par leurs faux prophetes qui leur remplissoient l'esprit de victoires imaginaires, et leur disoient au nom de Dieu, quoy-que Dieu ne les eust point envoyez : « J'ay brisé le joug du roy « de Babylone ; vous n'avez plus que deux ans à « porter ce joug ; et aprés vous verrez ce prince « contraint à vous rendre les vaisseaux sacrez qu'il « a enlevez du temple[3]. » Le peuple, séduit par ces promesses, souffroit la faim et la soif et les plus dures extrémitez, et fit tant par son audace insensée qu'il n'y eut plus pour luy de miséricorde. La ville fut renversée, le temple fut bruslé, tout fut perdu[4].

---

1. II *Paral.*, XXXVI, 13.
2. *Jerem.*, XXVII, 12, 17.
3. *Ibid.*, XXVIII, 2, 3.
4. IV *Reg.*, XXV.

A ces marques, les Juifs connurent que la main de Dieu estoit sur eux. Mais, afin que la vengeance divine leur fust aussi manifeste dans la derniere ruine de Jerusalem qu'elle l'avoit esté dans la premiere, on a veû dans l'une et dans l'autre la mesme séduction, la mesme temerité et le mesme endurcissement.

Quoy-que leur rebellion eust attiré sur eux les armes romaines, et qu'ils secoûassent temerairement un joug sous lequel tout l'univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre ; au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lors qu'ils ne pouvoient plus échaper de ses mains. Il avoit déja élevé autour de Jerusalem une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville mesme, quand il leur envoya Josephe, leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prestres qui avoit esté pris dans cette guerre en défendant son païs. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir! Par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéïssance! Il leur fit voir le Ciel et la terre conjurez contre eux, leur perte inévitable dans la résistance, et tout ensemble leur salut dans la clemence de Tite. « Sauvez, leur disoit-il [1], la cité « sainte ; sauvez-vous vous-mesmes ; sauvez ce « temple, la merveille de l'univers, que les Romains « respectent et que Tite ne voit perir qu'à regret. »

1. Joseph., *de Bello Jud.*, VII, IV.

Mais le moyen de sauver des gens si obstinez à se perdre? Séduits par leurs faux prophetes, ils n'écoutoient pas ces sages discours. Ils estoient réduits à l'extrémité : la faim en tuoit plus que la guerre, et les meres mangeoient leurs enfans. Tite, touché de leurs maux, prenoit ses dieux à témoin qu'il n'estoit pas cause de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoustoient foy aux fausses prédictions qui leur promettoient l'empire de l'univers. Bien plus, la ville estoit prise, le feu y estoit déja de tous costez, et ces insensez croyoient encore les faux prophetes qui les asseûroient que le jour de salut estoit venu [1], afin qu'ils résistassent toûjours et qu'il n'y eust plus pour eux de misericorde. En effet, tout fut massacré, la ville fut renversée de fond en comble, et, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la posterité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

Vous voyez donc éclater sur Jerusalem la mesme vengeance qui avoit autrefois paru sous Sedecias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu que Nabuchodonosor; les Juifs perissent de la mesme sorte. On voit dans Jerusalem la mesme rebellion, la mesme famine, les mesmes extrémitez, les mesmes voyes de salut ouvertes, la mesme séduction, le mesme endurcissement, la mesme chute; et, afin que tout soit semblable, le second temple est bruslé sous Tite le mesme mois et le mesme jour

1. Joseph., *de Bello Jud.*, VII, XI.

que l'avoit esté le premier sous Nabuchodonosor [1] : il falloit que tout fust marqué, et que le peuple ne pust douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chutes de Jerusalem et des Juifs de memorables differences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une justice plus rigoureuse et plus déclarée. Nabuchodonosor fit mettre le feu dans le temple ; Tite n'oublia rien pour le sauver, quoy-que ses conseillers luy representassent que, tant qu'il subsisteroit, les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient jamais d'estre rebelles. Mais le jour fatal estoit venu : c'estoit le dixiéme d'aoust qui avoit déja veû brusler le temple de Salomon [2]. Malgré les défenses de Tite prononcées devant les Romains et devant les Juifs, et malgré l'inclination naturelle des soldats qui devoit les porter plûtost à piller qu'à consumer tant de richesses, un soldat, poussé, dit Josephe [3], par « une inspiration divine », se fait lever par ses compagnons à une fenestre, et met le feu dans ce temple auguste. Tite accourt, Tite commande qu'on se haste d'éteindre la flame naissante. Elle prend par tout en un instant, et cet admirable édifice est réduit en cendres.

Que si l'endurcissement des Juifs sous Sedecias estoit l'effet le plus terrible et la marque la plus

---

1. Joseph., *de Bello Jud.*, VII, IX, X.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

asseûrée de la vengeance divine, que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du temps de Tite? Dans la premiere ruine de Jerusalem, les Juifs s'entendoient du moins entre eux; dans la derniere, Jerusalem assiégée par les Romains estoit déchirée par trois factions ennemies[1]. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'estoient pas moins acharnées les unes contre les autres; les combats du dehors coustoient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment aprés les assauts soustenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient leur guerre intestine; la violence et le brigandage regnoit par tout dans la ville. Elle perissoit, elle n'estoit plus qu'un champ couvert de corps morts, et cependant les chefs des factions y combatoient pour l'empire. N'estoit-ce pas une image de l'enfer, où les damnez ne se haïssent pas moins les uns les autres qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueïl, de confusion et de rage?

Confessons donc, Monseigneur, que la justice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonosor n'estoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le ministre. Quelle ville a jamais veû perir onze cens mille hommes en sept mois de temps et dans un seul siége? C'est ce que virent les Juifs au dernier siége de Jerusalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait souffrir de semblable. Sous les Chaldéens

1. Joseph., lib. VI, VII.

leur captivité ne dura que soixante et dix ans : il y a seize cens ans qu'ils sont esclaves par tout l'univers, et ils ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.

Il ne faut plus s'étonner si Tite victorieux, aprés la prise de Jerusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils luy envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colere de Dieu si marquée et sa main qu'il voyoit encore si présente, le tenoient dans un profond étonnement ; et c'est ce qui luy fit dire ce que vous avez oüï, qu'il n'estoit pas le vainqueur, qu'il n'estoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en sçavoit pas tout le secret : l'heure n'estoit pas encore venuë où les empereurs devoient reconnoistre Jesus-Christ. C'estoit le temps des humiliations et des persécutions de l'Église. C'est pourquoy Tite, assez éclairé pour connoistre que la Judée perissoit par un effet manifeste de la justice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir si terriblement. C'estoit le plus grand de tous les crimes ; crime jusques alors inoüï, c'est à dire le déïcide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit veû encore aucun exemple.

Mais, si nous ouvrons un peu les yeux et si nous considerons la suite des choses, ni ce crime des Juifs ni son chastiment ne pourront nous estre cachez.

Souvenons-nous seulement de ce que Jesus-

Christ leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jerusalem et du temple. « Il n'y restera « pas, dit-il[1], pierre sur pierre. » Il avoit prédit la maniere dont cette ville ingrate seroit assiégée, et cette effroyable circonvallation qui la devoit environner; il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ses citoyens, et n'avoit pas oublié les faux prophetes par lesquels ils devoient estre séduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur estoit proche; il avoit donné les signes certains qui devoient en marquer l'heure précise; il leur avoit expliqué la longue suite de crimes qui devoit leur attirer un tel chastiment : en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siége et de la désolation de Jerusalem.

Et remarquez, Monseigneur, qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de sa passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchoit quand il leur dit[2] : « La sa- « gesse divine vous a envoyé des prophetes, des « sages et des docteurs; vous en tuërez les uns, « vous en crucifierez les autres; vous les flagel- « lerez dans vos synagogues; vous les persecu- « terez de ville en ville, afin que tout le sang inno- « cent qui a esté répandu sur la terre retombe sur « vous, depuis le sang d'Abel le juste jusques au « sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez

---

1 Matth., XXIV, 1, 2; Marc, XIII, 1, 2; Luc, XXI, 5, 6.

2. Matth., XXIII, 34, etc.

« massacré entre le temple et l'autel. Je vous dis « en verité, toutes ces choses viendront sur la race « qui est à present. Jerusalem, Jerusalem, qui tuës « les prophetes et qui lapides ceux qui te sont « envoyez, combien de fois ay-je voulu rassembler « tes enfans comme une poule rassemble ses pe- « tits sous ses aisles; et tu ne l'as pas voulu ! Le « temps approche que vos maisons demeureront « desertes. »

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie et en sa personne et en celle des siens; ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, et ne les ont laissez en repos dans aucune ville; ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'Église naissante; ils ont lapidé saint Estienne, tué les deux Jacques que leur sainteté rendoit venérables mesme parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par l'épée et par les mains des gentils. Il faut qu'ils perissent. Tant de sang meslé à celuy des prophetes qu'ils ont massacrez crie vengeance devant Dieu : « Leurs maisons et leur ville va estre « deserte »; leur desolation ne sera pas moindre que leur crime; Jesus-Christ les en avertit; le temps est proche : « Toutes ces choses viendront « sur la race qui est à present »; et encore : « Cette « génération ne passera pas sans que ces choses « arrivent[1] », c'est à dire que les hommes qui vivoient alors en devoient estre les témoins.

Mais écoutons la suite des prédictions de nostre

1. Matth., XXIV, 34; Marc., XIII, 30; Luc., XXI, 32.

Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jerusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : « Ha ! dit-« il [1], ville infortunée, si tu connoissois du moins « en ce jour qui t'est encore donné » pour te repentir, « ce qui te pourroit apporter la paix ! « Mais maintenant tout cecy est caché à tes yeux. « Viendra le temps que tes ennemis t'environne-« ront de tranchées, et t'enfermeront, et te serre-« ront de toutes parts, et te détruiront entierement, « toy et tes enfans, et ne laisseront en toy pierre « sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps « auquel Dieu t'a visitée. »

C'estoit marquer assez clairement et la maniere du siége et les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jesus allast au supplice sans dénoncer à Jerusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle luy faisoit. Comme il alloit au Calvaire portant sa croix sur ses épaules, « il estoit suivi d'une grande mul-« titude de peuple et de femmes qui se frapoient « la poitrine, et qui déploroient sa mort [2]. » Il s'arresta, se tourna vers elles, et leur dit ces mots : « Filles de Jerusalem, ne pleurez pas sur moy, « mais pleurez sur vous mesmes et sur vos enfans, car « le temps s'approche auquel on dira : « Heureuses « les steriles ! heureuses les entrailles qui n'ont

1. Luc., XIX, 41.
2. *Ibid.*, XXIII, 27.

« point porté d'enfans et les mamelles qui n'en « ont point nourri ! » Ils commenceront alors à dire « aux montagnes : « Tombez sur nous »; et aux « collines : « Couvrez-nous ». Car, si le bois verd « est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? » Si l'innocent, si le juste souffre un si rigoureux supplice, que doivent attendre les coupables ?

Jeremie a-t-il jamais plus amerement déploré la perte des Juifs ? Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs et leur desespoir, et cette horrible famine funeste aux enfans, funeste aux meres qui voyoient sécher leurs mamelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans, et qui mangerent le fruit de leurs entrailles ?

CHAPITRE XXII

Deux mémorables prédictions de Nostre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire.

TELLES sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple. Celles qu'il fit en particulier à ses disciples meritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long et admirable discours où il joint ensemble la ruine de Jerusalem avec celle de l'univers [1]. Cette liaison n'est pas sans mystere, et en voicy le dessein.

Jerusalem, cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foy des promesses, fut la figure de l'Église et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfans. C'est pourquoy nous voyons souvent les prophetes joindre dans la suite du mesme discours ce qui regarde Jerusalem à ce qui regarde l'Église et à ce qui regarde la gloire celeste. C'est un des secrets des propheties et une des clefs qui

1. Matth., XXIV; Marc., XIII; Luc., XXI.

en ouvrent l'intelligence ; mais Jerusalem réprouvée et ingrate envers son Sauveur devoit estre l'image de l'enfer. Ses perfides citoyens devoient representer les damnez ; et le jugement terrible que Jesus-Christ devoit exercer sur eux estoit la figure de celuy qu'il exercera sur tout l'univers lors qu'il viendra à la fin des siécles en sa majesté juger les vivans et les morts. C'est une coustume de l'Écriture, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mysteres dans les esprits, de mesler pour nostre instruction la figure à la verité. Ainsi Nostre Seigneur a meslé l'histoire de Jerusalem desolée avec celle de la fin des siécles, et c'est ce qui paroist dans le discours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choses soient tellement confonduës que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une et à l'autre. Jesus-Christ les a distinguées par des caracteres certains que je pourrois aisément marquer, s'il en estoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la désolation de Jerusalem et des Juifs.

Les apostres (c'estoit encore au temps de la passion), assemblez autour de leur maistre, luy montroient le temple et les bastimens d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité ; et il leur dit[1] : « Voyez-vous « ces grands bastimens? il n'y restera pas pierre

1. Matth., XXIV, 1, 2 ; Marc., XIII, 1, 2 ; Luc., XXI, 5, 6.

« sur pierre. » Étonnez de cette parole, ils luy demandent le temps d'un évenement si terrible; et luy, qui ne vouloit pas qu'ils fussent surpris dans Jerusalem lors qu'elle seroit saccagée (car il vouloit qu'il y eust dans le sac de cette ville une image de la derniere separation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un aprés l'autre.

Premierement il leur marque « des pestes, des « famines et des tremblemens de terre[1] »; et les histoires font foy que jamais ces choses n'avoient esté plus frequentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajouste qu'il y auroit par tout l'univers « des troubles, des bruits « de guerre, des guerres sanglantes; que toutes « les nations se souleveroient les unes contre les « autres[2] », et qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous representer les dernieres années de Neron, lors que tout l'empire romain, c'est à dire tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire estoit composé, s'émouvoir tout à coup; quatre empereurs s'élever presque en même temps contre Neron et les uns contre les autres; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui estoient répan-

1. Matth., XXIV, 7; Marc., XIII, 8; Luc., XXI, 9.
2. Matth., XXIV, 6,7; Marc., XIII, 7; Luc., XXI, 9, 10.

duës en Orient et en Occident, s'entrechoquer et traverser, sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre pour décider leur querelle par de sanglantes batailles? Voilà de grands maux, dit le Fils de Dieu [1]; « mais ce ne « sera pas encore la fin ». Les Juifs souffriront comme les autres dans cette commotion universelle du monde; mais il leur viendra bientost aprés des maux plus particuliers, « et ce ne sera icy que « le commencement de leurs douleurs ».

Il ajouste que son Église, toûjours affligée depuis son premier établissement, verroit la persecution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces temps [2]. Vous avez veû que Neron, dans ses dernieres années, entreprit la perte des Chrestiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persecution excitée par les jalousies et les violences des Juifs avançoit leur perte, mais elle n'en marquoit pas encore le terme précis.

La venuë des faux christs et des faux prophetes sembloit estre un plus prochain acheminement à la derniere ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prester l'oreille à la verité est d'estre entraisnez à leur perte par des prophetes trompeurs. Jesus-Christ ne cache pas à ses apostres que ce malheur arriveroit aux Juifs. « Il s'élevera, dit-il [3],

---

1. Matth., XXIV, 6, 8; Marc., XIII, 7, 8; Luc., XXI, 9.
2. Matth., XXIV, 9; Marc., XIII, 9; Luc., XXI, 12
3. Matth., XXIV, 11, 23, 24; Marc., XIII, 22, 23; Luc., XXI, 8.

« un grand nombre de faux prophetes qui séduiront « beaucoup de monde. » Et encore : « Donnez-vous « de garde des faux christs et des faux prophetes. »

Qu'on ne dise pas que c'estoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car au contraire je vous ay fait voir que les Juifs, rebutez de ces séducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine, et sur tout dans le temps de Sedecias, s'en estoient tellement désabusez qu'ils cesserent de les écouter. Plus de cinq cens ans se passerent sans qu'il parust aucun faux prophete en Israël. Mais l'enfer, qui les inspire, se réveilla à la venuë de Jesus-Christ, et Dieu, qui tient en bride autant qu'il luy plaist les esprits trompeurs, leur lascha la main, afin d'envoyer dans le mesme temps ce supplice aux Juifs et cette épreuve à ses fideles. Jamais il ne parut tant de faux prophetes que dans les temps qui suivirent la mort de Nostre Seigneur. Sur tout vers le temps de la guerre judaïque, et sous le regne de Neron qui la commença, Josephe nous fait voir une infinité de ces imposteurs [1] qui attiroient le peuple au desert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance. C'est aussi pour cette raison que le desert est marqué dans les prédictions de Nostre Seigneur [2] comme un des lieux où seroient cachez ces faux liberateurs que vous avez veûs à la fin entraisner le

1. Joseph., *Ant.*, XX, 6 ; *de Bello Jud.*, II, 22.
2. Matth., XXIV, 26.

peuple dans sa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom du Christ, sans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, estoit meslé dans ces promesses imaginaires, et vous verrez dans la suite de quoy vous en convaincre.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions. Elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paroistre un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le Magicien, un Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres enchanteurs marquez dans les histoires saintes et profanes, s'éleverent durant ce siecle, où l'enfer sembloit faire ses derniers efforts pour soustenir son empire ébranlé. C'est pourquoy Jesus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophetes. Qui considerera de prés ses paroles verra qu'ils devoient se multiplier devant et aprés la ruine de Jerusalem, mais vers ces temps, et que ce seroit alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile et si puissante que les « élûs mesmes, s'il estoit possible, y seroient « trompez » [1].

Je ne dis pas qu'à la fin des siecles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangereux, puis que mesme nous venons de

1. Matth., XXIV, 24 ; Marc., XIII, 22.

voir que ce qui se passe dans Jerusalem est la figure manifeste de ces derniers temps; mais il est certain que Jesus-Christ nous a donné cette séduction comme un des effets sensibles de la colere de Dieu sur les Juifs et comme un des signes de leur perte. L'évenement a justifié sa prophetie : tout est icy attesté par des témoignages irreprochables. Nous lisons la prédiction de leurs erreurs dans l'Évangile; nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et sur tout dans celle de Josephe.

Aprés que Jesus-Christ a prédit ces choses, dans le dessein qu'il avoit de tirer les siens des malheurs dont Jerusalem estoit menacée, il vient aux signes prochains de la derniere desolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toûjours à ses élûs de semblables marques. Dans ces terribles chastimens qui font sentir sa puissance à des nations entieres, il frape souvent le juste avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les separer que ceux qui paroissent à nos sens. Les mesmes coups qui brisent la paille separent le bon grain; l'or s'épure dans le mesme feu où la paille est consumée [1], et, sous les mesmes chastimens par lesquels les méchans sont exterminez, les fideles se purifient. Mais dans la desolation de Jerusalem, afin que l'image du jugement dernier fust plus expresse et la vengeance divine plus marquée sur les incredules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient receû l'Évangile fussent confondus avec les autres, et Jesus-Christ donna

1. Aug., *de Civit. Dei*, c. VIII.

à ses disciples des signes certains ausquels ils pussent connoistre quand il seroit temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda, selon sa coustume, sur les anciennes propheties, dont il estoit l'interprete aussi-bien que la fin; et, repassant sur l'endroit où la derniere ruine de Jerusalem fut montrée si clairement à Daniel, il dit ces paroles [1] : « Quand vous « verrez l'abomination de la desolation que Daniel « a prophetisée, que celuy qui lit entende; quand « vous la verrez établie dans le lieu saint », ou, comme il est porté dans saint Marc, « dans le lieu « où elle ne doit pas estre, alors que ceux qui sont « dans la Judée s'enfuyent dans les montagnes. » Saint Luc raconte la mesme chose en d'autres termes [2] : « Quand vous verrez les armées entourer « Jerusalem, sçachez que sa desolation est proche; « alors que ceux qui sont dans la Judée se retirent « dans les montagnes. »

Un des évangelistes explique l'autre, et, en conferant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel est la mesme chose que les armées autour de Jerusalem. Les saints Peres l'ont ainsi entendu [3], et la raison nous en convainc.

Le mot d'abomination, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole; et qui ne sçait que les armées romaines portoient dans leurs enseignes les images

1. Matth., XXIV, 15; Marc., XIII, 14.
2. Luc., XXI, 20, 21.
3. Orig., *Tract.* XXIX, *in Matth.*; Aug., ep. LXXX, *ad Hesych.*

de leurs dieux, et de leurs Cesars, qui estoient les plus respectez de tous leurs dieux? Ces enseignes estoient aux soldats un objet de culte; et, parce que les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroistre dans la Terre sainte, les enseignes romaines en estoient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires que, tant qu'il a resté aux Romains tant soit peu de consideration pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroistre les enseignes romaines dans la Judée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses troupes sans enseignes [1] : car on réveroit encore alors la religion judaïque, et on ne vouloit point forcer ce peuple à souffrir des choses si contraires à sa loy. Mais, au temps de la derniere guerre judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainsi, quand Jerusalem fut assiegée, elle estoit environnée d'autant d'idoles qu'il y avoit d'enseignes romaines; et l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas estre,* c'est à dire dans la Terre sainte et autour du temple.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce grand signe que Jesus-Christ devoit donner? Estoit-il temps de s'enfuir quand Tite assiégea Jerusalem, et qu'il enferma de si prés les avenuës qu'il n'y avoit plus moyen de s'échaper? C'est icy qu'est la merveille de la prophetie. Jerusalem a esté assiegée deux

1. Joseph., *Ant.,* XVIII, c. v.

fois en ces temps : la premiere, par Cestius, gouverneur de Syrie, l'an 68 de Nostre Seigneur [1]; la seconde, par Tite, quatre ans aprés, c'est à dire l'an 72 [2]. Au dernier siége, il n'y avoit plus moyen de se sauver. Tite faisoit cette guerre avec trop d'ardeur : il surprit toute la nation renfermée dans Jerusalem durant la feste de Pasque, sans que personne échapast ; et cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laissoit plus d'esperance à ses habitans. Mais il n'y avoit rien de semblable dans le siége de Cestius : il estoit campé à cinquante stades, c'est à dire à six milles de Jerusalem [3]. Son armée se répandoit tout autour, mais sans y faire de tranchées; et il faisoit la guerre si negligemment qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions et mesme ses intelligences luy ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fust impossible, l'histoire marque expressément que plusieurs Juifs se retirerent [4]. C'estoit donc alors qu'il falloit sortir; c'estoit le signal que le Fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t-il distingué tres-nettement les deux siéges : l'un, où « la ville seroit entourée de fossez « et de forts [5] »; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y estoient enfermez; l'autre, où elle seroit seulement « enceinte de

1. Joseph., *de Bello Jud.*, II, c. XXIII, XXIV.
2. *Ibid.*, VI, VII.
3. *Ibid.*, lib. II, c. XXIII, XXIV.
4. *Ibid.*
5. Luc., XIX, 43.

« l'armée [1] » et plûtost investie qu'assiegée dans les formes; c'est alors « qu'il falloit fuir et se re- « tirer dans les montagnes ».

Les Chrestiens obéïrent à la parole de leur maistre. Quoy-qu'il y en eust des milliers dans Jerusalem et dans la Judée, nous ne lisons ni dans Josephe, ni dans les autres histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant par l'*Histoire ecclésiastique* et par tous les monumens de nos ancestres [2] qu'ils se retirerent à la petite ville de Pella, dans un païs de montagnes auprés du desert, aux confins de la Judée et de l'Arabie.

On peut connoistre par là combien précisément ils avoient esté avertis; et il n'y a rien de plus remarquable que cette séparation des Juifs incredules d'avec les Juifs convertis au christianisme, les uns estant demeurez dans Jerusalem pour y subir la peine de leur infidelité, et les autres s'estant retirez, comme Loth sorti de Sodome, dans une petite ville où ils considéroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jesus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traisnoit au supplice ces deux fideles

---

1. Luc., XXI, 20, 21.

2. Euseb., *Hist. eccl.*, III, c. V; Epiph., *Hær.*, VII, Nazaræorum, et lib. *de Ponder. et Mens.*

témoins de Jesus-Christ ressuscité, ils dénoncerent aux Juifs qui les livroient aux gentils leur perte prochaine. Ils leur dirent « que Jerusalem alloit « estre renversée de fonds en comble ; qu'ils péri- « roient de faim et de desespoir ; qu'ils seroient « bannis à jamais de la terre de leurs peres, et « envoyez en captivité par toute la terre ; que le « terme n'estoit pas loin, et que tous ces maux « leur arriveroient pour avoir insulté avec tant de « cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu qui « s'estoit déclaré à eux par tant de miracles [1] ». La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apostres, qui devoit estre suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particuliere, soit en expliquant les paroles de son maistre ; et Phlegon, auteur payen, dont Origene produit le témoignage [2], a écrit que tout ce que cet apostre avoit prédit s'estoit accompli de point en point.

Ainsi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait esté prophetisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jesus-Christ et de ses disciples. Le temps des graces estoit passé, et leur perte estoit inévitable.

C'estoit donc en vain, Monseigneur, que Tite vouloit sauver Jerusalem et le temple. La sentence

---

1. Lact., *Div. Instit.*, lib. IV, c. XXI.

2. Phleg., lib. XIII et XIV ; *Chron.* apud Orig., lib. II, *cont. Cels.*

estoit partie d'enhaut : il ne devoit plus y rester pierre sur pierre. Que si un empereur romain tenta vainement d'empescher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apostat, aprés avoir déclaré la guerre à Jesus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous costez des ennemis aux Chrestiens, il s'abbaissa jusqu'à rechercher les Juifs, qui estoient le rebut du monde. Il les excita à rebastir leur temple; il leur donna des sommes immenses, et les assista de toute la force de l'empire [1]. Écoutez quel en fut l'évenement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints Peres et les historiens ecclesiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monumens qui restoient encore de leur temps. Mais il falloit que la chose fust attestée par les payens mesmes. Ammian Marcellin, gentil de religion et zelé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes [2] : « Pendant qu'Alipius, aidé « du gouverneur de la province, avançoit l'ou- « vrage autant qu'il pouvoit, de terribles globes « de feu sortirent des fondemens qu'ils avoient « auparavant ébranlez par des secousses violentes; « les ouvriers, qui recommencerent souvent l'ou- « vrage, furent bruslez à diverses reprises, le lieu « devint inaccessible, et l'entreprise cessa. »

---

1. Amm. Marcell., lib. XXIII, *init.*
2. *Ibid.*

Les auteurs ecclesiastiques, plus exacts à representer un évenement si mémorable, joignent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jesus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome s'écrie : « Il a basti son Église sur la pierre, rien ne l'a pû renverser : il a renversé le temple, rien ne l'a pû relever : « Nul ne peut « abbatre ce que Dieu éleve ; nul ne peut relever « ce que Dieu abbat[1]. »

Ne parlons plus de Jerusalem ni du temple. Jettons les yeux sur le peuple mesme, autrefois le temple vivant de Dieu, et maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abbatus que leur temple et que leur ville. L'Esprit de verité n'est plus parmi eux; la prophetie y est éteinte; les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur esperance se sont évanoüies : tout est renversé dans ce peuple, « et il n'y reste plus pierre sur pierre ».

Et voyez jusques à quel point ils sont livrez à l'erreur. Jesus-Christ leur avoit dit : « Je suis venu « à vous au nom de mon Pere, et vous ne m'avez « pas receû; un autre viendra en son nom, et vous « le recevrez[2]. » Depuis ce temps l'esprit de séduction regne tellement parmi eux qu'ils sont prests encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'estoit pas assez que les faux prophetes eussent livré Jerusalem entre les mains de Tite ; les Juifs n'estoient pas encore bannis de la Judée, et

1. *Orat.*, III, *in Judæos.*
2. Joann., V, 43.

l'amour qu'ils avoient pour Jerusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines. Voicy un faux Christ qui va achever de les perdre. Cinquante ans aprés la prise de Jerusalem, dans le siecle de la mort de Nostre Seigneur, l'infame Barchochebas, un voleur, un scelerat, parce que son nom signifioit le fils de l'étoille, se disoit l'étoille de Jacob prédite au livre des *Nombres*[1], et se porta pour le Christ[2]. Akibas, le plus autorisé de tous les rabbins, et à son exemple tous ceux que les Juifs appelloient leurs sages, entrerent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnast aucune autre marque de sa mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas beaucoup tarder[3]. Les Juifs se révolterent par tout l'empire romain sous la conduite de Barchochebas, qui leur promettoit l'empire du monde. Adrien en tua six cens mille; le joug de ces malheureux s'appesantit, et ils furent bannis pour jamais de la Judée.

Qui ne voit que l'esprit de séduction s'est saisi de leur cœur? « L'amour de la verité, qui leur « apportoit le salut, s'est éteint en eux; Dieu leur « a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire « au mensonge[4]. » Il n'y a point d'imposture si

---

1. *Num.*, XXIV, 17.
2. Euseb., *Hist. eccl.*, IV, 6, 8.
3. Talm. Hier., *Tract. de jejun.*, et in *Comm. sup. Lam. Jerem.*; Maimonid., lib. *de Jure reg.*, c. XII.
4. II *Thess.*, II, 10.

grossiere qui ne les séduise. De nos jours, un imposteur s'est dit le Christ en Orient : tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de luy; nous les avons veûs en Italie, en Hollande, en Allemagne et à Mets, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir les maistres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'estoit fait Turc et avoit abandonné la loy de Moïse.

CHAPITRE XXIII

La suite des erreurs des Juifs, et la maniere dont ils expliquent les propheties.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient tombez dans de tels égaremens, ni que la tempeste les ait dissipez aprés qu'ils ont eû quitté leur route. Cette route leur estoit marquée dans leurs propheties, principalement dans celles qui désignoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces précieux momens sans en profiter : c'est pourquoy on les voit en suite livrez au mensonge, et ils ne sçavent plus à quoy se prendre.

Donnez-moy encore un moment pour vous raconter la suite de leurs erreurs, et tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abisme. Les routes par où on s'égare tiennent toûjours au grand chemin ; et, en considerant où l'égarement a commencé, on marche plus seûrement dans la droite voye.

Nous avons veû, Monseigneur, que deux propheties marquoient aux Juifs le temps du Christ : celle de Jacob et celle de Daniel. Elles marquoient

toutes deux la ruine du royaume de Juda au temps que le Christ viendroit. Mais Daniel expliquoit que la totale destruction de ce royaume devoit estre une suite de la mort du Christ ; et Jacob disoit clairement que, dans la décadence du royaume de Juda, le Christ qui viendroit alors seroit *l'attente des peuples,* c'est à dire qu'il en seroit le libérateur, et qu'il se feroit un nouveau royaume composé non plus d'un seul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la prophetie ne peuvent avoir d'autre sens, et c'estoit la tradition constante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette sorte.

De là cette opinion répanduë parmi les anciens rabbins, et qu'on voit encore dans leur Talmud [1], que, dans le temps que le Christ viendroit, il n'y auroit plus de magistrature : de sorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoistre le temps de leur Messie que d'observer quand ils tomberoient dans cet état malheureux.

En effet, ils avoient bien commencé ; et, s'ils n'avoient eû l'esprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Messie, afin d'y avoir part sous son empire, ils n'auroient peû méconnoistre Jesus-Christ. Le fondement qu'ils avoient posé estoit certain : car, aussi-tost que la tyrannie du premier Herode, et le changement de la république judaïque qui arriva de son temps, leur eut fait voir le moment de la décadence mar-

1. Gem., *Tr. Sanhed.*, c. XI.

quée dans la prophetie, ils ne douterent point que le Christ ne deust venir, et qu'on ne vist bien-tost ce nouveau royaume où devoient se réünir tous les peuples.

Une des choses qu'ils remarquerent, c'est que la puissance de vie et de mort leur fut ostée [1]. C'estoit un grand changement, puis qu'elle leur avoit toûjours esté conservée jusqu'alors, à quelque domination qu'ils fussent soumis, et mesme dans Babylone pendant leur captivité. L'histoire de Susanne [2] le fait assez voir, et c'est une tradition constante parmi eux. Les rois de Perse, qui les rétablirent, leur laisserent cette puissance par un decret exprés [3] que nous avons remarqué en son lieu; et nous avons veû aussi que les premiers Seleucides avoient plûtost augmenté que restreint leurs privileges. Je n'ay pas besoin de parler icy encore une fois du regne des Machabées, où ils furent non seulement affranchis, mais puissans et redoutables à leurs ennemis. Pompée, qui les affoiblit à la maniere que nous avons veûë, content du tribut qu'il leur imposa et de les mettre en état que le peuple romain en pust disposer dans le besoin, leur laissa leur prince avec toute la jurisdiction. On sçait assez que les Romains en usoient ainsi, et ne touchoient point au gouvernement du dedans dans les païs à qui ils laissoient leurs rois naturels.

---

1. Talm. Hierosol., *Tr. Sanhed.*
2. *Dan.*, XIII.
3. I *Esdr.*, VII, 25, 26.

Enfin les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie et de mort seulement quarante ans avant la desolation du second temple; et on ne peut douter que ce ne soit le premier Herode qui ait commencé à faire cette playe à leur liberté. Car, depuis que, pour se venger du Sanhedrin, où il avoit esté obligé de comparoistre luy-mesme avant qu'il fust roy [1], et en suite pour s'attirer toute l'autorité à luy seul, il eut attaqué cette assemblée qui estoit comme le senat fondé par Moïse, et le conseil perpetuel de la nation où la suprême juridiction estoit exercée, peu à peu ce grand corps perdit son pouvoir, et il luy en restoit bien peu quand Jesus-Christ vint au monde. Les affaires empirerent sous les enfans d'Herode, lors que le royaume d'Archelaus, dont Jerusalem estoit la capitale, réduit en province romaine, fut gouverné par des présidens que les empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état, les Juifs garderent si peu la puissance de vie et de mort, que pour faire mourir Jesus-Christ, qu'à quelque prix que ce fust ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; et, ce foible gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mesmes, ils répondirent tout d'une voix : « Nous n'avons pas le « pouvoir de faire mourir personne [2]. » Aussi fut-ce par les mains d'Herode qu'ils firent mourir saint Jacques, frere de saint Jean, et qu'ils mirent saint

1. Joseph., *Ant.*, XIV, XVII.
2. Joann., XVIII, 31.

Pierre en prison[1]. Quand ils eurent résolu la mort de saint Paul, ils le livrerent entre les mains des Romains[2] comme ils avoient fait Jesus-Christ; et le vœu sacrilege de leurs faux zelez, qui jurerent de ne boire ni ne manger jusques à ce qu'ils eussent tué ce saint apostre, montre assez qu'ils se croyoient décheûs du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent saint Étienne[3], ce fut tumultuairement, et par un effet de ces emportemens séditieux que les Romains ne pouvoient pas toûjours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zelateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces histoires que par le consentement des Juifs, et par l'état de leurs affaires, que vers les temps de Notre Seigneur, et sur tout dans ceux où il commença d'exercer son ministere, ils perdirent entierement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte sans se souvenir de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédisoit que dans le temps du Messie il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de leurs plus anciens auteurs le remarque[4], et il a raison d'avoûër que le sceptre n'estoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du peuple, puis que la puissance publique leur estoit ostée, et que, le Sanhedrin estant dégradé, les membres de ce grand

1. *Act.*, XII, 1, 2, 3.
2. *Ibid.*, XXIII, XXIV.
3. *Ibid.*, VII, 56, 57.
4. Tract. *Voc. magna Gen.* seu *Comm. in Gen.*

corps n'estoient plus considerez comme juges, mais comme simples docteurs. Ainsi, selon eux-mesmes, il estoit temps que le Christ parust. Comme ils voyoient ce signe certain de la prochaine arrivée de ce nouveau roy, dont l'empire devoit s'étendre sur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroistre. Le bruit s'en répandit aux environs, et on fut persuadé dans tout l'Orient qu'on ne seroit pas long-temps sans voir sortir de Judée ceux qui regneroient sur toute la terre.

Tacite et Suetone rapportent ce bruit comme établi par une opinion constante, et par un ancien oracle qu'on trouvoit dans les livres sacrez du peuple juif [1]. Josephe recite cette prophetie dans les mesmes termes, et dit comme eux qu'elle se trouvoit dans les saints Livres [2]. L'autorité de ces livres, dont on avoit veû les prédictions si visiblement accomplies en tant de rencontres, estoit grande dans tout l'Orient ; et les Juifs, plus attentifs que les autres à observer des conjonctures qui estoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps du Messie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes ; et, sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet. Mais, ô foiblesse de l'esprit humain, et

1. Suet., *Vespas.*; Tacit., *Hist.*, lib. V, c. XIII.

2. Joseph., *de Bello Jud.*, VII, XII ; Hegesip., *de Excid. Jer.*, V, XLIV.

vanité source inévitable d'aveuglement! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueïlleux les veritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fust un roy semblable aux rois de la terre. C'est pourquoy les flatteurs du premier Herode, ébloüïs de la grandeur et de la magnificence de ce prince, qui, tout tyran qu'il estoit, ne laissa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il estoit luy-mesme ce roy tant promis [1]. C'est aussi ce qui donna lieu à la secte des Herodiens, dont il est tant parlé dans l'Évangile [2], et que les payens ont connuë, puis que Perse et son scholiaste nous apprennent [3] qu'encore du temps de Néron la naissance du roy Herode estoit célebrée par ses sectateurs avec la mesme solennité que le sabath. Josephe tomba dans une semblable erreur. Cet homme « instruit », comme il dit luy-mesme [4], « dans les « propheties judaïques, comme estant prestre et « sorti de la race sacerdotale », reconnut à la verité que la venuë de ce roy promis par Jacob convenoit aux temps d'Herode, où il nous montre luy-mesme avec tant de soin un commencement manifeste de la ruine des Juifs; mais, comme il ne vit rien dans sa nation qui remplist ces ambitieuses idées qu'elle avoit conceûës de son Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la prophetie; et,

---

1. Epiph., *Hær.*, lib. I, xx, Herodian., 1.
2. Matth., xxii, 16; Marc., iii, 6; xii, 13.
3. Pers. et vet. Schol., *Sat.*, v, 180.
4. Joseph., *de Bello Jud.*, III, xiv.

l'appliquant à Vespasien, il asseûra que « cet oracle « de l'Écriture signifioit ce prince déclaré empereur « dans la Judée » [1].

C'est ainsi qu'il détournoit l'Écriture sainte pour autoriser sa flaterie : aveugle, qui transportoit aux étrangers l'esperance de Jacob et de Juda; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham et de David, et attribuoit à un prince idolatre le titre de celuy dont les lumieres devoient retirer les gentils de l'idolatrie.

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais, pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Jacob avoit dit du Christ, les zelez qui défendoient Jerusalem se l'attribuoient à eux-mesmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'empire du monde, comme Josephe le raconte [2], plus raisonnables que luy, en ce que du moins ils ne sortoient pas de la nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs peres.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit deslors parmi les gentils la prédication de l'Évangile, et à ce nouvel empire que Jesus-Christ établissoit par toute la terre? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire où la pieté regnoit, où le vray Dieu triomphoit de l'idolatrie, où la vie éternelle estoit annoncée aux nations infideles; et l'empire mesme des Cesars n'estoit-il pas une vaine pompe à comparaison de celuy-cy?

---

1. Joseph., *de Bello Jud.*, III, XIV ; VII, XII.
2. *Ibid.*, lib. VII, *de Bello Jud.*

Mais cet empire n'estoit pas assez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut estre désabusé des grandeurs humaines pour connoistre Jesus-Christ! Les Juifs connurent les temps; les Juifs voyoient les peuples appellez au Dieu d'Abraham selon l'oracle de Jacob par Jesus-Christ et par ses disciples; et toutefois ils le méconnurent ce Jesus qui leur estoit déclaré par tant de marques. Et, encore que durant sa vie et aprés sa mort il confirmast sa mission par tant de miracles, ces aveugles le rejetterent, parce qu'il n'avoit en luy que la solide grandeur destituée de tout l'appareil qui frappe les sens, et qu'il venoit plustost pour condanner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois, forcez par les conjonctures et les circonstances du temps, malgré leur aveuglement ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement du temps de Nostre Seigneur à la manifestation du Messie qu'ils soupçonnerent que saint Jean-Baptiste le pouvoit bien estre [1]. Sa maniere de vie austere, extraordinaire, étonnante, les frappa; et, au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple et commune de Jesus-Christ rebuta ces esprits grossiers autant que superbes, qui ne pouvoient estre pris que par les sens et qui, d'ailleurs, éloignez d'une conversion sincere, ne vouloient

1. Luc., III, 15; Joann., I, 19, 20.

rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte, saint Jean-Baptiste, qu'on jugea digne d'estre le Christ, n'en fut pas cru quand il montra le Christ veritable, et Jesus-Christ, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour estre suivi.

Cependant l'impression qu'ils avoient conceuë qûe le Christ devoit paroistre en ce temps estoit si forte qu'elle demeura prés d'un siecle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des propheties pouvoit avoir une certaine étenduë, et n'estoit pas toûjours toute renfermée dans un point précis; de sorte que prés de cent ans il ne se parloit parmi eux que des faux Christs qui se faisoient suivre, et des faux prophetes qui les annonçoient. Les siecles précedens n'avoient rien veû de semblable; et les Juifs ne prodiguerent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frere Simon les affranchit du joug des gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquestes. Les temps et les autres marques ne convenoient pas, et ce n'est que dans le siecle de Jesus-Christ qu'on a recommencé à parler de tous ces Messies. Les Samaritains, qui lisoient dans le *Pentateuque* la prophetie de Jacob, se firent des Christs aussi bien que les Juifs, et un peu aprés Jesus-Christ ils reconnurent leur Dosithée [1]. Simon le Magicien, de mesme païs, se van-

1. Orig., *Tract.* XXVII, *in Matth.*, t. XIV, *in Joann.*; *cont. Cels.*, I.

toit aussi d'estre le Fils de Dieu, et Menandre, son disciple, se disoit le Sauveur du monde [1]. Dés le vivant de Jesus-Christ, la Samaritaine avoit cru que le Messie « alloit venir [2] » : tant il estoit constant dans la nation, et parmi tous ceux qui lisoient l'ancien oracle de Jacob, que le Christ devoit paroistre dans ces conjonctures.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eût plus rien à attendre, et que les Juifs eurent veû par experience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage, alors ils furent long-temps sans qu'il parust parmi eux de nouveaux Messies ; et Barchochebas est le dernier qu'ils ayent reconnu pour tel dans ces premiers temps du christianisme. Mais l'ancienne impression ne put estre entierement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien, sous les Antonins, ses successeurs, ils s'aviserent de dire que leur Messie estoit au monde, bien qu'il ne parust pas encore, parce qu'il attendoit le prophete Elie qui devoit venir le sacrer [3]. Ce discours estoit commun parmi eux dans le temps de saint Justin ; et nous trouvons aussi dans leur *Talmud* la doctrine d'un de leurs maistres des plus anciens, qui disoit « que le Christ estoit venu selon qu'il estoit marqué

1. Iren., I, xx, xxi.
2. Ἔρχεται. Joann., iv, 25.
3. Justin., *adv. Tryph.*

« dans les prophetes, mais qu'il se tenoit caché « quelque part à Rome parmi les pauvres men- « dians » [1].

Une telle réverie ne put pas entrer dans les esprits ; et les Juifs, contraints enfin d'avoûër que le Messie n'estoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raison de l'attendre selon leurs anciennes propheties, tomberent dans un autre abysme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à l'esperance de leur Messie qui leur manquoit dans le temps ; et plusieurs suivirent un fameux rabbin, dont les paroles se trouvent encore conservées dans le *Talmud* [2]. Celuy-cy, voyant le terme passé de si loin, conclut que « les Israëlites n'avoient plus de Messie « à attendre, parce qu'il leur avoit esté donné en « la personne du roy Ézechias ».

A la verité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a esté détestée. Mais, comme ils ne connoissent plus rien dans les temps qui leur sont marquez par leurs propheties, et qu'ils ne sçavent par où sortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foy de cette parole que nous lisons dans le *Talmud* [3] : « Tous les termes qui estoient marquez « pour la venuë du Messie sont passez » ; et ont prononcé d'un commun accord : « Maudits soient « ceux qui supputeront les temps du Messie » :

---

1. R. Juda filius Levi ; Gem., *Sanhed.*, XI.
2. R. Hillel, *ibid.*; Is. Abrau., *de Cap. fidei.*
3. Gem., *Sanhed.*, c. XI; Moses Maimon., *in Epit. Talm.*; Is. Abrau., *de Cap. fidei.*

comme on voit dans une tempeste qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route le pilote désesperé abandonner son calcul, et aller où le mene le hazard.

Depuis ce temps, toute leur étude a esté d'éluder les propheties où le temps du Christ estoit marqué : ils ne se sont pas souciez de renverser toutes les traditions de leurs peres, pourveû qu'ils pussent oster aux Chrestiens ces admirables propheties; et ils en sont venus jusques à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Christ.

Mais leurs anciens livres les démentent. Cette prophetie est entenduë du Messie dans le *Talmud* [1], et la maniere dont nous l'expliquons se trouve dans leurs Paraphrases [2], c'est à dire dans les commentaires les plus authentiques et les plus respectez qui soient parmi eux.

Nous y trouvons en propres termes que la maison et le royaume de Juda, auquel se devoit réduire un jour toute la posterité de Jacob et tout le peuple d'Israël, produiroit toûjours « des juges et « des magistrats », jusques à la venuë du Messie, sous lequel il se formeroit un royaume composé de tous les peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Juifs, dans les premiers temps du christianisme, leurs plus célebres docteurs et les plus receûs. L'an-

---

1. Gem., *Tr. Sanhed.*, c. XI.

2. *Paraph., Onkelos Jonathan, et Jerosol.* Vide Polyg. Ang.

cienne tradition, si ferme et si établie, ne pouvoit estre abolie d'abord; et, quoy-que les Juifs n'appliquassent pas à Jesus-Christ la prophetie de Jacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convinst au Messie. Ils n'en sont venus à cet excés que long-temps aprés, et lors que, pressez par les Chrestiens, ils ont enfin apperceû que leur propre tradition estoit contre eux.

Pour la prophetie de Daniel où la venuë du Christ estoit renfermée dans le terme de quatre cent quatre-vingt-dix ans, à compter depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe à la longue main, comme ce terme menoit à la fin du quatriéme millenaire du monde, c'estoit aussi une tradition tres-ancienne parmi les Juifs que le Messie paroistroit vers la fin de ce quatriéme millenaire, et environ deux mille ans aprés Abraham. Un Élie, dont le nom est grand parmi les Juifs, quoy-que ce ne soit pas le prophete, l'avoit ainsi enseigné avant la naissance de Jesus-Christ; et la tradition s'en est conservée dans le livre du *Talmud*[1]. Vous avez veû ce terme accompli à la venuë de Nostre Seigneur, puis qu'il a paru en effet environ deux mille ans aprés Abraham, et vers l'an 4000 du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu, et, frustrez de leur attente, ils ont dit que leurs pechez avoient retardé le Messie qui devoit venir. Mais cependant nos dates sont asseûrées de leur aveu propre, et c'est un trop grand aveuglement de faire dépendre

1. Gem., *Tr. Sanhed.*, c. XI.

des hommes un terme que Dieu a marqué si précisément dans Daniel.

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce prophete fasse aller le temps du Christ avant celuy de la ruine de Jerusalem; de sorte que, ce dernier temps estant accompli, celuy qui le précede le doit estre aussi.

Josephe s'est icy trompé trop grossierement[1]. Il a bien compté les semaines qui devoient estre suivies de la desolation du peuple juif, et, les voyant accomplies dans le temps que Tite mit le siege devant Jerusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fust arrivé. Mais il ne considera pas que cette desolation devoit estre précedée de la venuë du Christ et de sa mort; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la prophetie.

Les Juifs qui sont venus aprés luy ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Herode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jérusalem, et ils veulent que cet Agrippa, Christ par son titre de roy, soit le Christ dont il est parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut estre ni le juste, ni le saint des saints, ni la fin des propheties, tel que devoit estre le Christ que Daniel marquoit en ce lieu; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs estoient innocens, ne pouvoit pas estre la

1. *Antiq.*, X, c. ult.; *de Bello Jud.*, VII. IV.

cause de leur desolation, comme devoit estre la mort du Christ de Daniel, ce que disent icy les Juifs est une fable. Cet Agrippa descendu d'Herode fut toûjours du parti des Romains; il fut toûjours bien traité par leurs empereurs, et regna dans un canton de la Judée long-temps aprés la prise de Jerusalem, comme l'atteste Josephe et les autres contemporains [1].

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les propheties les confond. Eux-mesmes ils ne se fient pas à des inventions si grossieres, et leur meilleure défense est dans cette loy qu'ils ont établie de ne supputer plus les jours du Messie. Par là ils ferment les yeux volontairement à la verité, et renoncent aux propheties où le Saint-Esprit a luy-mesme compté les années; mais, pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la verité de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chute.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux propheties : la desolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps marqué; l'évenement est plus fort que toutes leurs subtilitez; et, si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les prophetes en qui ils esperent les ont trompez.

---

1. Joseph., lib. VII, *de Bello Jud.;* Justus Tiber., *Biblioth. Phot.*, cod. XXXIII.

Universitas

CHAPITRE XXIV

Circonstances memorables de la chute des Juifs; suite de leurs fausses interpretations.

ET, pour achever de les convaincre, remarquez deux circonstances qui ont accompagné leur chute et la venuë du Sauveur du monde : l'une, que la succession des pontifes, perpetuelle et inalterable depuis Aaron, finit alors; l'autre, que la distinction des tribus et des familles, toûjours conservée jusqu'à ce temps, y perit, de leur aveu propre.

Cette distinction estoit necessaire jusques au temps du Messie. De Levi devoient naistre les ministres des choses sacrées. D'Aaron devoient sortir les prestres et les pontifes. De Juda devoit sortir le Messie mesme. Si la distinction des familles n'eust subsisté jusqu'à la ruine de Jerusalem et jusqu'à la venuë de Jesus-Christ, les sacrifices judaïques auroient peri devant le temps, et David eust esté frustré de la gloire d'estre reconnu pour le pere du Messie. Le Messie est-il arrivé? Le sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisedech, a-t-il commencé en sa personne, et la nouvelle royauté

qui n'estoit pas de ce monde a-t-elle paru? On n'a plus besoin d'Aaron, ni de Levi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'est plus necessaire dans un temps où les sacrifices devoient cesser selon Daniel [1]. La maison de David et de Juda a accompli sa destinée lors que le Christ de Dieu en est sorti; et, comme si les Juifs renonçoient eux-mesmes à leur esperance, ils oublient précisément en ce temps la succession des familles, jusques alors si soigneusement et si religieusement retenuë.

N'omettons pas une des marques de la venuë du Messie, et peut-estre la principale, si nous la sçavons bien entendre, quoy-qu'elle fasse le scandale et l'horreur des Juifs. C'est la remission des pechez annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéïssant jusqu'à la mort. Daniel avoit marqué parmi ses semaines [2] la semaine mysterieuse que nous avons observée, où le Christ devoit estre immolé, où l'alliance devoit estre confirmée par sa mort, où les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Isaïe : nous trouverons tout le fond d'un si grand mystere; nous verrons « l'homme de douleurs, qui « est chargé des iniquitez de tout le peuple, qui « donne sa vie pour le peché, et le guerit par ses « playes [3]. » Ouvrez les yeux, incredules : n'est-il

1. *Dan.*, IX, 27.
2. *Ibid.*, 26, 27.
3. *Is.*, LIII.

pas vray que la remission des pechez vous a esté preschée au nom de Jesus-Christ crucifié? S'estoit-on jamais avisé d'un tel mystere? Quelqu'autre que Jesus-Christ, ou devant luy, ou aprés, s'est-il glorifié de laver les pechez par son sang? Se sera-t-il fait crucifier exprés pour acquerir un vain honneur, et accomplir en luy-mesme une si funeste prophetie? Il faut se taire, et adorer dans l'Évangile une doctrine qui ne pourroit pas mesme venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'estoit veritable.

L'embarras des Juifs est extrême dans cet endroit : ils trouvent dans leurs Écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire et de ses triomphes? Le dénoüement naturel est qu'il viendra aux triomphes par les combats, et à la gloire par les souffrances. Chose incroyable! les Juifs ont mieux aimé mettre deux Messies. Nous voyons dans leur *Talmud,* et dans d'autres livres d'une pareille antiquité [1], qu'ils attendent un Messie souffrant et un Messie plein de gloire; l'un mort et ressuscité, l'autre toûjours heureux et toûjours vainqueur; l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse, l'autre à qui conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur; l'un enfin fils de Joseph, car on n'a pû luy dénier un des caracteres de Jesus-Christ qui a

1 *Tr. Succa. et Comm.* sive *Paraphr. sup. Cant.*, c. VII, v. 3.

esté réputé fils de Joseph et l'autre fils de David ; sans jamais vouloir entendre que ce Messie fils de David devoit, selon David, « boire du torrent » avant que « de lever la teste [1] », c'est-à-dire, estre affligé avant que d'estre « triomphant », comme le dit luy-mesme le fils de David. « O insensez et « pesans de cœur qui ne pouvez croire ce qu'ont « dit les prophetes, ne falloit-il pas que le Christ « souffrist ces choses, et qu'il entrast dans sa « gloire par ce moyen [2] ? »

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe nous represente si vivement « l'homme de douleurs frapé pour nos pechez », et défiguré « comme un lepreux [3] », nous sommes encore soûtenus dans cette explication aussi-bien que dans toutes les autres par l'ancienne tradition des Juifs ; et, malgré leurs préventions, le chapitre tant de fois cité de leur *Talmud* [4] nous enseigne que ce « lepreux chargé des pechez du peuple sera « le Messie ». Les douleurs du Messie qui luy seront causées par nos pechez sont célebres dans le mesme endroit et dans les autres livres des Juifs. Il y est souvent parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Jerusalem monté sur un asne, et cette célebre prophetie de Zacharie luy est appliquée. De quoy les Juifs ont-ils à se

---

1. *Ps.*, CIX.
2. Luc., XXIV, 25, 26.
3. *Is.*, LIII.
4. Gem., *Tr. Sanhed.*, lib. XI.

plaindre ? Tout leur estoit marqué en termes précis dans leurs prophetes : leur ancienne tradition avoit conservé l'explication naturelle de ces célebres propheties, et il n'y a rien de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde[1] : « Hypocrites, vous sçavez juger par les vents et « par ce qui vous paroist dans le ciel si le temps « sera serein ou pluvieux ; et vous ne sçavez pas « connoistre à tant de signes qui vous sont donnez « le temps où vous estes ! »

Concluons donc que les Juifs ont eû véritablement raison de dire que « tous les termes de la « venuë du Messie sont passez ». Juda n'est plus un royaume ni un peuple : d'autres peuples ont reconnu le Messie qui devoit estre envoyé. Jesus-Christ a esté montré aux gentils : à ce signe, ils sont accourus au Dieu d'Abraham, et la benediction de ce patriarche s'est répanduë par toute la terre. L'homme de douleurs a esté presché, et la remission des pechez a esté annoncée par sa mort. Toutes les semaines se sont écoulées ; la desolation du peuple et du sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eû son dernier accomplissement ; enfin le Christ a paru avec tous les caracteres que la tradition des Juifs y reconnoissoit, et leur incredulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Aprés Jesus-Christ ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus

1. Matth., XVI, 2, 3, 4 ; Luc., XII, 56.

dans l'ignorance et dans la misere, d'où la seule extrémité de leurs maux, et la honte d'avoir esté si souvent en proye à l'erreur, les fera sortir, ou plûtost la bonté de Dieu, quand le temps arresté par sa providence pour punir leur ingratitude et dompter leur orgueïl sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des peuples et l'objet de leur aversion, sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle deust suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit saint Jerosme[1] : « Qu'attends-tu, ô Juif incre-« dule ? tu as commis plusieurs crimes durant le « temps des Juges ; ton idolatrie t'a rendu l'esclave « de toutes les nations voisines, mais Dieu a eû « bientost pitié de toy, et n'a pas tardé à t'envoyer « des sauveurs. Tu as multiplié tes idolatries sous « tes rois ; mais les abominations où tu es tombé « sous Achaz et sous Manasses n'ont esté punies « que par soixante-dix ans de captivité. Cyrus est « venu, et il t'a rendu ta patrie, ton temple et tes « sacrifices. A la fin tu as esté accablé par Vespa-« sien et par Tite. Cinquante ans aprés, Adrien a « achevé de t'exterminer, et il y a quatre cens ans « que tu demeures dans l'oppression. » C'est ce que disoit saint Jerosme. L'argument s'est fortifié depuis, et douze cens ans ont esté ajoustez à la desolation du peuple juif. Disons-luy donc, au lieu de quatre cens ans, que seize siecles ont veû durer sa captivité sans que son joug devienne plus

1. Hier., *Ep. ad Dardan.*, t. II, *Epist.*

leger. « Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? esclave « dans tous les païs et de tous les princes, tu ne « sers point les dieux étrangers. Comment Dieu, « qui t'avoit éleû, t'a-t-il oublié, et que sont deve- « nuës ses anciennes misericordes? Quel crime, « quel attentat plus grand que l'idolatrie te fait « sentir un chastiment que jamais tes idolatries ne « t'avoient attiré? Tu te tais? Tu ne peux compren- « dre ce qui rend Dieu si inexorable? Souvien-toy « de cette parole de tes peres : *Son sang soit sur nous « et sur nos enfans* [1] *!* et encore : *Nous n'avons « point de roy que Cesar* [2]. Le Messie ne sera « pas ton roy; garde bien ce que tu as choisi; « demeure l'esclave de Cesar et des rois jusqu'à « ce que la plenitude des gentils soit entrée, et « qu'enfin tout Israël soit sauvé [3]. »

---

1. Matth., XXVII, 26.
2. Joann., XIX, 15.
3. *Rom.*, XI, 25, 26.

CHAPITRE XXV

Reflexions particulieres sur la conversion des gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jesus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette maniere de les convertir.

CETTE conversion des gentils estoit la seconde chose qui devoit arriver au temps du Messie et la marque la plus asseûrée de sa venuë. Nous avons veû comme les prophetes l'avoient clairement prédite, et leurs promesses se sont verifiées dans les temps de Nostre Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plustost ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophetes ni le peuple juif, lors qu'il a esté le plus protegé et le plus fidele, n'ont pû faire, douze pescheurs envoyez par Jesus-Christ et temoins de sa résurrection l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne devoit estre l'ouvrage ni des philosophes, ni mesme des prophetes : il estoit réservé au Christ, et c'estoit le fruit de sa croix.

Il falloit à la verité que ce Christ et ses apostres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'Évan-

gile commençast à Jerusalem. « Une montagne « élevée devoit paroistre dans les derniers temps », selon Isaïe [1] : c'estoit l'Église chrestienne. « Tous « les gentils y devoient venir, et plusieurs peuples « devoient s'y assembler. En ce jour le Seigneur « devoit seul estre élevé, et les idoles devoient « estre tout à fait brisées [2]. » Mais Isaïe, qui a veû ces choses, a veû aussi en mesme temps que « la « loy qui devoit juger les gentils sortiroit de Sion, « et que la parole du Seigneur qui devoit corriger « les peuples sortiroit de Jerusalem [3] »; ce qui a fait dire au Sauveur « que le salut devoit venir des « Juifs [4] ». Et il estoit convenable que la nouvelle lumiere dont les peuples plongez dans l'idolatrie devoient un jour estre éclairez se répandist par tout l'univers du lieu où elle avoit toûjours esté. C'estoit en Jesus-Christ, fils de David et d'Abraham, que toutes les nations devoient estre benies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jesus souffrant, ce Jesus crucifié et anéanti, devoit estre le seul auteur de la conversion des gentils et le seul vainqueur de l'idolatrie.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystere au premier chapitre de la premiere epistre aux Corinthiens, et il est bon de considerer ce bel endroit

---

1. *Is.*, II, 2.
2. *Ibid.*, 2, 3, 17, 18.
3. *Ibid.*, 3, 4.
4. Joann., IV, 22.

dans toute sa suite. « Le Seigneur, dit-il[1], m'a « envoyé prescher l'Évangile, non par la sagesse « et par le raisonnement humain, de peur de ren- « dre inutile la croix de Jesus-Christ: car la pré- « dication du mystere de la croix est folie à ceux « qui perissent, et ne paroist un effet de la puis- « sance de Dieu qu'à ceux qui se sauvent, c'est à « dire à nous. En effet, il est écrit[2] : *Je détruiray « la sagesse des sages, et je rejeteray la science des « sçavans*. Où sont maintenant les sages, où sont « les docteurs? que sont devenus ceux qui recher- « choient les sciences de ce siecle? Dieu n'a-t-il « pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? » Sans doute, puis qu'elle n'a pû tirer les hommes de leur ignorance. Mais voicy la raison que saint Paul en donne. C'est que « Dieu voyant que le « monde, avec la sagesse humaine, ne l'avoit point « reconnu par les ouvrages de sa sagesse », c'est à dire par les créatures qu'il avoit si bien ordonnées, il a pris une autre voye, et « a résolu de « sauver ses fideles par la folie de la prédication[3] », c'est à dire par le mystere de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine providence! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque costé qu'il tournast les yeux, la sagesse du Créateur reluisoit dans la gran-

---

1. I *Cor.*, I, 17, 18, 19, 20.
2. *Is.*, XXIX, 14 ; XXXIII, 18.
3. I *Cor.*, I, 21.

deur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu; les créatures qui se presentoient pour élever nostre esprit plus haut l'ont arresté; l'homme aveugle et abruti les a servies; et, non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfans ont fait sa religion; il a oublié la raison; Dieu la luy veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché; un autre ouvrage luy est presenté, où son raisonnement se perd et où tout luy paroist folie : c'est la croix de Jesus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystere; c'est « en captivant son intel- « ligence sous l'obéïssance de la foy »; c'est « en « détruisant les raisonnemens humains et toute « hauteur qui s'éleve contre la science de Dieu [1]. »

En effet, que comprenons-nous dans ce mystere où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres, où la sagesse divine est traitée de folie; où celuy qui, asseûré en luy-mesme de sa naturelle grandeur, « n'a pas crû s'attribuer trop quand il s'est « dit égal à Dieu, s'est anéanti luy-mesme jusqu'à « prendre la forme d'esclave, et à subir la mort de « la croix [2]? » Toutes nos pensées se confondent, et, comme disoit saint Paul, il n'y a rien qui pa-

1. I *Cor.*, x, 4, 5.
2. *Philip.*, II, 7, 8.

roisse plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairez d'enhaut.

Tel estoit le remede que Dieu préparoit à l'idolatrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme, et il sçavoit que ce n'estoit pas par raisonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raisonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant, car l'homme s'embrouïlle souvent à force de raisonner; mais l'idolatrie estoit venuë par l'extrémité opposée : c'estoit en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui vouloient tout revestir des qualitez dont ils sont touchez. C'est par là que la Divinité estoit devenuë visible et grossiere. Les hommes luy ont donné leur figure, et, ce qui estoit plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avoit point de part à une erreur si brutale. C'estoit un renversement du bon sens, un délire, une phrénesie. Raisonnez avec un phrénetique et contre un homme qu'une fiévre ardente fait extravaguer; vous ne faites que l'irriter et rendre le mal irremédiable : il faut aller à la cause, redresser le temperament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas estre le raisonnement qui guerisse le délire de l'idolatrie. Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur stile sublime, avec leurs raisonnemens si artificieusement arrangez? Platon, avec son éloquence qu'on a crû divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinitez estoient adorées? Au con-

traire, luy et ses disciples et tous les sages du siecle ont sacrifié au mensonge : « ils se sont perdus « dans leurs pensées; leur cœur insensé a esté « rempli de tenebres, et, sous le nom de sages « qu'ils se sont donné, ils sont devenus plus fols « que les autres [1] », puis que, contre leurs propres lumieres, ils ont adoré les créatures.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié dans nostre passage [2] : « Où sont les « sages, où sont les docteurs? Qu'ont operé ceux « qui recherchoient les sciences de ce siecle? » ont-ils pû seulement détruire les fables de l'idolatrie? ont-ils seulement soupçonné qu'il fallust s'opposer ouvertement à tant de blasphêmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la verité? Loin de le faire, « ils ont « retenu la verité captive [3] », et ont posé pour maxime qu'en matiere de religion il falloit suivre le peuple : le peuple, qu'ils méprisoient tant, a esté leur regle dans la matiere la plus importante de toutes, et où leurs lumieres sembloient le plus nécessaires. Qu'as-tu donc servi, ô philosophie? « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de « ce monde? » comme nous disoit saint Paul [4]; « n'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et « montré l'inutilité de la science des sçavants? »

---

1. *Rom.*, I, 21, 22.
2. I *Cor.*, I, 20.
3. *Rom.*, I, 18.
4. I *Cor.*, I, 19, 20.

C'est ainsi que Dieu a fait voir par experience que la ruine de l'idolatrie ne pouvoit pas estre l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de luy commettre la guerison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystere de la croix, et tout ensemble il a porté le remede jusqu'à la source du mal.

L'idolatrie, si nous l'entendons, prenoit sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mesmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des dieux semblables à nous, des dieux qui en effet n'estoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses et à nos vices : de sorte que, sous le nom des fausses divinitez, c'estoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les gentils adoroient.

Jesus-Christ nous fait entrer dans d'autres voyes. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soy-mesme, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme arraché à luy-mesme et à tout ce que sa corruption luy faisoit aimer devient capable d'adorer Dieu et sa verité éternelle, dont il veut doresnavant suivre les regles.

Là perissent et s'évanoüissent toutes les idoles, et celles qu'on adoroit sur des autels, et celles que chacun servoit dans son cœur. Celles-cy avoient élevé les autres. On adoroit Venus, parce qu'on se laissoit dominer à l'amour sensuel et qu'on en aimoit la puissance. Bacchus, le plus enjoüé de tous les dieux, avoit des autels, parce qu'on s'aban-

donnoit et qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joye des sens, plus douce et plus enyvrante que le vin. Jesus-Christ par le mystere de sa croix vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adoroit au dehors furent dissipées, parce que celles qu'on adoroit au dedans ne subsistoient plus; le cœur purifié, comme dit Jesus-Christ luy-mesme [1], est rendu capable de voir Dieu; et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soy, tasche plûtost, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu.

Le mystere de Jesus-Christ nous a fait voir comment la Divinité pouvoit, sans se ravilir, estre unie à nostre nature et se revestir de nos foiblesses. Le Verbe s'est incarné : celuy qui avoit « la forme » et la nature « de Dieu », sans perdre ce qu'il estoit, « a pris la forme d'esclave [2] ». Inalterable en luy-mesme, il s'unit et il s'approprie une nature étrangere. O hommes, vous vouliez des dieux qui ne fussent, à dire vray, que des hommes, et encore des hommes vicieux! c'estoit un trop grand aveuglement. Mais voicy un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose : c'est un Dieu et un homme tout ensemble, mais un homme qui n'a rien perdu de ce qu'il estoit en prenant ce que nous sommes. La Divinité demeure immuable, et,

1. Matth., v, 8.
2. *Phil.*, II, 6.

sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore qu'est-ce que Dieu a pris de nous? nos vices et nos peschez? A Dieu ne plaise! il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait, et il est certain qu'il n'y avoit fait ni le peché ni le vice. Il y avoit fait la nature, il l'a prise. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne, parce qu'encore qu'elle ne fust pas du premier dessein, elle estoit le juste supplice du peché, et en cette qualité elle estoit l'œuvre de la justice divine. Aussi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre; et, en prenant la peine du peché sans le peché mesme, il a montré qu'il estoit, non pas un coupable qu'on punissoit, mais le juste qui expioit les pechez des autres.

De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-Homme; et, afin qu'elles y parussent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourmens. Ne cherchons plus d'autre Dieu visible aprés celuy-cy : il est seul digne d'abbatre toutes les idoles, et la victoire qu'il devoit remporter sur elles est attachée à sa croix.

C'est à dire qu'elle est attachée à une folie apparente. « Car les Juifs », poursuit saint Paul [1], « demandent des miracles », par lesquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la sortie d'Égypte, il les mette visiblement au

1. I *Cor.*, I, 22, 23, 24, 25.

dessus de leurs ennemis; « et les Grecs ou les « gentils cherchent la sagesse » et des discours arrangez, comme ceux de leur Platon et de leur Socrate. « Et nous, continuë l'apostre, nous pres- « chons Jesus-Christ crucifié, scandale aux Juifs », et non pas miracle; « folie aux gentils », et non pas sagesse; « mais qui est aux Juifs et aux gentils « appellez à la connoissance de la verité, la puis- « sance et la sagesse de Dieu, parce qu'en Dieu « ce qui est fol est plus sage que toute la sagesse « humaine, et ce qui est foible est plus fort que « toute la force humaine. » Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à nôtre superbe ignorance. La sagesse où l'on nous mene est si sublime qu'elle paroist folie à nostre sagesse; et les regles en sont si hautes que tout nous y paroist un égarement.

Mais, si cette divine sagesse nous est impenétrable en elle-mesme, elle se déclare par ses effets. Une vertu sort de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoy-que soustenuës par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissans qui ont fait un si grand miracle. L'œuvre de Dieu a esté suivie, et ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jesus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses disciples. « Considerez, mes freres », c'est ainsi que saint Paul acheve son admirable discours [1], « considerez ceux que Dieu a appellez parmi

1. I *Cor.*, I, 26, 27, 28, 29.

« vous », et dont il a composé cette Église victorieuse du monde. « Il y a peu de ces sages » que le monde admire, « il y a peu de puissans et peu « de nobles; mais Dieu a choisi ce qui est fol selon « le monde, pour confondre les sages ; il a choisi « ce qui estoit foible, pour confondre les puissans ; « il a choisi ce qu'il y avoit de plus méprisable et « de plus vil, et enfin ce qui n'estoit pas, pour « détruire ce qui estoit, afin que nul homme ne « se glorifie devant luy. » Les apostres et leurs disciples, le rebut du monde et le néant mesme, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. Les hommes avoient oublié la création, et Dieu l'a renouvellée en tirant de ce néant son Église, qu'il a rendu toute puissante contre l'erreur. Il a confondu avec les idoles toute la grandeur humaine qui s'interessoit à les défendre; et il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'univers, par la seule force de sa parole.

CHAPITRE XXVI

Diverses formes de l'idolatrie : les sens, l'interest, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie et les heresies viennent à son secours ; l'Église triomphe de tout.

L'IDOLATRIE nous paroist la foiblesse mesme, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais, au contraire, son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre, et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe estoit gasté. Le monde avoit vieilli dans l'idolatrie, et, enchanté par ses idoles, il estoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeller dans la memoire des hommes le vray Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement !

Tous les sens, toutes les passions, tous les interests, combatoient pour l'idolatrie. Elle estoit faite pour le plaisir : les divertissemens, les spectacles, et enfin la licence mesme, y faisoient une partie du

culte divin. Les festes n'estoient que des jeux, et il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fust bannie avec plus de soin qu'elle l'estoit des mysteres de la religion. Comment accoustumer des esprits si corrompus à la regularité de la religion veritable, chaste, severe, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul parloit à Felix, gouverneur de Judée, « de la « justice, de la chasteté et du jugement à venir. « Cet homme effrayé lui dit : *Retirez-vous quant « à present, je vous manderay quand il faudra* [1]. » Ces discours estoient incommodes pour un homme qui vouloit joüir sans scrupule et à quelque prix que ce fust des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuer l'interest, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines? Dans ce grand décri de l'idolatrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faisant de petits temples d'argent de la Diane d'Ephese s'assemblerent, et le plus accredité d'entre eux leur representa que leur gain alloit cesser; « et non seulement, dit-il [2], nous courons « fortune de tout perdre; mais le temple de la « grande Diane va tomber dans le mépris; et la « majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie, « et mesme dans tout l'univers, s'anéantira peu à « peu. »

---

1. *Act.*, XXIV, 25.
2. *Ibid.*, XIX, 24.

Que l'interest est puissant, et qu'il est hardi quand il peut se couvrir du prétexte de la religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux: « La grande Diane des Ephesiens! » et traisnant les compagnons de saint Paul au theatre, où toute la ville s'estoit assemblée. Alors les cris redoublerent, et durant deux heures la place publique retentissoit de ces mots: « La grande Diane « des Ephesiens! » Saint Paul et ses compagnons furent à peine arrachez des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivast de plus grands desordres dans ce tumulte. Joignez à l'interest des particuliers l'interest des prestres qui alloient tomber avec leurs dieux; joignez à tout cela l'interest des villes que la fausse religion rendoit illustres, comme la ville d'Ephese, qui devoit à son temple ses privileges, et l'abord des étrangers dont elle estoit enrichie : quelle tempeste devoit s'élever contre l'Église naissante, et faut-il s'étonner de voir les apostres si souvent batus, lapidez et laissez pour morts au milieu de la populace? Mais un plus grand interest va remuer une plus grande machine; l'interest de l'État va faire agir le senat, le peuple romain et les empereurs.

Il y avoit déja long-temps que les ordonnances du senat défendoient les religions étrangeres [1]. Les empereurs estoient entrez dans la mesme politique;

---

1. Liv., lib. XXXIX, etc.; *Orat. Mæcen.* apud Dion., LII; Tertul., *Apolog.*, v; Euseb., *Hist. eccl.*, II, 2.

et, dans cette belle déliberation où il s'agissoit de réformer les abus du gouvernement, un des principaux reglemens que Mecenas proposa à Auguste fut d'empescher les nouveautez dans la religion qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvemens dans les États. La maxime estoit veritable : car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits et les porte à des excés plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la religion veritable n'excitoit pas de tels troubles; et c'est une des merveilles qui montre qu'il agissoit dans cet ouvrage. Car qui ne s'étonneroit de voir que, durant trois cens ans entiers que l'Église a eû à souffrir tout ce que la rage des persecuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de seditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul Chrestien ni bon ni mauvais? Les Chrestiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul; il n'y en eut jamais aucun [1] : tant la doctrine chrestienne inspiroit de venération pour la puissance publique, et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu [2] : « Rendez à César ce « qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumiere si claire que jamais les Chrestiens ne cesserent de respecter l'image de Dieu dans les princes

1. Tertul., *Apolog.*, 35, 36.
2. Matth., XXII, 21.

persecuteurs de la verité. Ce caractere de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies qu'elles inspirent encore aujourd'huy à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminez à la mort, qui remplissoient tout l'empire et toutes les armées [1], ne se sont pas échapez une seule fois durant tant de siecles de souffrance; ils se défendoient à eux-mesmes non seulement les actions séditieuses, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu estoit dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eust pû retenir des esprits poussez à bout par tant d'injustices.

A la verité il leur estoit dur d'estre traitez d'ennemis publics et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéïssance, et dont les vœux les plus ardens avoient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'État. Mais la politique romaine se croyoit attaquée dans ses fondemens, quand on méprisoit ses dieux. Rome se vantoit d'estre une ville sainte par sa fondation, consacrée dés son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crust Jupiter plus present dans le Capitole que dans le ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa religion. C'est par là qu'elle avoit dompté et les nations et leurs dieux, car on raisonnoit ainsi en ce temps : de sorte que les dieux romains

1. Tertul., *Apolog.*, 37.

devoient estre les maistres des autres dieux, comme les Romains estoient les maistres des autres hommes. Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus : le vouloir faire regner, c'estoit renverser les fondemens de l'empire, c'estoit haïr les victoires et la puissance du peuple romain [1]. Ainsi les Chrestiens, ennemis des dieux, estoient regardez en mesme temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenoient plus de soin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces ; le christianisme abbatu paroissoit dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissoit sous le fer et dans le feu. Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté. Des hommes qui pratiquoient des vertus au dessus de l'homme estoient accusez de vices qui font horreur à la nature. On accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices. On accusoit de manger leurs propres enfans ceux qui estoient bienfaisans envers leurs persecuteurs. Mais, malgré la haine publique, la force de la verité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun sçait ce qu'écrivit Pline le Jeune [2] à Trajan sur les bonnes mœurs des Chrestiens. Ils

---

1. Cic., *Orat. pro Flacco; Orat. Symm ad imp. Val., Theod. et Arc.* apud Ambr., t. V, l. V, ep. xxx ; Zosim., *Hist.*, lib. II, IV, etc.

2. Plin., lib. X, ep. xcvii.

furent justifiez, mais ils ne furent pas exemptez du dernier supplice : car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jesus-Christ crucifié, et ils devoient comme luy aller à la croix avec une déclaration publique de leur innocence.

L'idolatrie ne mettoit pas toute sa force dans la violence. Encore que son fond fust une ignorance brutale et une entiere dépravation du sens humain, elle vouloit se parer de quelques raisons. Combien de fois a-t-elle tasché de se déguiser, et en combien de manieres s'est-elle transformée pour couvrir sa honte ! Elle faisoit quelquefois la respectueuse envers la Divinité. « Tout ce qui est divin, disoit-elle, est inconnu : il n'y a que la Divinité qui se connoisse elle-mesme ; ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes : c'est pourquoy il en faut croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son païs. » Par ces maximes, les erreurs grossieres autant qu'impies qui remplissoient toute la terre estoient sans remede, et la voix de la nature qui annonçoit le vray Dieu estoit étoufée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de nostre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramene au principe, et que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la religion veritable. Aussi en avez-vous veû la suite immuable dés l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres histoires sans y trouver l'origine non seulement de sa religion, mais encore de ses dieux ? Varron et

Ciceron[1], sans compter les autres auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Égyptiens remplissoient de fables confuses et impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient? Mais toûjours y voyoit-on naistre et mourir les divinitez de l'Égypte; et ce peuple ne pouvoit se faire ancien sans marquer le commencement de ses dieux.

Voicy une autre forme de l'idolatrie. Elle vouloit qu'on servist tout ce qui passoit pour divin. La politique romaine, qui défendoit si severement les religions étrangeres, permettoit qu'on adorast les dieux des Barbares pourveû qu'elle les eust adoptez. Ainsi elle vouloit paroistre équitable envers tous les dieux, aussi bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une lettre de Julien l'Apostat[2], par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la sainte cité et de sacrifier avec eux au Dieu créateur de l'univers. Nous avons veû que les payens vouloient bien adorer le vray Dieu, mais non pas le vray Dieu tout seul; et il ne tint pas aux empereurs que Jesus-Christ mesme, dont ils persecutoient les disciples, n'eût des autels parmi les Romains.

Quoy donc! les Romains ont-ils pû penser à honorer comme Dieu celuy que leurs magistrats avoient condamné au dernier supplice, et que plu-

1. *De nat. deor.*, lib. I et III.
2. Jul., *Ep. ad comm. Judæor.*

sieurs de leurs auteurs ont chargé d'opprobres? Il ne faut pas s'en étonner, et la chose est incontestable.

Distinguons premierement ce que fait dire en géneral une haine aveugle, d'avec les faits positifs dont on croit avoir la preuve. Il est certain que les Romains, quoy-qu'ils ayent condanné Jesus-Christ, ne luy ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condanna-t-il avec répugnance, violenté par les cris et par les menaces des Juifs. Mais, ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mesmes, à la poursuite desquels il a esté crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens livres la memoire d'aucune action qui notast sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui luy ait fait meriter le dernier supplice : par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'Évangile, que tout le crime de Nostre Seigneur a esté de s'estre dit le Christ Fils de Dieu.

En effet, Tacite nous rapporte bien le supplice de Jesus-Christ sous Ponce-Pilate et durant l'empire de Tibere [1] ; mais il ne rapporte aucun crime qui luy ait fait meriter la mort, que celuy d'estre l'auteur d'une secte convaincuë de haïr le genre humain, ou de luy estre odieuse. Tel est le crime de Jesus-Christ et des Chrestiens; et leurs plus grands ennemis n'ont jamais pû les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alleguer un fait positif qu'on leur ait pû imputer.

---

1. Tacit., *Annal.*, XV, XLIV.

Il est vray que dans la derniere persecution, et trois cens ans aprés Jesus-Christ, les payens, qui ne sçavoient plus que reprocher ni à luy ni à ses disciples, publierent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour lesquels il avoit esté crucifié. Mais, comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les siecles précedens, et que ni sous Neron ni sous Domitien, qui regnoient dans l'origine du christianisme, quelque ennemis qu'ils en fussent, on n'en trouve rien du tout, il paroist qu'ils ont esté faits à plaisir ; et il y a parmi les Romains si peu de preuves constantes contre Jesus-Christ que ses ennemis ont esté réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jesus-Christ sans reproche. Ajoûtons-en un second, la sainteté de sa vie et de sa doctrine reconnuë. Un des plus grands empereurs romains, c'est Alexandre Severe, admiroit Nostre Seigneur, et faisoit écrire dans les ouvrages publics aussi-bien que dans son palais [1] quelques sentences de son Évangile. Le mesme empereur loûoit et proposoit pour exemple les saintes précautions avec lesquelles les Chrestiens ordonnoient les ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout : on voyoit dans son palais une espece de chappelle, où il sacrifioit dés le matin. Il y avoit consacré les images « des ames « saintes », parmi lesquelles il rangeoit avec Orphée Jesus-Christ et Abraham. Il avoit une autre

1. Lamprid., *in Alex. Sev.*, c. XLV, LI.

chappelle, ou comme on voudra traduire le mot latin *lararium,* de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achilles et de quelques autres grands hommes; mais Jesus-Christ estoit placé dans le premier rang. C'est un payen qui l'écrit, et il cite pour témoin un auteur du temps d'Alexandre [1]. Voilà donc deux témoins de ce mesme fait, et voicy un autre fait qui n'est pas moins surprenant.

Quoy-que Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fust déclaré l'ennemi, il ne laisse pas, dans le livre intitulé *la Philosophie par les oracles* [2], d'avoûër qu'il y en a eû de tres-favorables à la sainteté de Jesus-Christ.

A Dieu ne plaise que nous apprenions par les oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant! Ces oracles citez par Porphyre sont de pures inventions; mais il est bon de sçavoir ce que les payens faisoient dire à leurs dieux sur Nostre Seigneur. Porphyre donc nous asseûre qu'il y a eû des oracles « où Jesus-Christ « est appelé un homme pieux et digne de l'immor- « talité, et les Chrestiens, au contraire, des hommes « impurs et séduits. » Il recite ensuite l'oracle de la déesse Hecaté, où elle parle de Jesus-Christ comme « d'un homme illustre par sa pieté, dont le « corps a cedé aux tourmens, mais dont l'ame est

---

1. Lamprid., *in Alex Sev.*, c. XXIX, XXXI.

2. Porph., lib. *de Philos. per orac.*; Euseb., *Dem. Ev.*, III, VIII; Aug., *de Civit. Dei*, XIX, c. XXIII.

« dans le ciel avec les ames bienheureuses. Cette « ame, disoit la déesse de Porphyre, par une es- « pece de fatalité, a inspiré l'erreur aux ames à qui « le destin n'a pas asseûré les dons des dieux et la « connoissance du grand Jupiter; c'est pourquoy « ils sont ennemis des dieux. Mais gardez-vous « bien de le blasmer, poursuit-elle en parlant de « Jesus-Christ, et plaignez seulement l'erreur de « ceux dont je vous ay raconté la malheureuse des- « tinée. » Paroles pompeuses et entierement vuides de sens, mais qui montrent que la gloire de Nostre Seigneur a forcé ses ennemis à luy donner des loûanges.

Outre l'innocence et la sainteté de Jesus-Christ, il y a encore un troisiéme point qui n'est pas moins important, c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niez; et nous trouvons dans leur *Talmud*[1] quelques-uns de ceux que ses disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obscurcir, ils ont dit qu'il les avoit faits par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte, ou mesme par le nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable dont la vertu peut tout selon les Juifs, et que Jesus-Christ avoit découvert, on ne sçait comment, dans le sanctuaire[2]; ou enfin parce qu'il estoit un de ces prophetes marquez par Moïse[3],

1. *Tr. de Idololat.* et *Comm. in Eccl.*

2. *Tr. de Sabb.*, c. XII; lib. *Generat. Jesu, seu Hist. Jesu.*

3. *Deut.*, XIII, 1, 2.

dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolatrie. Jesus-Christ vainqueur des idoles, dont l'Évangile a fait reconnoistre un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'estre justifié de ce reproche : les vrais prophetes n'ont pas moins presché sa divinité qu'il a fait luy-mesme; et ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jesus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Au reste, quand ils luy reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient songer que Moïse a esté accusé du mesme crime. C'estoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui, étonnez des merveilles que Dieu avoit operées en leur païs par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline et dans Apulée [1], où Moïse se trouve nommé avec Jannes et Mambré, ces celebres enchanteurs d'Egypte dont parle saint Paul [2], et que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs estoit aisée Les illusions des magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïse, le culte du Dieu veritable et la sainteté de vie; joint que Dieu sçait bien se rendre le maistre, et faire des œuvres que la puissance ennemie ne puisse imiter. Les mesmes raisons mettent Jesus-Christ au dessus d'une si vaine accusation, qui dés-là, comme nous

1. Plin., XXX, 1; Apul., *Apolog.*
2. II *Tim.*, III, 8.

l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

Ils le sont en effet si fort que les gentils n'ont pû en disconvenir non plus que les Juifs. Celse, le grand ennemi des Chrestiens, et qui les attaque dés les premiers temps avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Nostre Seigneur : il s'en défend, en disant avec les Juifs que Jesus-Christ avoit appris les secrets des Egyptiens, c'est à dire la magie, et qu'il voulut s'attribüer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art dannable [1]. C'est pour la mesme raison que les Chrestiens passoient pour magiciens [2] ; et nous avons un passage de Julien l'Apostat [3] qui méprise les miracles de Nostre Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son epistre à saint Augustin [4], en fait de mesme ; et ce discours estoit commun parmi les payens.

Il ne faut donc plus s'étonner si, accoustumez à faire des dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jesus-Christ parmi leurs divinitez. Tibere, sur les relations qui luy venoient de Judée, proposa au senat d'accorder à Jesus-Christ les honneurs divins [5]. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air, et

1. Orig., *cont. Cels.*, lib. II.
2. *Ibid.*, lib. VI ; *Act. Mart.*, passim.
3. Jul. apud Cyrill., lib. VI.
4. Apud Aug., t. II, *Ep.* III, IV.
5. Tertull. *Apolog.*; Euseb., *Hist. eccl.*, II, II.

Tertullien le rapporte comme public et notoire dans son *Apologetique* qu'il presente au senat au nom de l'Église, qui n'eust pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on auroit pû si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un auteur payen, Lampridius nous dira qu'« Adrien avoit élevé à Jesus-Christ « des temples qu'on voyoit encore du temps qu'il « écrivoit [1] », et qu'Alexandre Severe, aprés l'avoir réveré en particulier, luy vouloit publiquement dresser des autels, et le mettre au nombre des dieux [2].

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jesus-Christ que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangez parmi ses disciples : car c'est chercher la foy dans les incredules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupez de toute autre chose, tenoient la religion pour indifferente. Mais il est vray néanmoins que la gloire de Jesus-Christ a eû un si grand éclat que le monde ne s'est pû défendre de luy rendre quelque témoignage ; et je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celuy de tant d'empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se mesloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jesus-Christ. Ils prétendoient qu'à la fin les religions s'uniroient, et que les dieux de toutes les sectes deviendroient communs. Les Chrestiens ne connoissoient point ce

---

1. Lamprid., *in Alex.*, c. XLIII.
2. *Ibid.*

culte meslé, et ne mépriserent pas moins les condescendances que les rigueurs de la politique romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fist rejetter par les payens les temples que les empereurs destinoient à Jesus-Christ. Les prestres des idoles, au rapport de l'auteur payen déjà cité [1] tant de fois, déclarerent à l'empereur Adrien que, « s'il « consacroit ces temples bastis à l'usage des Chres- « tiens, tous les autres temples seroient abandon- « nez, et que tout le monde embrasseroit la « religion chrestienne ». L'idolatrie mesme sentoit dans nostre religion une force victorieuse contre laquelle les faux dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-mesme la verité de cette sentence de l'Apostre [2] : « Quelle convention peut-il y avoir « entre Jesus-Christ et Belial, et comment peut-on « accorder le temple de Dieu avec les idoles ? »

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion payenne, confonduë par elle-mesme, tomboit en ruine, et l'unité de Dieu s'établissoit tellement qu'à la fin l'idolatrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la nature divine, si grande et si étenduë, ne pouvoit estre exprimée ni par un seul nom ni sous une seule forme; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux, n'estoient au fonds que le mesme Dieu, dont les vertus infinies estoient expliquées et representées par tant de mots differens [3]. Quand

1. Lamprid., *ibid.*

2. II *Cor.*, VI, 15, 16.

3. Macrob., *Saturn.*, I, XVII et sqq.; Apul., *de Deo Socr.*; Aug., *de Civ.*, IV, X, XI.

en suite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infames généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs festes et à leurs mysteres qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allegories : c'estoit le monde ou le soleil qui se trouvoient estre ce Dieu unique, c'estoit les étoilles, c'estoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages qui estoient cachez sous les noms des dieux et dans leurs amours. Foible et miserable refuge : car, outre que les fables estoient scandaleuses et toutes les allegories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce Dieu unique estoit l'univers avec toutes ses parties, de sorte que le fonds de la religion estoit la nature, et toûjours la créature adorée à la place du Créateur ?

Ces foibles excuses de l'idolatrie, quoy-que tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient gueres les philosophes. Celse et Porphyre chercherent de nouveaux secours dans la doctrine de Platon et de Pythagore ; et voicy comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des dieux vulgaires.

Il n'y avoit, disoient-ils, qu'un Dieu souverain ; mais il estoit si grand qu'il ne se mesloit pas des petites choses. Content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde, qu'il avoit laissé former à ses subalternes ; et l'homme, quoy-que né pour le connoistre, parce qu'il estoit mortel, n'estoit pas une

œuvre digne de ses mains[1]. Aussi estoit-il inaccessible à nostre nature : il estoit logé trop haut pour nous; les esprits celestes qui nous avoient faits nous servoient de mediateurs auprés de luy, et c'est pourquoy il les falloit adorer.

Il ne s'agit pas de réfuter ces réveries des Platoniciens, qui aussi-bien tombent d'elles-mesmes. Le mystere de Jesus-Christ les détruisoit par le fondement[2]. Ce mystere apprenoit aux hommes que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser; que, s'ils avoient besoin de mediateur, ce n'estoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres, mais à cause de leur peché dont ils estoient les seuls auteurs; au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour mediateur, non point ces esprits celestes que les philosophes appelloient démons, et que l'Écriture appelloit anges, mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à nostre nature infirme, nous fist un remede de nostre foiblesse.

Que si l'orgueil des Platoniciens ne pouvoit pas se rabaisser jusqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour estre un peu au dessous des

---

1. Orig., *cont. Cels.*, lib. V, VI, etc.; Plat., *Conv. Tim.*, etc.; Porphyr., lib. II, *de Abstin.*; Apul., *de Deo Socr.*; Aug., *de Civit.*, VIII, XIV et sqq.; XVIII, XXI, XXII; IX, III, VI, etc.

2. Aug., *Epist.* III, *ad Volusian.*, etc.

anges, ne laissoit pas d'estre comme eux capable de posseder Dieu; de sorte qu'il estoit plûtost leur frere que leur sujet, et ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en esprit de societé celuy qui les avoit faits les uns et les autres à sa ressemblance? C'estoit donc non seulement trop de bassesse, mais encore trop d'ingratitude au genre humain, de sacrifier à d'autre qu'à Dieu; et rien n'estoit plus aveugle que le paganisme, qui, au lieu de luy réserver ce culte suprême, le rendoit à tant de démons.

C'est icy que l'idolatrie, qui sembloit estre aux abois, découvrit tout-à-fait son foible. Sur la fin des persecutions, Porphyre, pressé par les Chrestiens, fut contraint de dire que le sacrifice n'estoit pas le culte suprême; et voyez jusqu'où il poussa l'extravagance. Ce Dieu tres-haut, disoit-il [1], ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est materiel est impur pour luy, et ne peut luy estre offert. La parole mesme ne doit pas estre employée à son culte, parce que la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence et par de simples pensées; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute.

Ainsi Dieu estoit trop grand pour estre loûé. C'estoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons de sa grandeur. Le sacrifice, quoy-qu'il ne soit qu'une maniere de déclarer nostre dépendance profonde et une reconnoissance

1. Porph., lib. II, *de Abstin.;* Aug., *de Civit.*, X.

de sa souveraineté, n'estoit pas pour luy. Porphyre le disoit ainsi expressément; et cela, qu'estoit-ce autre chose qu'abolir la religion, et laisser tout-à-fait sans culte celuy qu'on reconnoissoit pour le Dieu des dieux?

Mais qu'estoit-ce donc que ces sacrifices que les gentils offroient dans tous les temples? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il, des esprits impurs, trompeurs, malfaisans, qui par un orgueil insensé vouloient passer pour des dieux et se faire servir par les hommes. Il falloit les appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent[1]. Les uns, plus gais et plus enjoûëz, se laissoient gagner par des spectacles et des jeux; l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, et se repaissoit de sacrifices sanglans. Que sert de réfuter ces absurditez? Enfin les Chrestiens gagnoient leur cause. Il demeuroit pour constant que tous les dieux ausquels on sacrifioit parmi les gentils estoient des esprits malins, dont l'orgueïl s'attribuoit la divinité; de sorte que l'idolatrie, à la regarder en elle-mesme, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance brutale; mais, à remonter à la source, c'estoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excés par des esprits malicieux. C'est ce que les Chrestiens avoient toûjours prétendu; c'est ce qu'enseignoit l'Évangile; c'est ce que chantoit le Psalmiste : « Tous les dieux des gentils sont

1. Porphyr., *de Abstin.*, lib. II, apud Aug., *de Civit.*, VIII, XIII.

« des démons, mais le Seigneur a fait les cieux [1]. »

Et toutefois, Monseigneur, étrange aveuglement du genre humain! l'idolatrie, réduite à l'extrémité et confonduë par elle-mesme, ne laissoit pas de se soustenir. Il ne falloit que la revestir de quelque apparence, et l'expliquer en paroles dont le son fust agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les esprits. Porphyre estoit admiré. Jamblique, son sectateur, passoit pour un homme divin, parce qu'il sçavoit envelopper les sentimens de son maistre de termes qui paroissoient mysterieux, quoy-qu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'Apostat, tout fin qu'il estoit, fut pris par ces apparences; les payens mesme le racontent [2]. Des enchantemens vrais ou faux, que ces philosophes vantoient, leur austerité mal entenduë, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde.

Mais je ne dis pas le fonds. La sainteté des mœurs chrestiennes, le mépris des plaisirs qu'elle commandoit, et, plus que tout cela, l'humilité qui faisoit le fonds du christianisme, offensoit les hommes; et, si nous sçavons le comprendre,

---

1. *Psal.*, XCV, 5.

2. Eunap., Maxim., Oribas., Chrysanth.; *Ep. Jul. ad Jamb.*; Amm. Marcell., lib. XXII, XXIII, XXV.

l'orgueïl, la sensualité et le libertinage estoient les seules défenses de l'idolatrie.

L'Église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience. Mais ces esprits malfaisans, qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes et qui les avoient plongez dans l'idolatrie, n'oublierent pas leur malice. Ils susciterent dans l'Église ces héresies que vous avez veûës. Des hommes curieux, et par là vains et remuans, voulurent se faire un nom parmi les fideles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et temperée que l'Apostre avoit tant recommandée aux Chrestiens[1]. Ils entroient trop avant dans les mysteres qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes qui mesloient les raisonnemens humains avec la foy, et entreprenoient de diminuer les difficultez du christianisme, ne pouvant digerer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Évangile. Ainsi successivement, et avec une espece de methode, tous les articles de nostre foy furent attaquez : la création, la loy de Moïse, fondement necessaire de la nostre, la divinité de Jesus-Christ, son incarnation, sa grace, ses sacremens, tout enfin donna matiere à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient[2]. L'idolatrie sembloit triompher. Elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort

1. *Rom.*, XII, 3.
2. Orig., lib. V, *cont. Cels.*

de toutes les autres, et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'Église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prest à tomber de luy-mesme. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matiere de religion, rafiner plus que nos ancestres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'estre chrestiennes, Dieu ne manqua pas à son Église. Il sceut luy conserver un caractere d'autorité que les héresies ne pouvoient prendre. Elle estoit catholique et universelle : elle embrassoit tous les temps; elle s'étendoit de tous costez. Elle estoit apostolique : la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive luy appartenoit [1]. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premierement reconnuë, et ne pouvoient effacer le caractere de leur nouveauté, ni celuy de leur rebellion. Les payens eux-mesmes la regardoient comme celle qui estoit la tige, le tout d'où les parcelles s'estoient détachées, le tronc toûjours vif que les branches retranchées laissoient en son entier. Celse, qui reprochoit aux Chrestiens leurs divisions parmi tant d'Églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une Église distinguée de toutes les autres, et toûjours plus forte, qu'il appelloit aussi pour cette raison « la grande Église ». « Il y « en a, disoit-il [2], parmi les Chrestiens, qui ne recon-

1. Iren., III, 1, 2, 3, 4; Tertull., *de Carne Christ.*, c. 11; *de Præscript.*, 20, 21, 32, 36.

2. Orig., lib. V.

« noissent pas le Créateur, ni les traditions des « Juifs » ; il vouloit parler des Marcionites ; « mais, « poursuivoit-il, la grande Église les reçoit ». Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate, l'empereur Aurelien n'eut pas de peine à connoistre la vraye Église chrestienne à laquelle appartenoit « la « maison de l'Église », soit que ce fust le lieu d'oraison ou la maison de l'évesque. Il l'adjugea à ceux « qui estoient en communion avec les éves- « ques d'Italie et celuy de Rome [1] », parce qu'il voyoit de tout temps le gros des Chrestiens dans cette communion. Lorsque l'empereur Constance brouïlloit tout dans l'Église, la confusion qu'il y mettoit en protegeant les Ariens ne put empescher qu'Ammian Marcellin [2], tout payen qu'il estoit, ne reconnust que cet empereur s'égaroit de la droite voye « de la religion chrestienne simple et précise « par elle-mesme » dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'Église veritable avoit une majesté et une droiture que les héresies ne pouvoient ni imiter ni obscurcir ; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'Église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase défenseur de l'ancienne foy, « souhaitoit avec « ardeur, dit Ammian Marcellin [3], de le faire con- « damner par l'autorité qu'avoit l'évesque de Rome « au dessus des autres ». En recherchant de s'ap-

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VII, c. xxx.
2. Amm. Marcell., lib. XXI.
3. *Ibid.*, lib. XV.

puyer de cette autorité, il faisoit sentir aux payens mesmes ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'Église dont les Ariens s'estoient séparez : ainsi les gentils mesmes connoissoient l'Église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels estoient ses évesques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les héresies, quoy qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les Sabelliens, les Paulianistes, les Ariens, les Pelagiens et les autres s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celuy dont elle tiroit sa naissance. Pour ce qui est de la grande Église, de l'Église catholique et apostolique, il n'a jamais esté possible de luy nommer un autre auteur que Jesus-Christ mesme, ni de luy marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apostres, ni de luy donner un autre nom que celuy qu'elle prenoit. Ainsi, quoy que fissent les héretiques, ils ne la pouvoient cacher aux payens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre; ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux se perdoient peut-estre dans les sentiers détournez; mais l'Église catholique estoit la grande voye où entroient toûjours la pluspart de ceux qui cherchoient Jesus-Christ; et l'experience a fait voir que c'estoit à elle qu'il estoit donné de rassembler les gentils. C'estoit elle aussi que les empereurs infideles attaquoient de toute leur force. Origene nous apprend que peu d'héretiques ont eu à souffrir pour la

foy[1]. Saint Justin, plus ancien que luy, a remarqué que la persecution épargnoit les Marcionites et les autres héretiques[2]. Les payens ne persecutoient que l'Église, qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, et ne connoissoient qu'elle seule pour l'Église de Jesus-Christ. Qu'importe qu'on luy arrachast quelques branches? sa bonne séve ne se perdoit pas pour cela : elle poussoit par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considere l'histoire de l'Église, on verra que, toutes les fois qu'une héresie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumiere et la pieté, pendant qu'on a veû sécher en des coins écartez les branches coupées. Les œuvres des hommes ont peri malgré l'enfer qui les soustenoit : l'œuvre de Dieu a subsisté; l'Église a triomphé de l'idolatrie et de toutes les erreurs.

---

1. Orig., *cont. Cels.*, VII.
2. Justin., *Apol.*, II.

CHAPITRE XXVII

Réflexion générale sur la suite de la religion, et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'Écriture.

Cette Église toûjours attaquée et jamais vaincuë est un miracle perpetuel et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines elle se soustient toûjours avec une force invincible, en sorte que, par une suite non interrompuë depuis prés de dix-sept cens ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jesus-Christ, dans lequel elle a recueïlli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réünie aux prophetes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnans que les anciens Hebreux ont veû de leurs yeux servent encore aujourd'huy à confirmer nostre foy. Dieu, qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique, pour en conserver la memoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent rédigez par l'ordre des

temps? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'Ancien Testament, c'est à dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vray Dieu soit enseignée, et son service ordonné; dans les livres que le peuple juif a toûjours si religieusement gardez. Ce peuple est le seul qui ait connu dés son origine le Dieu créateur du ciel et de la terre; le seul par consequent qui devoit estre le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservez avec une religion qui n'a point d'exemple. Les livres que les Egyptiens et les autres peuples appelloient divins sont perdus il y a long-temps, et à peine nous en reste-t-il quelque memoire confuse dans les histoires anciennes. Les livres sacrez des Romains, où Numa, auteur de leur religion, en avoit écrit les mysteres, ont peri par les mains des Romains mesmes, et le senat les fit brusler comme tendans à renverser la religion [1]. Ces mesmes Romains ont à la fin laissé perir les livres sibyllins si long-temps réverez parmi eux comme prophetiques, et où ils vouloient qu'on crust qu'ils trouvoient les decrets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont esté les seuls dont les Écritures sacrées ont esté d'autant plus en venération qu'elles ont esté plus connuës. De tous

1. Tit. Liv., lib. XL, c. XXIX; Varr., lib. *de Cultu deor.*, apud Aug., *de Civit.*, VII, XXXIV.

les peuples anciens, ils sont le seul qui ait conservé les monumens primitifs de sa religion, quoy-qu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidelité et de celle de leurs ancestres. Et aujourd'huy encore ce mesme peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations où il a esté dispersé, avec la suite de la religion, les miracles et les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jesus-Christ est venu, et qu'envoyé par son Pere pour accomplir les promesses de la loy, il a confirmé sa mission et celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont esté écrits avec la mesme exactitude. Les actes en ont esté publiez à toute la terre; les circonstances des temps, des personnes et des lieux ont rendu l'examen facile à quiconque a esté soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; et, si peu qu'on ait consideré les anciens monumens de l'Église, on avoüëra que jamais affaire n'a esté jugée avec plus de réflexion et de connoissance.

Mais, dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux Testamens, il y a une difference à considerer; c'est que les livres de l'ancien peuple ont esté composez en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Josué et des juges, autres ceux des rois ; autres ceux où le peuple a esté tiré d'Egypte et où il a receû la loy, autres ceux où il a conquis la Terre promise, autres ceux où il y a esté rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incredulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étenduë de siecles

durant lesquels il a distribué ses miracles et ses prophetes, afin de renouveller souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses veritez saintes. Dans le Nouveau Testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien réveler de nouveau à son Église aprés Jesus-Christ. En luy est la perfection et la plenitude ; et tous les livres divins qui ont esté composez dans la nouvelle alliance l'ont esté au temps des apostres.

C'est à dire, que le témoignage de Jesus-Christ et de ceux que Jesus-Christ mesme a daigné choisir pour témoins de sa résurrection a suffi à l'Église chrestienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les apostres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais, dans cette difference qui se trouve entre les livres des deux Testamens, Dieu a toûjours gardé cet ordre admirable de faire écrire les choses dans le temps qu'elles estoient arrivées, ou que la memoire en estoit récente. Ainsi ceux qui les sçavoient les ont écrites; ceux qui les sçavoient ont receû les livres qui en rendoient témoignage : les uns et les autres les ont laissez à leurs descendans comme un heritage précieux, et la pieuse posterité les a conservez.

C'est ainsi que s'est formé le corps des Écritures saintes tant de l'Ancien que du Nouveau Testament : Écritures qu'on a regardées dés leur origine comme veritables en tout, comme données de Dieu mesme, et qu'on a aussi conservées avec tant de religion

qu'on n'a pas cru pouvoir sans impieté y alterer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venuës jusqu'à nous, toûjours saintes, toûjours sacrées, toûjours inviolables; conservées les unes par la tradition constante du peuple juif, et les autres par la tradition du peuple chrestien, d'autant plus certaine qu'elle a esté confirmée par le sang et par le martyre tant de ceux qui ont écrit ces livres divins que de ceux qui les ont receûs.

Saint Augustin et les autres Peres demandent sur la foy de qui nous attribuons les livres profanes à des temps et à des auteurs certains [1]. Chacun répond aussi-tost que les livres sont distinguez par les differens rapports qu'ils ont aux loix, aux coustumes, aux histoires d'un certain temps, par le stile mesme qui porte imprimé le caractere des âges et des auteurs particuliers; plus que tout cela par la foy publique, et par une tradition constante. Toutes ces choses concourent à établir les livres divins, à en distinguer les temps, à en marquer les auteurs, et plus il y a eû de religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est incontestable [2].

Aussi a-t-elle toûjours esté reconnuë, non seule-

---

1. Aug., *cont. Faust.*, XI, II; XXXII, XXI; XXXIII, VI.

2. Iren., I, II, XVII; Tertul., *adv. Marc.*, IV, I, IV, V; Aug., *de Utilit. cred.*, III, XVII; *Cont. Faustum Manichæum*, XXII, LXXIX; XXVIII, IV; XXXII, XXXIII; *Cont. adv. Leg. et Proph.*, I, XX, etc.

ment par les orthodoxes, mais encore par les heretiques, et mesme par les infideles. Moïse a toûjours passé dans tout l'Orient, et en suite dans tout l'univers, pour le legislateur des Juifs, et pour l'auteur des livres qu'ils luy attribuënt. Les Samaritains, qui les ont receûs des dix tribus separées, les ont conservez aussi religieusement que les Juifs : leur tradition et leur histoire est constante, et il ne faut que repasser sur quelques endroits de la premiere partie [1] pour en voir toute la suite.

Deux peuples si opposez n'ont pas pris l'un de l'autre ces livres divins; tous les deux les ont receûs de leur origine commune dés les temps de Salomon et de David. Les anciens caracteres hebreux, que les Samaritains retiennent encore, montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras, qui les a changez. Ainsi le *Pentateuque* des Samaritains et celuy des Juifs sont deux originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du texte justifie la bonne foy des deux peuples. Ce sont des témoins fideles qui conviennent sans s'estre entendus, ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiez, et que la seule tradition, immemoriale de part et d'autre, a unis dans la mesme pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoy-que sans aucune raison, que ces livres, estant perdus ou n'ayant jamais esté, ont esté ou rétablis, ou com-

1. Voyez ci-dessus, part. I, époques VII, VIII, IX, an du monde 3000, et de Rome 218, 305, 604, 624, etc.

posez de nouveau, ou alterez par Esdras; outre qu'ils sont démentis par Esdras mesme, le sont aussi par le *Pentateuque*, qu'on trouve encore aujourd'huy entre les mains des Samaritains tel que l'avoient leû dans les premiers siecles Eusebe de Césarée, saint Jerosme, et les autres auteurs ecclesiastiques; tel que ces peuples l'avoient conservé dés leur origine; et une secte si foible semble ne durer si long-temps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïse.

Les auteurs qui ont écrit les quatre Évangiles ne reçoivent pas un témoignage moins asseûré du consentement unanime des fideles, des payens et des héretiques. Ce grand nombre de peuples divers qui ont receû et traduit ces livres divins aussitost qu'ils ont esté faits, conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les payens n'ont pas contredit cette tradition. Ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrez, presque dans l'origine du christianisme; ni Julien l'Apostat, quoy-qu'il n'ait rien ignoré ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier; ni aucun autre payen ne les a jamais soupçonné d'estre supposez : au contraire, tous leur ont donné les mesmes auteurs que les Chrestiens. Les héretiques, quoy-qu'accablez par l'autorité de ces livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de Nostre Seigneur. Il y a eû pourtant de ces héretiques qui ont veû les commencemens de l'Église et aux yeux desquels ont esté écrits les livres de l'Évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eust pû avoir, eust esté éclairée de trop prés pour

réüssir. Il est vray qu'aprés les apostres, et lors que l'Église estoit déjà étenduë par toute la terre, Marcion et Manes, constamment les plus temeraires et les plus ignorans de tous les héretiques, malgré la tradition venuë des apostres, continuée par leurs disciples et par les évesques à qui ils avoient laissé leur chaire et la conduite des peuples, et receuë unanimement par toute l'Église chrestienne, oserent dire que trois Évangiles estoient supposez, et que celuy de saint Luc, qu'ils préferoient aux autres, on ne sçait pourquoy, puis qu'il n'estoit pas venu par une autre voye, avoit esté falsifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures visions, nuls faits positifs. Ils disoient pour toute raison que ce qui estoit contraire à leurs sentimens devoit nécessairement avoir esté inventé par d'autres que par les apostres, et alleguoient pour toute preuve les opinions mesmes qu'on leur contestoit; opinions d'ailleurs si extravagantes et si manifestement insensées qu'on ne sçait encore comment elles ont pû entrer dans l'esprit humain. Mais certainement, pour accuser la bonne foy de l'Église, il falloit avoir en main des originaux differens des siens, ou quelque preuve constante. Interpellez d'en produire, eux et leurs disciples, ils sont demeurez muets [1], et ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siecle du christianisme, où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre con-

1. Iren., Tertul., Aug., *loc. cit.*

jecture qu'on pust opposer à la tradition de l'Église.

Que diray-je du consentement des livres de l'Écriture, et du témoignage admirable que tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres? Les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramenent à Salomon. La paix n'est venuë que par les combats; et les conquestes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux Juges, jusqu'à Josué, et jusqu'à la sortie d'Égypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il estoit étranger, on se souvient comment il y estoit entré. Les douze patriarches paroissent aussi-tost, et un peuple qui ne s'est jamais regardé que comme une seule famille nous conduit naturellement à Abraham qui en est la tige. Ce peuple est-il plus sage et moins porté à l'idolatrie aprés le retour de Babylone? C'estoit l'effet naturel d'un grand chastiment que ses fautes passées luy avoient attiré. Si ce peuple se glorifie d'avoir veû durant plusieurs siecles des miracles que les autres peuples n'ont jamais veûs, il peut aussi se glorifier d'avoir eû la connoissance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que signifie la circoncision, et la feste des Tabernacles, et la Pasque, et les autres festes célebrées dans la nation de temps immemorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moïse? Qu'un peuple distingué des autres par une religion et par des mœurs si particulieres, qui conserve dés son origine sur le fondement de la création et sur la

foy de la providence une doctrine si suivie et si élevée, une memoire si vive d'une longue suite de faits si necessairement enchaisnez, des céremonies si reglées et des coustumes si universelles, ait esté sans une histoire qui luy marquast son origine et sans une loy qui luy prescrivist ses coustumes pendant mille ans qu'il est demeuré en État; et qu'Esdras ait commencé à luy vouloir donner tout à coup sous le nom de Moïse, avec l'histoire de ses antiquitez, la loy qui formoit ses mœurs, quand ce peuple devenu captif a veû son ancienne monarchie renversée de fond en comble : quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer? et peut-on y donner créance sans joindre l'ignorance au blasphême?

Pour perdre une telle loy, quand on l'a une fois receûë, il faut qu'un peuple soit exterminé, ou que par divers changemens il en soit venu à n'avoir plus qu'une idée confuse de son origine, de sa religion et de ses coustumes. Si ce malheur est arrivé au peuple juif, et que la loy si connuë sous Sedécias se soit perduë soixante ans aprés malgré les soins d'un Ezechiel, d'un Jeremie, d'un Baruch, d'un Daniel, qui ont un recours perpetuel à cette loy, comme à l'unique fondement de la religion et de la police de leur peuple; si, dis-je, la loy s'est perduë malgré ces grands hommes, sans compter les autres, et dans le temps que la mesme loy avoit ses martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel et des trois enfans; si cependant malgré tout cela elle s'est perduë en si

peu de temps, et demeure si profondément oubliée qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fantaisie, ce n'estoit pas le seul livre qu'il luy falloit fabriquer. Il luy falloit composer en mesme temps tous les Prophetes anciens et nouveaux, c'est à dire, ceux qui avoient écrit et devant et durant la captivité; ceux que le peuple avoit veû écrire, aussi-bien que ceux dont il conservoit la memoire; et non seulement les Prophetes, mais encore les livres de Salomon, et les Pseaumes de David, et tous les livres d'histoire, puis qu'à peine se trouvera-t-il dans toute cette histoire un seul fait considerable, et dans tous ces autres livres un seul chapitre qui, détaché de Moïse tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse; et la chose devoit estre ainsi, puis que Moïse et sa loy, et l'histoire qu'il a écrite estoit en effet dans le peuple juif tout le fondement de la conduite publique et particuliere. C'estoit en verité à Esdras une merveilleuse entreprise et bien nouvelle dans le monde, de faire parler en mesme temps avec Moïse tant d'hommes de caractere et de stile different, et chacun d'une maniere uniforme et toûjours semblable à ellemesme, et faire accroire tout à coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toûjours réverez, et les nouveaux qu'il a veû faire, comme s'il n'avoit jamais oûï parler de rien, et que la connoissance du temps present aussi-bien que celle du temps passé fust tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on

ne veut pas croire les miracles du Tout-Puissant, ni recevoir le témoignage par lequel il est constant qu'on a dit à tout un grand peuple qu'il les avoit veûs de ses yeux.

Mais, si ce peuple est revenu de Babylone dans la terre de ses peres si nouveau et si ignorant qu'à peine se souvint-il qu'il eust esté, en sorte qu'il ait receû sans examiner tout ce qu'Esdras aura voulu luy donner, comment donc voyons-nous dans le livre qu'Esdras a écrit [1], et dans celuy de Nehemias, son contemporain, tout ce qu'on y dit des livres divins? Qui auroit peû les ouïr parler de la loy de Moïse en tant d'endroits, et publiquement, comme d'une chose connuë de tout le monde, et que tout le monde avoit entre ses mains? Eussent-ils osé regler par là les festes, les sacrifices, les cerémonies, la forme de l'autel rebasti, les mariages, la police, et en un mot toutes choses, en disant sans cesse que tout se faisoit « selon qu'il estoit écrit [2] dans la loy de Moïse, « serviteur de Dieu » ? Comment voit-on tout le peuple agir naturellement en consequence de cette loy, comme l'ayant eûe toûjours presente? Comment est-ce que tout ce peuple pouvoit écouter Aggée, Zacharie et Malachie, qui prophetisoient alors; qui, comme les autres prophetes leurs prédecesseurs, ne leur preschoient que « Moïse et la

1. I *Esdr.*, III, VII, IX, X; II *Esdr.*, V, VIII, IX, X, XII, XIII.

2. I *Esdr.*, III; II *Esdr.*, VIII, XIII, etc.

« loy que Dieu luy avoit donnée en Horeb »[1]; et cela comme une chose connuë et de tout temps en vigueur dans la nation? Mais comment dit-on dans le mesme temps, et dans le retour du peuple, que tout ce peuple admira l'accomplissement de l'oracle de Jeremie touchant les soixante-dix ans de captivité[2]? Ce Jeremie qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres prophetes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance? Par quel artifice nouveau a-t-on pû persuader à tout un peuple, et aux vieillards qui avoient veû ce prophete, qu'ils avoient toûjours attendu la délivrance miraculeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits? Mais tout cela sera encore supposé : Esdras et Nehemias n'auront point écrit l'histoire de leur temps; quelque autre l'aura faite sous leur nom; et ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'Ancien Testament auront esté si favorisez de la posterité que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mesmes, pour donner créance à leur imposture.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances; et, au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroistre tant de livres si distinguez les uns des autres par les caracteres du stile et du temps, on dira qu'il y aura pû inserer les miracles et les prédictions qui les font passer pour divins : erreur plus grossiere encore que la précedente, puis que

1. *Mal.*, IV, 4.
2. II *Par.*, XXXVI, 22 ; I *Esdr.*, I, 1.

ces miracles et ces prédictions sont tellement répandus dans tous ces livres, sont tellement inculquez et répetez si souvent, avec tant de tours divers et une si grande varieté de fortes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais seulement ouvert ces saints livres pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre, pour ainsi dire, tout-à-fait, que d'y inserer les choses que les incredules sont si faschez d'y trouver. Et, quand mesme on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux et le divin est tellement le fonds de ces livres qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eust. Qu'Esdras, si on veut, y ait ajousté aprés coup les prédictions des choses déja arrivées de son temps, celles qui se sont accomplies depuis, par exemple sous Antiochus et les Machabées, et tant d'autres que l'on a veuës, qui les aura ajoustées? Dieu aura peut-estre donné à Esdras le don de prophetie, afin que l'imposture d'Esdras fust plus vray-semblable ; et on aimera mieux qu'un faussaire soit prophete qu'Isaïe, ou que Jeremie, ou que Daniel; ou bien chaque siecle aura porté un faussaire heureux, que tout le peuple en aura cru; et de nouveaux imposteurs, par un zele admirable de religion, auront sans cesse ajousté aux livres divins, aprés mesme que le canon en aura esté clos, qu'ils se seront répandus avec les Juifs par toute la terre et qu'on les aura traduits en tant de langues étrangeres. N'eust-ce pas esté, à force de vouloir établir la religion, la détruire par les fondemens? Tout un peuple laisse-

t-il donc changer si facilement ce qu'il croit estre divin, soit qu'il le croye par raison ou par erreur? Quelqu'un peut-il esperer de persuader aux Chrestiens, ou mesme aux Turcs, d'ajouster un seul chapitre ou à l'Évangile, ou à l'Alcoran? Mais peut-estre que les Juifs estoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils estoient moins religieux à conserver leurs saints livres? Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit quand on veut secoüër le joug de l'autorité divine, et ne regler ses sentimens, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée?

CHAPITRE XXVIII

Les difficultez qu'on forme contre l'Écriture sont aisées à vaincre par les hommes de bon sens et de bonne foy.

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarassante : car, quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'Église et à la tradition de tant de siecles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, et ne pas croire qu'on en fust quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fonds, sans remuer avec un travail infini les livres des deux Testamens, il ne faut que lire le livre des Pseaumes où sont recueïllis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir dans la plus divine poësie qui fut jamais des monumens immortels de l'histoire de Moïse, de celle des Juges, de celle des Rois, imprimez par le chant et par la mesure dans la memoire des hommes. Et, pour le Nouveau Testament, les seules Epistres de saint Paul, si vives, si originales, si fort du temps, des

affaires et des mouvemens qui estoient alors, et enfin d'un caractere si marqué; ces Epistres, dis-je, receûës par les Églises auxquelles elles estoient adressées, et de là communiquées aux autres Églises, suffiroient pour convaincre les esprits bien faits que tout est sincere et original dans les Écritures que les apostres nous ont laissées.

Aussi se soustiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les *Actes des Apostres* ne font que continuer l'Évangile; leurs Epistres le supposent necessairement; mais, afin que tout soit d'accord, et les Actes, et les Epistres, et les Évangiles reclament partout les anciens livres des Juifs[1]. Saint Paul et les autres apostres ne cessent d'alleguer ce que « Moïse a dit », ce qu'il « a écrit[2] », ce que les prophetes ont dit et écrit aprés Moïse. Jesus-Christ appelle en témoignage « la loy de Moïse, les prophetes et les Pseaumes[3] », comme des témoins qui déposent tous de la mesme verité. S'il veut expliquer ses mysteres, « il commence par Moïse et par les Prophetes[4] »; et, quand il dit aux Juifs que « Moïse a écrit de luy[5] », il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, et les ramene à la source mesme de leurs traditions.

---

1. *Act.*, III, 22; VII, 32, etc.
2. *Rom.*, X, 5, 19.
3. Luc., XXIV, 44.
4. *Ibid.*, 27.
5. Joann., V, 46, 47.

Voyons néanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnuë et au consentement de tant de siecles : car, puis que de nos jours on a bien osé publier en toute sorte de langues des livres contre l'Écriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour décrier ses antiquitez. Que dit-on donc pour autoriser la supposition du *Pentateuque*, et que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans soustenuë par sa propre force et par la suite des choses? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important ; des chicanes sur des nombres, sur des lieux ou sur des noms; et de telles observations, qui dans toute autre matiere ne passeroient tout au plus que pour de vaines curiositez incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont icy alleguées comme faisant la décision de l'affaire la plus serieuse qui fut jamais.

Il y a, dit-on, des difficultez dans l'histoire de l'Écriture. Il y en a sans doute qui n'y seroient pas si le livre estoit moins ancien, ou s'il avoit esté supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux; si l'on eust esté moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, et qu'on eust pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultez que fait un long temps, lors que les lieux ont changé de nom ou d'état, lors que les dates sont oubliées, lors que les généalogies ne sont plus connuës, qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant soit peu negligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échapez à la memoire des hommes

laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite mesme, ou dans le fond de l'affaire ? Nullement : tout y est suivi; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les Livres saints une antiquité plus venerable.

Mais il y a des alterations dans le texte : les anciennes versions ne s'accordent pas; l'hebreu en divers endroits est différent de luy-mesme; et le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprés [1] en faveur de leur temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celuy des Juifs. Et de là que conclura-t-on ? que les Juifs ou Esdras auront supposé le *Pentateuque* au retour de la captivité? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les differences du Samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur texte est indépendant de celuy des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques ayent pris quelque chose des Juifs et d'Esdras, nous avons veû au contraire que c'est en haine des Juifs et d'Esdras, et en haine du premier et du second temple, qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plûtost accusé les impostures des Juifs que de les suivre? Ces rebelles qui ont méprisé Esdras et tous les prophetes des Juifs, avec leur temple et Salomon qui l'avoit basti, aussi bien que David qui en avoit désigné le lieu, qu'ont-

1. *Deut.*, XXVII, 4.

ils respecté dans leur *Pentateuque*, sinon une antiquité supérieure non seulement à celle d'Esdras et des prophetes, mais encore à celle de Salomon et de David, en un mot l'antiquité de Moïse dont les deux peuples conviennent? Combien donc est incontestable l'autorité de Moïse et du *Pentateuque*, que toutes les objections ne font qu'affermir!

Mais d'où viennent ces varietez des textes et des versions? D'où viennent-elles en effet, sinon de l'antiquité du livre mesme qui a passé par les mains de tant de copistes depuis tant de siecles que la langue dans laquelle il est écrit a cessé d'estre commune? Mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les versions, et de tout le texte quel qu'il soit, il en reviendra toûjours les mesmes loix, les mesmes miracles, les mesmes prédictions, la mesme suite d'histoire, le mesme corps de doctrine, et enfin la mesme substance. En quoy nuisent aprés cela les diversitez des textes? Que nous falloit-il davantage que ce fond inalterable des livres sacrez, et que pouvions-nous demander de plus à la divine providence? Et, pour ce qui est des versions, est-ce une marque de supposition ou de nouveauté, que la langue de l'Écriture soit si ancienne qu'on en ait perdu les délicatesses, et qu'on se trouve empesché à en rendre toute l'élegance ou toute la force dans la derniere rigueur? N'est-ce pas plûtost une preuve de la plus grande antiquité? Et, si on veut s'attacher aux petites choses, qu'on me dise si de

tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a jamais rétabli un seul par raisonnement ou par conjecture. On a suivi la foy des exemplaires; et, comme la tradition n'a jamais permis que la saine doctrine pust estre alterée, on a cru que les autres fautes, s'il y en restoit, ne serviroient qu'à prouver qu'on n'a rien icy innové par son propre esprit.

Mais enfin, et voicy le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoustées dans le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribuë? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire ayent ajousté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un mesme corps? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loy nouvelle, ou quelque nouvelle céremonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas; il n'y en a pas le moindre soupçon ni le moindre indice; c'eust esté ajouster à l'œuvre de Dieu : la loy l'avoit défendu[1], et le scandale qu'on eust causé eust esté horrible. Quoy donc! on aura continué peut-estre une génealogie commencée; on aura peut-estre expliqué un nom de ville changé par le temps; à l'occasion de la manne dont le peuple a esté nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture celeste, et ce fait, écrit de-

1. *Deut.*, IV, 2; XII, 12 V. *supra*, t. I, p. 215.

puis dans un autre livre[1], sera demeuré par remarque dans celuy de Moïse[2] comme un fait constant et public dont tout le peuple estoit témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuël, ou par quelque autre prophete d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardoient que des faits notoires et où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte ; et la mesme tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitost tout sera perdu ? Esdras sera accusé, quoy-que le samaritain, où ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non seulement au dessus d'Esdras, mais encore au dessus du schisme des dix tribus ? N'importe ; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le *Pentateuque* seroit encore plus ancien qu'il ne faut ; et on ne pourroit assez réverer l'antiquité d'un livre dont les notes mesmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait ; Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïse, et luy aura fait écrire si grossierement comme déja arrivé ce qui s'est passé aprés luy. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit ; l'autorité de tant de siecles et la foy publique ne luy servira plus de rien : comme si au contraire on ne voyoit pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincerité et de

1. Jos., v, 12.
2. *Exod.*, xvi, 35.

bonne foy, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si legeres? Mais c'est que l'Écriture est un livre ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu et à réprimer leurs passions déreglées : il faut qu'il perisse; et, à quelque prix que ce soit, il doit estre sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impieté s'engage sans nécessité dans toutes les absurditez que vous avez veûës. Si, contre le témoignage du genre humain et contre toutes les regles du bon sens, elle s'attache à oster au *Pentateuque* et aux propheties leurs auteurs toujoûrs reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que les dates font tout en cette matiere pour deux raisons : premierement, parce que des livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y voit revestus de leurs circonstances les plus particulieres, et avancez non seulement comme publics, mais encore comme presens, s'ils eussent pû estre démentis, auroient porté avec eux leur condamnation; et, au lieu qu'ils se soustiennent de leur propre poids, ils seroient tombez par eux-mesmes il y a long-temps; secondement, parce que, leurs dates estant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions que les impies sont tombez dans toutes les absurditez qui vous ont surpris. Mais qu'ils ne pensent pas échaper à Dieu : il a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte. C'est le rapport des deux Testamens. On ne dispute pas du moins que tout l'Ancien Testament ne soit écrit devant le Nouveau. Il n'y a point icy de nouvel Esdras qui ait pû persuader aux Juifs d'inventer ou de falsifier leur Écriture en faveur des Chrestiens qu'ils persecutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux Testamens on prouve que l'un et l'autre est divin. Ils ont tous deux le mesme dessein et la mesme suite : l'un prépare la voye à la perfection que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, et l'autre acheve l'édifice ; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine providence nous est révelé. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrestien ne font ensemble qu'une mesme suite de religion, et les écritures des deux Testamens ne font aussi qu'un mesme corps et un mesme livre.

CHAPITRE XXIX

Les prédictions reduites à trois faits palpables : parabole du Fils de Dieu qui en établit la liaison.

ET, à cause que la discussion des prédictions particulieres, quoy-qu'en soy pleine de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également, Dieu en a choisi quelques-uns qu'il a rendu sensible aux plus ignorans. Ces faits illustres, ces faits éclatans dont tout l'univers est témoin, sont les faits que j'ay tasché jusques-icy de vous faire suivre; c'est à dire la desolation du peuple juif et la conversion des gentils arrivées ensemble, et toutes deux précisément dans le mesme temps que l'Évangile a esté presché et que Jesus-Christ a paru.

Ces trois choses, unies dans l'ordre des temps, l'estoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de Dieu. Vous les avez veû marcher ensemble dans les anciennes propheties ; mais Jesus-Christ, fidele interprete des propheties et des volontez de son Pere, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son Évangile. Il le fait

dans la parabole de la vigne[1], si familiere aux prophetes. Le pere de famille avoit planté cette vigne, c'est à dire la religion veritable fondée sur son alliance, et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est à dire aux Juifs. Pour en recueïllir les fruits, il envoye à diverses fois ses serviteurs, qui sont les prophetes. Ces ouvriers infideles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre Fils. Ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin il leur oste sa vigne, et la donne à d'autres ouvriers : il leur oste la grace de son alliance pour la donner aux gentils.

Ces trois choses devoient donc concourir ensemble : l'envoy du Fils de Dieu, la réprobation des Juifs et la vocation des gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole, que l'évenement a interpretée.

Vous avez veû que les Juifs avoûënt que le royaume de Juda et l'état de leur république a commencé à tomber dans les temps d'Herode, et lors que Jesus-Christ est venu au monde. Mais, si les alterations qu'ils faisoient à la loy de Dieu leur ont attiré une diminution si visible de leur puissance, leur derniere desolation, qui dure encore, devoit estre la punition d'un plus grand crime.

Ce crime est visiblement leur méconnoissance envers leur Messie, qui venoit les instruire et les affranchir. C'est aussi depuis ce temps qu'un joug de fer est sur leur teste; et ils en seroient acca-

1. Matth., XXI, 33.

blez, si Dieu ne les réservoit à servir un jour ce Messie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait averé et public; c'est la ruine totale de l'état du peuple juif dans le temps de Jesus-Christ. La conversion des gentils, qui devoit arriver dans le mesme temps, n'est pas moins averée. En mesme temps que l'ancien culte est détruit dans Jerusalem avec le temple, l'idolatrie est attaquée de tous costez; et les peuples, qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur Créateur, se réveillent d'un si long assoupissement.

Et, afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'Évangile, dans le temps que le peuple juif, qui n'en avoit receû que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incrédulité et captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à esperer. Alors le ciel est promis à ceux qui souffrent persecution pour la justice; les secrets de la vie future sont preschez; et la vraye béatitude est montrée loin de ce séjour où regne la mort, où abondent le peché et tous les maux.

Si on ne découvre pas icy un dessein toûjours soustenu et toûjours suivi; si on n'y voit pas un mesme ordre des conseils de Dieu qui prépare dés l'origine du monde ce qu'il acheve à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toûjours constante, perpetuë aux yeux de tout l'univers la sainte societé où il veut estre servi, on merite de ne rien voir, et d'estre livré à

son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.

Et, afin que cette suite du peuple de Dieu fust claire aux moins clairvoyans, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la verité. Le Messie est attendu par les Hebreux; il vient, et il appelle les gentils comme il avoit esté prédit. Le peuple qui le reconnoist comme venu est incorporé au peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption : ce peuple est répandu par toute la terre; les gentils ne cessent de s'y aggreger; et cette Eglise, que Jesus-Christ a établie sur la pierre malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais esté renversée.

CHAPITRE XXX

Suite de l'Église catholique, et sa victoire manifeste sur toutes les sectes.

QUELLE consolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la verité, quand ils voyent que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre établi par Jesus-Christ prince des apostres ; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loy, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite, quelle tradition, quel enchaisnement merveilleux ! Si nostre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le joûët de ses propres raisonnemens, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'estre fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique qui réünit en elle-mesme toute l'autorité des siecles passez, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa premiere origine ?

Ainsi la societé que Jesus-Christ, attendu durant tous les siecles passez, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-mesme par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'est aussi cette succession que nulle héresie, nulle secte, nulle autre societé que la seule Église de Dieu n'a pû se donner. Les fausses religions ont pû imiter l'Église en beaucoup de choses, et sur tout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air. Car, si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de luy enseigner le moyen de le servir et de luy plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

Icy tombent aux pieds de l'Église toutes les societez et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme. Par exemple, le faux prophete des Arabes a bien pû se dire envoyé de Dieu; et, aprés avoir trompé des peuples souverainement ignorans, il a pû profiter des divisions de son voisinage pour y étendre par les armes une religion toute sensuelle; mais ni il n'a osé supposer qu'il ait esté attendu, ni enfin il n'a pû donner ou à sa personne ou à sa religion aucune liaison réelle ni apparente avec les siecles passez. L'expedient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulust

rechercher dans les Écritures des Chrestiens des témoignages de sa mission semblables à ceux que Jesus-Christ trouvoit dans les Écritures des Juifs, il a dit que les Chrestiens et les Juifs avoient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorans l'en ont cru sur sa parole six cens ans aprés Jesus-Christ; et il s'est annoncé luy-mesme, non seulement sans aucun témoignage précedent, mais encore sans que ni luy ni les siens ayent osé ou supposer ou promettre aucun miracle sensible qui ait pû autoriser sa mission. De mesme les héresiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les Chrestiens, ont bien pû rendre la foy plus facile, et en mesme temps moins soumise, en niant les mysteres qui passent les sens. Ils ont bien pû ébloüir les hommes par leur éloquence et par une apparence de pieté, les remüer par leurs passions, les engager par leurs interests, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par celuy de l'esprit, soit mesme par celuy des sens; en un mot, ils ont pû facilement ou se tromper, ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain; mais, outre qu'ils n'ont pas pû mesme se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins, il y a toûjours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pû couvrir: c'est celuy de leur nouveauté. Il paroistra toûjours aux yeux de tout l'univers qu'eux et la secte qu'ils ont établie se sera détachée de ce grand corps et de cette Église ancienne que Jesus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs

tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvé établis. Le moment de la separation sera toûjours si constant que les héretiques eux-mesmes ne le pourront désavoûër, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais veû s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les siecles passez, ni se donner des prédecesseurs, ou faire qu'il les ait trouvez en possession. La seule Église catholique remplit tous les siecles précedens par une suite qui ne luy peut estre contestée. La loy vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une mesme suite avec celle de Jesus-Christ : estre attendu, venir, estre reconnu par une posterité qui dure autant que le monde, c'est le caractere du Messie en qui nous croyons. « Jesus-Christ « est aujourd'huy, il estoit hier, et il est aux siecles « des siecles[1]. »

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'Église de Jesus-Christ d'estre seule fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on a écrit hautement et sans crainte d'estre démenti dans le temps qu'ils sont arrivez, voicy, en faveur de ceux qui n'ont pas vescu dans ces temps, un miracle toûjours subsistant, qui confirme la verité de tous les autres : c'est la suite de la religion toûjours victorieuse des erreurs qui ont tasché de la détruire. Vous y pouvez joindre en-

1. *Heb.*, XIII, 8.

core une autre suite, et c'est la suite visible d'un continuel chastiment sur les Juifs, qui n'ont pas receû le Christ promis à leurs peres.

Ils l'attendent néanmoins encore ; et leur attente, toûjours frustrée, fait une partie de leur supplice. Ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toûjours esté attendu. Condannez par leurs propres livres, ils asseûrent la verité de la religion ; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front ; d'un seul regard on voit ce qu'ils ont esté, pourquoy ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservez.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques et plus clairs que la lumiere du soleil font voir nostre religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par consequent qu'elle n'a point d'autre auteur que celuy qui a fondé l'univers ; qui, tenant tout en sa main, a pû seul et commencer et conduire un dessein où tous les siecles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de luy, et tout ensemble si impenétrables à l'esprit humain ; mais plûtost il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foy sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules

Nos passions desordonnées, nostre attachement à nos sens et notre orgeuïl indomptable en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre ; nous aimons mieux croupir dans

nostre ignorance que de l'avoüër; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans nostre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaist, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incrédules, et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfans. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infideles qui restent, et dans le sein mesme du christianisme, nous ne connoistrions pas assez la corruption profonde de nostre nature, ni l'abisme d'où Jesus-Christ nous a tirez. Si sa sainte verité n'estoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvez par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendemment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son Église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toûjours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoustume nos yeux comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniastres se taisent; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la verité; que tout le monde d'un commun accord la préfere à sa passion, et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse

de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combatre la religion sans montrer par de prodigieux égaremens qu'on a le sens renversé et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance? L'Église, victorieuse des siecles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnemens qu'on luy oppose; et les promesses divines, que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que, comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir veû l'accomplissement. Car, au contraire, ce qui s'est passé nous asseûre de l'avenir : tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse, et que l'Église, contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toûjours subsistante jusqu'à la consommation des siecles, puisque Jesus-Christ, veritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mesmes promesses nous asseûrent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidele en accomplissant ce qui regarde le siecle present, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siecle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'Église sera sur la terre toûjours

immuable et invincible, jusqu'à ce que, ses enfans estant ramassez, elle soit toute entiere transportée au ciel, qui est son séjour veritable.

Pour ceux qui seront exclus de cette cité celeste, une rigueur éternelle leur est réservée; et, aprés avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses et ses menaces sont également certaines; et ce qu'il exécute dans le temps asseûre ce qu'il nous ordonne ou d'esperer ou de craindre dans l'éternité.

Voilà ce que vous apprend la suite de la religion mise en abregé devant vos yeux. Par le temps elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre constant dans tous les desseins de Dieu, et une marque visible de sa puissance dans la durée perpetuelle de son peuple. Vous reconnoissez que l'Église a une tige toûjours subsistante, dont on ne peut se separer sans se perdre; et que ceux qui, estant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur foy, s'asseûrent la vie éternelle.

Étudiez donc, Monseigneur, avec une attention particuliere cette suite de l'Église, qui vous asseûre si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaisne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'éleve de soy-mesme, et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'Église dés l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeller dans cette

unité tout ce qui s'en est dévoyé, et à faire écouter l'Église par laquelle le Saint-Esprit prononce ses oracles.

La gloire de vos ancestres est non seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toûjours soutenuë, et d'avoir merité par là d'estre appellez ses fils aisnez, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ay pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de saint Loüis. Considerez seulement le temps où vous vivez, et de quel pere Dieu vous a fait naistre. Un roy si grand en tout se distingue plus par sa foy que par ses autres admirables qualitez. Il protege la religion au dedans et au dehors du royaume, et jusqu'aux extrémitez du monde. Ses loix sont un des plus fermes remparts de l'Église. Son autorité, réverée autant par le merite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lors qu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphême; l'impieté tremble devant luy : c'est ce roy marqué par Salomon, qui dissipe tout le mal par ses regards [1]. S'il attaque l'héresie par tant de moyens, et plus encore que n'ont jamais fait ses prédecesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre; mais c'est qu'il aime ses peuples, et que, se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut

1. *Prov.*, xx, 8.

égaler dans l'univers, il n'en connoist point de plus bel usage que de la faire servir à guerir les playes de l'Église.

Imitez, Monseigneur, un si bel exemple, et laissez-le à vos descendans. Recommandez-leur l'Église plus encore que ce grand empire que vos ancestres gouvernent depuis tant de siecles. Que vostre auguste maison, la premiere en dignité qui soit au monde, soit la premiere à défendre les droits de Dieu, et à étendre par tout l'univers le regne de Jesus-Christ, qui la fait regner avec tant de gloire.

TROISIÉME PARTIE

LES EMPIRES

CHAPITRE PREMIER

Les révolutions des empires sont reglées par la Providence, et servent à humilier les princes.

Quoy-qu'il n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraye Église que je vous ay representée, la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est gueres moins profitable, je ne dirai pas seulement aux grands princes comme vous, mais encore aux particuliers qui contemplent dans ces grands objets les secrets de la divine providence.

Premierement, ces empires ont pour la pluspart

une liaison necessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour chastier ce peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le proteger; d'Antiochus l'Illustre et de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soustenir sa liberté contre les rois de Syrie, qui ne songeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jesus-Christ sous la puissance des mesmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mesmes Romains ont presté leurs mains sans y penser à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit résolu de rassembler dans le mesme temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premierement réüni les terres et les mers sous ce mesme empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réünis sous la domination romaine, a esté un des plus puissans moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile. Si le mesme empire romain a persecuté durant trois cens ans ce peuple nouveau qui naissoit de tous costez dans son enceinte, cette persecution a confirmé l'Église chrestienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foy et sa patience. Enfin l'empire romain a cedé; et, ayant trouvé quelque chose de plus invincible que luy, il a receû paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avoit fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéïr l'Église, et Rome a esté le chef de

l'empire spirituel que Jesus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a esté venu que la puissance romaine devoit tomber, et que ce grand empire, qui s'estoit vainement promis l'éternité, devoit subir la destinée de tous les autres, Rome, devenuë la proye des Barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain y ont appris peu à peu la pieté chrestienne qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se mettant chacun dans sa nation à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celuy de protecteurs de l'Église.

Mais il faut icy vous découvrir les secrets jugemens de Dieu sur l'empire romain et sur Rome mesme : mystere que le Saint-Esprit a révelé à saint Jean, et que ce grand homme, apostre, évangeliste et prophete, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avoit vieilli dans le culte des idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, mesme sous les empereurs chrestiens; et le Senat se faisoit un honneur de défendre les dieux de Romulus, ausquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne république [1]. Les empereurs estoient fatiguez des députations de ce grand corps qui demandoit le rétablissement de ses idoles, et qui croyoit que corriger Rome de ses vieilles supersti-

1. Zozim., IV; *Orat. Symm.* apud Ambr., t. V, lib. V, ep. xxx; Aug., *de Civit. Dei*, I, 1, etc.

tions estoit faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avoit de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvoient presque tous les plus puissans de Rome, ne pouvoient estre retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes propheties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les decrets autorisoient le christianisme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'Église de Jesus-Christ, qu'ils accusoient encore, à l'exemple de leurs peres, de tous les malheurs de l'empire, toûjours prests à renouveller les anciennes persecutions s'ils n'eussent esté réprimez par les empereurs. Les choses estoient encore en cet état au quatriéme siecle de l'Église, et cent ans aprés Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglans decrets du Senat contre les fideles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrestien, avoit si souvent fait retentir l'amphitheatre. Il livra donc aux Barbares cette ville « enyvrée du sang des martyrs », comme parle saint Jean [1]. Dieu renouvella sur elle les terribles chastimens qu'il avoit exercez sur Babylone : Rome mesme est appellée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souïllée de

1. *Apoc.*, XVII, 16.

ses idolatries et persecutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine [1]. La gloire de ses conquestes, qu'elle attribuoit à ses dieux, luy est ostée; elle est en proye aux Barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux Chrestiens. Une autre Rome toute chrestienne sort des cendres de la premiere: et c'est seulement aprés l'inondation des Barbares que s'acheve entierement la victoire de Jesus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliez.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoy ce mesme Dieu, qui a fait prédire à ses prophetes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez veû les endroits où Nabuchodonosor a esté marqué comme celuy qui devoit venir pour punir les peuples superbes, et sur tout le peuple juif ingrat envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cens ans avant sa naissance, comme celuy qui devoit rétablir le peuple de Dieu et punir l'orgueïl de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas esté prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celuy des Medes et des Perses, celuy d'Alexandre et des Grecs. Les blasphêmes et les

1. *Apoc.*, XVII, XVIII.

cruautez d'un Antiochus l'Illustre y ont esté prophetisées, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persecuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns aprés les autres, et le nouvel empire que Jesus-Christ devoit établir y est marqué si expressément par ses propres caracteres qu'il n'y a pas moyen de le méconnoistre. C'est l'empire des saints du Tres-Haut; c'est l'empire du Fils de l'homme : empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugemens de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est à dire sur l'empire romain, ne nous ont pas esté cachez. Vous les venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti la main de Dieu, et a esté comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort estoit plus heureux que celuy des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolatrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme, qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi tous les grands empires que nous avons veûs sur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu mesme l'a déclaré par ses prophetes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits que les rois entreront en foule dans l'Église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnoissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrestiens; et, comme les rois vos ancestres se sont signalez plus que tous les autres

en protegeant et en étendant l'Église de Dieu, je ne craindray point de vous asseûrer que c'est eux qui de tous les rois sont prédits le plus clairement dans ces illustres propheties.

Dieu donc, qui avoit dessein de se servir des divers empires pour chastier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour proteger son peuple, voulant se faire connoistre pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophetes, et leur a fait prédire ce qu'il avoit résolu d'exécuter. C'est pourquoy, comme les empires entroient dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avoit choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mesmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidele.

Plus vous vous accoustumerez à suivre les grandes choses et à les rappeller à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées, qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans vostre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontez par ses prophetes touchant les rois et les monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit. Mais, l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux veritez fondamentales:

premierement, que c'est luy qui forme les royaumes pour les donner à qui il luy plaist ; et secondement, qu'il sçait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

C'est ce qui doit tenir tous les princes dans une entiere dépendance et les rendre toûjours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prester la main à ce qu'il medite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en presente.

Mais cette suite des empires, mesme à la considerer plus humainement, a de grandes utilitez, principalement pour les princes, puis que l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabatuë par ce spectacle. Car, si les hommes apprennent à se moderer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frapez en voyant mourir les royaumes mesmes? et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainsi, quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, les Perses, les Grecs, les Romains, se presenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres ; ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

CHAPITRE II

Les révolutions des empires ont des causes particulieres que les princes doivent étudier.

Mais ce qui rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non seulement sur l'élevation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leur progrés et sur celles de leur décadence.

Car ce mesme Dieu qui a fait l'enchaisnement de l'univers, et qui, tout-puissant par luy-mesme, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce mesme Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eust sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eû des qualitez proportionnées à l'élevation à laquelle ils estoient destinez; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parust toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eû ses causes dans les siecles précedens.

Et, comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réüssir, la vraye science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secretes dispositions qui ont préparé les grands changemens et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est à dire de considerer ces grands évenemens qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut; et il luy faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractere tant des peuples dominans en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eû à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des États et à la fortune publique.

J'ay tasché de vous préparer à ces importantes réflexions dans la premiere partie de ce discours; vous y aurez pû observer le génie des peuples et celuy des grands hommes qui les ont conduits. Les évenemens qui ont porté coup dans la suite ont esté montrez; et, afin de vous tenir attentif à l'enchaisnement des grandes affaires du monde que je voulois principalement vous faire entendre, j'ay omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas esté si considerables. Mais, parce qu'en nous attachant à la suite nous avons passé trop

viste sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles meritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, et accoustumer vostre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par là vous apprendrez ce qu'il est si necessaire que vous sçachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu prés comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a préveû de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, et enfin qui a sceû le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eû l'avantage et a fait servir la fortune mesme à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changemens, puis que rien ne servira jamais tant à vostre instruction; mais recherchez-les sur tout dans la suite des grands empires, où la grandeur des évenemens les rend plus palpables.

CHAPITRE III

Les Scythes, les Éthiopiens et les Egyptiens.

Je ne compteray pas icy parmi les grands empires celuy de Bacchus, ni celuy d'Hercule, ces célebres vainqueurs des Indes et de l'Orient. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquestes n'ont rien de suivi : il les faut laisser célebrer aux poëtes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables.

Je ne parleray pas non plus de l'empire que le Madyes d'Hérodote [1], qui ressemble assez à l'Indathyrse de Megastene [2] et au Tanaüs de Justin [3], établit pour un peu de temps dans la Grande Asie. Les Scythes, que ce prince menoit à la guerre, ont plûtost fait des courses que des conquestes. Ce ne fut que par rencontre et en poussant les Cimmeriens qu'ils entrerent dans la Médie, batirent les Medes, et leur enleverent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nou-

1. Herod., lib. I, c. III.
2. Strab., init. lib. XV.
3. Justin., I, c. I.

veaux conquerans n'y regnerent que vingt-huit ans. Leur impieté, leur avarice et leur brutalité la leur fit perdre, et Cyaxare, fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en chassa. Ce fut plûtost par adresse que par force. Réduit à un coin de son royaume que les vainqueurs avoient negligé, ou que peut-estre ils n'avoient pû forcer, il attendit avec patience que ces conquerans brutaux eussent excité la haine publique et se défissent eux-mesmes par le desordre de leur gouvernement.

Nous trouvons encore dans Strabon [1], qui l'a tiré du mesme Megastene, un Tearcon, roy d'Éthiopie : ce doit estre le Tharaca de l'Écriture [2], dont les armes furent redoutées du temps de Sennacherib, roy d'Assyrie. Ce prince pénetra jusqu'aux Colonnes d'Hercule, apparemment le long de la coste d'Afrique, et passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les historiens que quatre ou cinq mots, et dont la domination n'a aucune suite ?

Les Éthiopiens, dont il estoit roy, estoient, selon Herodote [3], les mieux faits de tous les hommes et de la plus belle taille. Leur esprit estoit vif et ferme ; mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois estoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le

1. Lib. XV, init.
2. IV *Reg.*, XIX, 9 ; *Is.*, XXXVII, 4.
3. Herod., lib. III, c. XX.

plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Herodote. Lors que Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des presens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des brasselets d'or et des compositions de parfums, ils se moquerent de ses presens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils estoient, c'est à dire pour des espions. Mais leur roy voulut aussi faire un present à sa mode au roy de Perse; et, prenant en main un arc qu'un Perse eust à peine soûtenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en presence des ambassadeurs et leur dit : « Voicy le conseil que le roy d'Éthiopie donne au roy de Perse. Quand les Perses se pourront servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Éthiopiens, et qu'ils amenent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent graces aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Éthiopiens le desir de s'étendre hors de leur païs. » Cela dit, il débanda l'arc et le donna aux ambassadeurs. On ne peut dire quel eust esté l'évenement de la guerre. Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Éthiopie comme un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline, et vit perir son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Éthiopie n'estoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermez dans

leur païs. Leurs voisins les Egyptiens avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les acheve jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter. N'en parlons pas davantage, et venons aux peuples policez.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait sceû les regles du gouvernement. Cette nation grave et serieuse connut d'abord la vraye fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La temperature toûjours uniforme du païs y faisoit les esprits solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la societé, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a esté la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'estre les plus reconnoissans de tous les hommes fait voir qu'ils estoient aussi les plus sociables [1]. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particuliere. Qui reconnoist les graces aime à en faire; et, en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur qu'il n'y a plus moyen de n'y estre pas sensible. Leurs loix estoient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celuy qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, estoit puni de mort aussi rigoureusement

1. Diod., lib. I, sect. II.

que l'assassin [1]. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens estoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'État estoit uni contre les méchans. Il n'estoit pas permis d'estre inutile à l'État : la loy assignoit à chacun son employ, qui se perpetuoit de pere en fils [2]. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions estoient honorées. Il falloit qu'il y eust des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prestres et les soldats avoient des marques d'honneur particulieres ; mais tous les mestiers, jusqu'aux moindres, estoient en estime ; et on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection ; l'honneur qui les nourrit s'y mesloit par tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toûjours veû faire, et à quoy on s'estoit uniquement exercé dés son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit estre commune, c'estoit l'étude des loix et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police

1. Diod., lib. I, sect. II.
2. *Ibid.*

du païs n'estoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui luy estoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un païs dont la largeur n'estoit pas grande ; et, dans un si bel ordre, les faineans ne sçavoient où se cacher.

Parmi de si bonnes loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde estoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coustume nouvelle estoit un prodige en Egypte [1] : tout s'y faisoit toûjours de mesme, et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses loix. L'ordre des jugemens servoit à entretenir cet esprit. Trente juges estoient tirez des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume [2]. On estoit accoustumé à ne voir dans ces places que les plus honnestes gens du païs et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les loix. Ils ne tiroient rien des procés, et on ne s'estoit pas encore avisé de faire un mestier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires estoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui ébloüit les esprits et émeut les passions. La verité

1. Herod., lib. II ; Diod , I, sect. II ; Plat., *de Leg.*, II.
2. Diod., I, sect. II.

ne pouvoit estre expliquée d'une maniere trop séche. Le président du senat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appelloit la Verité. Quand il la prenoit, c'estoit le signal pour commencer la séance [1]. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'estoit la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes estoit de les revestir de certaines céremonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces céremonies s'observoient avec réflexion, et l'humeur serieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie estoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce severe tribunal. Mais il y avoit en Egypte une espece de jugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et, de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'estoit pas permis en Egypte de loüër indifferemment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public [2]. Aussitost qu'un homme estoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public estoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eust esté mauvaise, on en condannoit la memoire, et il estoit

1. Diod., I, sect. II.
2. *Ibid.*

privé de la sepulture. Le peuple admiroit le pouvoir des loix, qui s'étendoit jusqu'aprés la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignoit de deshonorer sa memoire et sa famille. Que si le mort n'estoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement ; on faisoit son panegyrique, mais sans y rien mesler de sa naissance. Toute l'Egypte estoit noble, et d'ailleurs on n'y goustoit de loûanges que celles qu'on s'attiroit par son merite.

Chacun sçait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voyent encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens estoit immortelle ; les enfans, en voyant les corps de leurs ancestres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnuës, et s'excitoient à aimer les loix qu'ils leur avoient laissées.

Pour empescher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roy Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celuy dont on empruntoit [1]. C'estoit une impieté et une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, et celui qui mouroit sans s'estre aquité de ce devoir estoit privé de la sepulture.

Le royaume estoit héreditaire ; mais les rois estoient obligez plus que tous les autres à vivre selon

1. Herod., II ; Diod., I, sect. 2.

les loix [1]. Ils en avoient de particulieres qu'un roy avoit digerées, et qui faisoient une partie des livres sacrez. Ce n'est pas qu'on disputast rien aux rois, ou que personne eust droit de les contraindre : au contraire, on les respectoit comme des dieux ; mais c'est qu'une coustume ancienne avoit tout reglé, et qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancestres. Ainsi ils souffroient sans peine non seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fust marquée (car c'estoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde estoit sobre, et où l'air du païs inspiroit la frugalité [2]), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées [3]. En s'éveillant au point du jour, lors que l'esprit est le plus net et les pensées les plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus veritable des affaires qu'ils avoient à décider. Si-tost qu'ils estoient habillez, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnez de toute leur cour et les victimes estant à l'autel, ils assistoient à une priere pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fust religieux envers les dieux, doux envers les hommes, moderé, juste, magnanime, sincere et éloigné du mensonge, liberal, maistre de luy-mesme, punissant au dessous du merite, et récom-

1. Diod., I, sect. 2.
2. Herod., II.
3. Diod., I, sect. 2.

pensant au dessus. Le pontife parloit en suite des fautes que les rois pouvoient commettre; mais il supposoit toûjours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la verité. Telle estoit la maniere d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu estoit de leur marquer leur devoir dans des loûanges conformes aux loix, et prononcées gravement devant les dieux. Aprés la priére et le sacrifice, on lisoit au roy, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernast son État par leurs maximes, et maintinst les loix qui avoient rendu ses prédecesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thebains, c'est à dire dans la dynastie principale, celle où les loix estoient en vigueur, et qui devint à la fin la maistresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont esté les rois. Les deux Mercures auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du deluge, et l'autre qu'ils ont appellé le Trismegiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont esté tous deux rois de Thebes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres, et Thebes doit à leurs instructions d'avoir eû peu de mauvais princes. Ceux-cy estoient épar-

gnez pendant leur vie : le repos public le vouloit ainsi ; mais ils n'estoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir aprés la mort [1]. Quelques-uns ont esté privez de la sepulture, mais on en voit peu d'exemples ; et, au contraire, la pluspart des rois ont esté si cheris des peuples que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son pere ou de ses enfans.

Cette coustume de juger les rois aprés leur mort parut si sainte au peuple de Dieu qu'il l'a toûjours pratiquée. Nous voyons dans l'Écriture que les méchans rois estoient privez de la sepulture de leurs ancestres, et nous apprenons de Josephe [2] que cette coustume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois que, si leur majesté les met au dessus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalez aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne luy avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage [3], car on le trouve de tout temps dans les païs voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu,

1. Diod., I, sect. II.
2. *Ant. Jud.*, XIII, XXIII.
3. Diod., lib. I, sect. I ; Plut., *de Isid. et Osir.*

et on ne peut douter qu'il ne fust connu dés l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mesmes une si grande antiquité à Osiris qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celuy des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu luy attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais, si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le deluge, ils les ont tellement perfectionnez, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est gueres moins grande que s'ils en avoient esté les inventeurs.

Il y en a mesme de tres-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur païs estoit uni et leur ciel toûjours pur et sans nuage, ils ont esté les premiers à observer le cours des astres [1]. Ils ont aussi les premiers reglé l'année. Ces observations les ont jetté naturellement dans l'arithmetique ; et, s'il est vray, ce que dit Platon [2], que le soleil et la lune ayent enseigné aux hommes la science des nombres, c'est à dire, qu'on ait commencé les comptes reglez par celuy des jours, des mois et des ans, les Égyptiens sont les premiers qui ayent écouté ces merveilleux maistres. Les planetes et les autres astres ne leur ont pas esté moins connus, et ils ont trouvé cette grande

1. Plat., *Epin.*; Diod., I, sect. II; Herod., lib. II.
2. Plat., *in Tim.*

année qui ramene tout le ciel à son premier point. Pour reconnoistre leurs terres tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont esté obligez de recourir à l'arpentage, qui leur a bientost appris la géometrie [1]. Ils estoient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, estoit forte et feconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la medecine [2]. Ainsi, toutes les sciences ont esté en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant et aprés leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voye des Bibliotheques est celuy d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit l'envie d'y entrer et d'en pénetrer les secrets : on les appelloit le *tresor des remedes de l'ame* [3]. Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens estoit l'estime et l'amour de leur patrie. Elle estoit, disoient-ils, le séjour des dieux; ils y avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle estoit la mere des

---

1. Diod., lib. I, sect. II.
2. *Ibid.*, I, sect. II ; Herod., III, init.
3. Diod., lib I, sect. II.

hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avoit enfantez pendant que le reste de la nature estoit sterile [1]. Les prestres qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siecles, qu'ils ne remplissoient que de fables et des génealogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur païs. Au reste, leur vraye histoire estoit renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abisme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondemens plus solides. L'Egypte estoit, en effet, le plus beau païs de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte; mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordemens reglez, luy apporte les pluyes et les neiges des autres païs. Pour multiplier un fleuve si bien faisant, l'Egypte estoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable [2]. Le Nil portoit par tout la fecondité avec ses eaux salutaires, unissoit les villes entre elles et la Grande

1. Plat., *in Tim*; Diod., I, sect. I.
2. Herod., II; Diod., I, sect. II.

Mer avec la mer Rouge, entretenoit le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifioit contre l'ennemi, de sorte qu'il estoit tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On luy abandonnoit la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses et s'élevant comme des isles au milieu des eaux, regardoient avec joye de cette hauteur toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lors qu'il s'enfloit outre mesure, de grands lacs creusez par les rois tendoient leur sein aux eaux répanduës. Ils avoient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin, et les eaux, ayant leur retraite, ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser.

Tel estoit l'usage de ce grand lac, qu'on appelloit le lac de Myris ou de Mœris : c'estoit le nom du roy qui l'avoit fait faire [1]. On est étonné quand on lit, ce qui neanmoins est certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieuës. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avoit étendu principalement du costé de la Libye. La pesche en valoit au prince des sommes immenses; et ainsi, quand la terre ne produisoit rien, on en tiroit des tresors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit sur un trône deux statuës colossales, l'une de Myris et l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cens pieds au

1. Herod. et Diod., *ibid.*

milieu du lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eust esté rempli, et montroient qu'un lac de cette étenduë avoit esté fait de main d'homme sous un seul prince.

Ceux qui ne sçavent pas jusques à quel point on peut ménager la terre prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte [1]. La richesse n'en estoit pas moins incroyable. Il n'y en avoit point qui ne fust remplie de temples magnifiques et de superbes palais [2]. L'architecture y montroit par tout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient des sculptures que la Grece prenoit pour modeles. Thebes le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'univers [3]. Ses cent portes chantées par Homere sont connuës de tout le monde. Elle n'estoit pas moins peuplée qu'elle estoit vaste, et on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble dix mille combattans par chacune de ses portes [4]. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exageration dans ce nombre, toûjours est-il asseûré que son peuple estoit innombrable. Les Grecs et les Romains ont célebré sa magnificence et sa grandeur [5], encore qu'ils n'en eussent veû que les ruines : tant les restes en estoient augustes !

1. Herod., I; Diod., I, 24.
2. Herod., *ibid.*
3. *Id.*, *ibid.*
4. Pomp. Mela, I, 9.
5. Strab., XVII; Tacit., *Ann.*, II, 60.

Si nos voyageurs avoient penetré jusqu'au lieu où cette ville estoit bastie, ils auroient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Egyptiens estoient faits pour tenir contre le temps. Leurs statuës estoient des colosses, leurs colonnes estoient immenses [1]. L'Egypte visoit au grand et vouloit fraper les yeux de loin, mais toûjours en les contentant par la justesse des proportions. On a découvert dans le Sayd (vous sçavez bien que c'est le nom de la Thebaïde) des temples et des palais presque encore entiers où ces colonnes et ces statuës sont innombrables [2]. On y admire sur tout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de veûë, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matiere aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenuës à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence et quelle étenduë ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eû le temps d'en faire le tour et ne sont pas mesme asseûrez d'en avoir veû la moitié ; mais tout ce qu'ils y vont veû estoit surprenant. Une salle, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, estoit soûtenuë de six-vingt colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, et entremeslées d'obelisques que tant de siecles

1. Herod. et Diod., *loc. cit.*
2. *Voyages imp.*, par M. Thevenot.

n'ont pû abbatre. Les couleurs mesmes, c'est à dire ce qui éprouve le plûtost le pouvoir du temps, se soustiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité : tant l'Egypte sçavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ses ouvrages. Maintenant que le nom du roy penetre aux parties du monde les plus inconnuës, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautez que la Thebaïde renferme dans ses deserts, et d'enrichir nostre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puissance et quel art a pû faire d'un tel païs la merveille de l'univers? Et quelles beautez ne trouveroit-on si on pouvoit aborder la ville royale, puis que si loin d'elle on découvre des choses si merveilleuses?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dresser des monumens pour la posterité. Ses obelisques font encore aujourd'huy, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; et la puissance romaine, desesperant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monumens de leurs rois.

L'Egypte n'avoit point encore veû de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goust des Egyptiens leur fit aimer deslors la solidité et la régularité toute nuë. N'est-ce

point que la nature porte d'elle-mesme à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goust a esté gasté par des nouveautez et des hardiesses bizarres? Quoy qu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse reglée; ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la varieté infinie de la nature, et ils se vantoient d'estre les seuls qui avoient fait comme les dieux des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'estoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux spectateurs[2]. Une de ces pyramides bastie de brique avertissoit par son titre qu'on se gardast bien de la comparer aux autres, et qu'elle « estoit autant au dessus de toutes les « pyramides que Jupiter estoit au dessus de tous « les dieux ».

Mais, quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroist par tout. Ces pyramides estoient des tombeaux[8]; encore les rois qui les ont basties n'ont-ils pas eû le pouvoir d'y estre inhumez, et ils n'ont pas joüï de leur sepulcre.

Je ne parlerois pas de ce beau palais qu'on appelloit le Labyrinthe[3], si Herodote, qui l'a veû, ne nous asseûroit qu'il estoit plus surprenant que les pyramides. On l'avoit basti sur le bord du lac de Myris, et on luy avoit donné une veûë proportionnée à sa grandeur. Au reste, ce n'estoit pas

---

1. Herod., II.
2. *Id., ibid.*: Diod., I, sect II.
3. *Ibid.*

tant un seul palais qu'un magnifique amas de douze palais disposez régulierement, et qui communiquoient ensemble. Quinze cens chambres meslées de terrasses s'arrangeoient autour de douze salles, et ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bastiment par dessous terre. Ces bastimens soûterrains estoient destinez à la sepulture des rois, et encore (qui le pourroit dire sans honte et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain?) à nourrir les crocodiles sacrez dont une nation d'ailleurs si sage faisoit ses dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les sepulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens sacrez pour porter aux siecles futurs la memoire des grands princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles [1]. Les maisons estoient appellées des hostelleries, où l'on n'estoit qu'en passant et pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins; mais les maisons veritables estoient les tombeaux, que nous devions habiter durant des siecles infinis.

Au reste, ce n'estoit pas sur les choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grece en estoit si persuadée que ses plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue mesme et Solon, ces deux grands legislateurs, et les autres

1. Diod., I, sect. II.

qu'il n'est pas besoin de nommer, allerent apprendre la sagesse en Egypte [1]. Dieu a voulu que Moïse mesme « fust instruit dans toute la sagesse « des Egyptiens » : c'est par là qu'il a commencé « à estre puissant en paroles et en œuvres [2] ». La vraye sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire negligent les moyens humains, qui viennent aussi de luy à leur maniere.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fecondes et les enfans vigoureux. Par ce moyen le peuple croissoit en nombre et en forces. Le païs estoit sain naturellement ; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut estre aidée. Il y a un art de former les corps aussi-bien que les esprits. Cet art, que nostre non-chalance nous a fait perdre, estoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices [4]. Dans un grand champ de bataille qui a esté veû par Herodote [4], les cranes des Perses aisez à percer, et ceux des Egyptiens plus durs que les pierres ausquelles ils estoient meslez, montroient la molesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied,

1. Diod., I, sect. II ; Plut., *de Isid.*
2. *Act.*, VII, 22.
3. Diod., I, sect. II.
4. Herod., III.

la course à cheval, la course dans les chariots, se pratiquoit en Egypte avec une adresse admirable, et il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejettoient la lute [1] comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a deû l'entendre de la lute outrée des athletes que la Grece elle-mesme, qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blasmée comme peu convenable aux personnes libres ; mais, avec une certaine moderation, elle estoit digne des honnestes gens, et Diodore luy-mesme nous apprend [2] que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles aussi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de mesme ce que dit encore cet auteur touchant la musique [3]. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, estoit sans doute cette musique molle et effeminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car, pour cette musique généreuse dont les nobles accords élevent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puis que, selon Diodore mesme [4], leur Mercure l'avoit inventée, et avoit aussi inventé le plus grave des instrumens de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portoit en

1. Diod., I, sect. II.
2. *Ibid.*, sect. I.
3. *Ibid.*, sect. II.
4. *Ibid.*, sect. I.

cérémonie les livres de Trismegiste, on voit marcher à la teste le chantre tenant en main « un « symbole de la musique (je ne sçay pas ce que c'est) « et le livre des hymnes sacrez [1] ». Enfin, l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit estoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les loix de la milice se conservoient aisément, et comme par elles-mesmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans : car la profession de la guerre passoit de pere en fils comme les autres ; et, aprés les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres estoient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait esté guerriere. On a beau avoir des troupes reglées et entretenuës ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats, il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice, et n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son païs où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquestes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les loix. Les villes les plus célebres venoient apprendre en Egypte leurs antiquitez et la source de leurs plus belles institutions [2]. On la con-

1. Clem. Alex., *Strom.*, lib. VI.
2. Plat., *in Tim.*

sultoit de tous costez sur les regles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les Jeux Olimpiques, les plus illustres de la Grece, ils rechercherent par une ambassade solennelle l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combatans [1]. L'Egypte regnoit par ses conseils, et cet empire d'esprit luy parut plus noble et plus glorieux que celuy qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thebes fussent sans comparaison les plus puissans de tous les rois d'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent esté envahies par les Arabes ; de sorte qu'à vray dire ils les ont plûtost enlevées aux étrangers qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du païs. Mais, quand ils se sont meslez d'estre conquerans, ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris vainqueur des Indes ; apparemment c'est Bacchus, ou quelque autre heros aussi fabuleux. Le pere de Sesostris (les doctes veulent que ce soit Amenophis, autrement Memnon), ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conceut le dessein de faire de son fils un conquerant [2]. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est à dire avec de grandes pensées. Tous les enfans qui nasquirent le mesme jour que Sesostris furent amenez à la cour par ordre du roy.

---

1. Herod., II.
2. Diod., lib. I, sect. II

Il les fit élever comme ses enfans, et avec les mesmes soins que Sesostris, prés duquel ils estoient nourris. Il ne pouvoit luy donner de plus fideles ministres, ni des compagnons plus zelez de ses combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il luy fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune prince y apprit à supporter la faim et la soif, et soumit cette nation jusqu'alors indomptable. Accoustumé aux travaux guerriers par cette conqueste, son pere le fit tourner vers l'occident de l'Egypte : il attaqua la Libye, et la plus grande partie de cette vaste region fut subjuguée. En ce temps son pere mourut, et le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conceut pas un moindre dessein que celuy de la conqueste du monde ; mais, avant que de sortir de son royaume, il pourveut à la seûreté du dedans en gagnant le cœur de tous ses peuples par la liberalité et par la justice, et reglant au reste le gouvernement avec une extrême prudence [1]. Cependant, il faisoit ses préparatifs ; il levoit des troupes, et leur donnoit pour capitaines les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec luy. Il y en avoit dix-sept cens capables de répandre dans toute l'armée le courage, la discipline et l'amour du prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie, qu'il se rendit tributaire. Il continua ses victoires dans l'Asie. Jerusalem fut la premiere à sentir la force de ses armes. Le témeraire Roboam ne put luy ré-

1. Diod., lib. I, sect. II.

sister, et Sesostris enleva les richesses de Salomon. Dieu, par un juste jugement, les avoit livrées entre ses mains. Il pénetra dans les Indes plus loin qu'Hercule ni que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre, puis qu'il soumit le païs au-delà du Gange [1]. Jugez par là si les païs plus voisins luy resisterent. Les Scythes obéïrent jusqu'au Tanaïs; l'Armenie et la Cappadoce luy furent sujetes. Il laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte sont toûjours demeurées depuis. Herodote a veû dans l'Asie Mineure, d'une mer à l'autre, les monumens de ses victoires avec les superbes inscriptions de Sesostris, roy des rois et seigneur des seigneurs. Il y en avoit jusques dans la Thrace, et il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empescha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint aprés neuf ans chargé des dépouïlles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageusement leur liberté ; d'autres cederent sans résistance. Sesostris eut soin de marquer dans ses monumens la difference de ces peuples en figures hiéroglifiques à la maniere des Egyptiens. Pour décrire son empire, il inventa les cartes de géographie. Cent temples fameux, érigez en action de graces aux dieux tutelaires de toutes les villes, furent les premieres aussi-bien que les plus belles marques de ses victoires, et il eut soin de publier par des inscriptions que

1. Diod., lib. I, sect. II.

ces grands ouvrages avoient esté achevez sans fatiguer ses sujets [1]. Il mettoit sa gloire à les ménager et à ne faire travailler aux monumens de ses victoires que les captifs. Salomon luy en avoit donné l'exemple. Ce sage prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son regne immortel [2]. Les citoyens estoient attachez à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre et à commander. Sesostris ne pouvoit pas se regler sur un plus parfait modele. Il regna trente-trois ans, et joüït long-temps de ses triomphes, beaucoup plus digne de gloire si la vanité ne luy eust pas fait traisner son char par les rois vaincus [3]. Il semble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à luy-mesme, et laissa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne passa pas la quatriéme génération. Mais il restoit encore du temps de Tibere des monumens magnifiques, qui en marquoient l'étenduë et la quantité des tributs [4]. L'Egypte retourna bientost à son humeur pacifique. On a mesme écrit que Sesostris fut le premier à ramollir, aprés ses conquestes, les mœurs de ses Egyptiens dans la crainte des révoltes [5]. S'il le faut croire, ce ne pouvoit estre qu'une précaution qu'il

1. Herod. et Diod., *ibid.*
2. II *Par.*, VIII, 9.
3. Diod., I, sect. II.
4. Tacit., *Ann.*, II.
5. Nymphodor., lib. XIII *Rer. barbar. post Herod.*

prenoit pour ses successeurs. Car, pour luy, sage et absolu comme il estoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ses peuples, qui l'adoroient. Au reste cette pensée est peu digne d'un si grand prince ; et c'estoit mal pourvoir à la seûreté de ses conquestes que de laisser affoiblir le courage de ses sujets. Il est vray aussi que ce grand empire ne dura gueres. Il faut perir par quelque endroit. La division se mit en Egypte. Sous Anysis l'Aveugle, l'Éthiopien Sabacon envahit le royaume [1] : il en traita aussi bien les peuples et y fit d'aussi grandes choses qu'aucun des rois naturels. Jamais on ne vit une moderation pareille à la sienne, puis qu'aprés cinquante ans d'un regne heureux il retourna en Éthiopie pour obéïr à des avertissemens qu'il crut divins. Le royaume abandonné tomba entre les mains de Sethon, prestre de Vulcain, prince religieux à sa mode, mais peu guerrier, et qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne se soustint plus que par des milices étrangeres. On trouve une espece d'anarchie. On trouve douze rois choisis par le peuple, qui partagerent entre eux le gouvernement du royaume. C'est eux qui ont basti ces douze palais qui composoient le Labyrinthe. Quoy-que l'Egypte ne pust oublier ses magnificences, elle fut foible et divisée sous ces douze princes. Un d'eux (ce fut Psammitique) se rendit le maistre par le secours des étrangers.

1. Herod. et Diod., *ibid.*

L'Egypte se rétablit, et demeura assez puissante pendant cinq ou six regnes. Enfin, cet ancien royaume, aprés avoir duré environ seize cens ans, affoibli par les rois de Babylone et par Cyrus, devint la proye de Cambyse, le plus insensé de tous les princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte ont reconnu qu'elle n'estoit pas belliqueuse [1] : vous en avez veû les raisons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produisit son premier guerrier, qui fut Sesostris. Aussi, malgré sa milice si soigneusement entretenuë, nous voyons sur la fin que les troupes étrangeres font toute sa force, qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un État. Mais les choses humaines ne sont point parfaites, et il est mal-aisé d'avoir ensemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'est une assez belle durée d'avoir subsisté seize siecles. Quelques Éthiopiens ont regné à Thebes dans cet intervale, entre autres Sabacon, et, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente constitution de son État, que les étrangers qui la conqueroient entroient dans ses mœurs plûtost que d'y introduire les leurs : ainsi, changeant de maistres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à souffrir les Perses, dont elle voulut souvent secouer le joug. Mais elle n'estoit pas assez belliqueuse pour se soustenir par sa propre force contre

1. Strab., lib. XVII.

une si grande puissance, et les Grecs qui la défendoient, occupez ailleurs, estoient contraints de l'abandonner : de sorte qu'elle retomboit toûjours sous ses premiers maistres, mais toûjours opiniastrement attachée à ses anciennes coustumes, et incapable de démentir les maximes de ses premiers rois. Quoy-qu'elle en retinst beaucoup de choses sous les Ptolomées, le mélange des mœurs greques et asiatiques y fut si grand qu'on n'y reconnut presque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens rois d'Egypte sont fort incertains, mesme dans l'histoire des Egyptiens. On a peine à placer Osymanduas, dont nous voyons de si magnifiques monumens dans Diodore [1], et de si belles marques de ses combats. Il semble que les Egyptiens n'ayent pas connu le pere de Sesostris, qu'Herodote et Diodore n'ont pas nommé. Sa puissance est encore plus marquée par les monuments qu'il a laissez dans toute la terre que par les memoires de son païs; et ces raisons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ses antiquitez ait toûjours esté aussi exact qu'elle s'en vantoit, puis qu'elle-mesme est si incertaine des temps les plus éclatans de sa monarchie.

---

1. Diod., I, sect. II.

CHAPITRE IV

Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes et Cyrus.

Le grand empire des Egyptiens est comme détaché de tous les autres, et n'a pas, comme vous voyez, une longue suite. Ce qui nous reste à dire est plus soustenu et a des dates plus précises.

Nous avons neanmoins encore tres-peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens; mais enfin, en quelque temps qu'on en veuïlle placer les commencemens, selon les diverses opinions des historiens, vous verrez que, lors que le monde estoit partagé en plusieurs petits États dont les princes songeoient plûtost à se conserver qu'à s'accroistre, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns aprés les autres, et poussa bien loin ses conquestes du costé de l'Orient [1]. Sa femme, Semiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe un courage et une suite de conseils qu'on n'a pas accoustumé

1. Diod., II; Just., I.

d'y trouver, soustint les vastes desseins de son mari et acheva de former cette monarchie.

Elle estoit grande sans doute, et la grandeur de Ninive, qu'on met au dessus de celle de Babylone [1], le montre assez. Mais, comme les historiens les plus judicieux [2] ne font pas cette monarchie si ancienne que les autres nous la representent, ils ne la font pas non plus si grande. On voit durer trop long-temps les petits royaumes [3] dont il la faudroit composer, si elle estoit aussi ancienne et aussi étenduë que le fabuleux Ctesias et ceux qui l'en ont cru sur sa parole nous la décrivent. Il est vray que Platon [4], curieux observateur des antiquitez, fait le royaume de Troye du temps de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens. Mais on n'en voit rien dans Homere, qui, dans le dessein qu'il avoit de relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette circonstance; et on peut croire que les Assyriens estoient peu connus du costé de l'Occident, puis qu'un poëte si sçavant et si curieux d'orner son poëme de tout ce qui appartenoit à son sujet ne les y fait point paroistre.

Cependant, selon la supputation que nous avons jugé la plus raisonnable, le temps du siege de Troye estoit le beau temps des Assyriens, puis que c'est celuy des conquestes de Semiramis; mais c'est

---

1. Strab., XVI.
2. Herod., I; Dion. Hal., I; App., init. op.
3. *Gen.*, XIV, 1, 2; *Jud.*, III, 8.
4. Plat., *de Leg.*, III.

qu'elles s'étendirent seulement vers l'Orient [1]. Ceux qui la flatent le plus luy font tourner ses armes de ce costé-là. Elle avoit eû trop de part aux conseils et aux victoires de Ninus pour ne pas suivre ses desseins, si convenables, d'ailleurs, à la situation de son empire; et je ne croy pas qu'on puisse douter que Ninus ne se soit attaché à l'Orient, puis que Justin mesme, qui le favorise autant qu'il peut, luy fait terminer aux frontieres de la Libye les entreprises qu'il fit du costé de l'Occident.

Je ne sçay donc plus en quel temps Ninive auroit poussé ses conquestes jusqu'à Troye, puis qu'on voit si peu d'apparence que Ninus et Semiramis ayent rien entrepris de semblable, et que tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vescu dans une telle mollesse et avec si peu d'action qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous, et qu'il faut plûtost s'étonner que leur empire ait pû subsister que de croire qu'il ait pû s'étendre.

Il fut sans doute beaucoup diminué par les conquestes de Sesostris; mais, comme elles furent de peu de durée et peu soustenuës par ses successeurs, il est à croire que les païs qu'elles enleverent aux Assyriens, accoustumez de long-temps à leur domination, y retournerent naturellement : de sorte que cet empire se maintint en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses rois si long-temps cachée

1. Just., I; Diod., II.

dans le secret du palais, Sardanapale, célebre par ses infamies, devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez veû les royaumes qui sont sortis du débris de ce premier empire des Assyriens, entre autres celuy de Ninive et celuy de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de rois d'Assyrie, et furent les plus puissans. Leur orgueïl s'éleva bientost au-delà de toutes bornes par les conquestes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du royaume des Israëlites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu et un miracle visible pour les empescher d'accabler la Judée sous Ezéchias; et on ne sceut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu aprés dans leur voisinage le royaume de Babylone, où la famille royale estoit défaillie.

Babylone sembloit estre née pour commander à toute la terre. Ses peuples estoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie regnoit parmi eux avec les beaux arts, et l'Orient n'avoit gueres de meilleurs soldats que les Chaldéens [1]. L'antiquité admire les riches moissons d'un païs que la negligence de ses habitans laisse maintenant sans culture; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse comme la troisiéme partie d'un si grand empire [2]. Ainsi les rois d'As-

1. Xenoph., *Cyrop.*, lib. III, IV.
2. Herod., I.

syrie, enflez d'un accroissement qui ajoustoit à leur monarchie une ville si opulente, conceurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor Ier crut son empire indigne de luy, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédecesseurs, aprés des succés inoüïs et des conquestes surprenantes, voulut plûtost se faire adorer comme un dieu que commander comme un roy. Quels ouvrages n'entrepris-il point dans Babylone ! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes et quelle enceinte y vit-on paroistre ! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allast estre renouvellée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulust de nouveau menacer le ciel. Son orgueïl, quoy-qu'abbatu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination ; et, voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réünit contre eux avec les rois de Medie et les rois de Perse une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueïl se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi-bien que des principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Medes [1]. Babylone, trop accoustumée à commander et à vaincre pour craindre tant

1. Xenoph., *Cyrop.*, III, IV.

d'ennemis liguez contre elle, pendant qu'elle se croit invincible, devint captive des Medes, qu'elle prétendoit subjuguer, et perit enfin par son orgueïl.

La destinée de cette ville fut étrange, puis qu'elle perit par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu prés dans ses vastes plaines le mesme effet que le Nil dans celles d'Egypte; mais, pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate estoit droit dans son cours, et jamais ne se débordoit [1]. Il luy fallut faire dans tout le païs un nombre infini de canaux, afin qu'il en pust arroser les terres, dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impetueuses, il fallut le faire couler par mille détours et luy creuser de grands lacs qu'une sage reine revestit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mere de Labynithe, autrement nommé Nabonide ou Baltasar, dernier roy de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux costez de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve separoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une riviere si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En mesme temps on bastit le

1. Herod., I.

pont, dont les solides materiaux estoient préparez, et on revestit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revestuës de mesme, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur [1]. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le mesme lac qu'elle avoit creusé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, desesperant de réduire Babylone ni par force ni par famine, il s'y ouvrit des deux costez de la ville le passage que nous avons veû tant marqué par les prophetes.

Si Babylone eust pû croire qu'elle eust esté périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eust pas jettée dans l'aveuglement, non seulement elle eust pû prévoir ce que fit Cyrus, puis que la memoire d'un travail semblable estoit récente, mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eust accablé les Perses dans le lit de la riviere où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins; il n'y avoit ni ordre ni commandement reglé. Ainsi perissent non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit par tout : le roy impie fut tué, et Xenophon, qui donne ce titre au dernier roy de Babylone [2], semble désigner par ce mot les sacrileges

1. Herod., I.
2. Xenoph., VII.

de Baltasar, que Daniel nous fait voir puni par une chute si surprenante.

Les Medes, qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eust deû estre toûjours fatale à la grandeur assyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses, ses sujets, eurent la gloire de cette conqueste.

En effet, elle est deûë entierement à ce heros, qui, ayant esté élevé sous une discipline sévere et réguliere, selon la coûtume des Perses, peuples alors aussi moderez que depuis ils ont esté voluptueux, fut accoustumé dés son enfance à une vie sobre et militaire [1]. Les Medes, autrefois si laborieux et si guerriers [2], mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toûjours, avoient besoin d'un tel géneral. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toûjours respecté en Orient ; mais il mettoit l'esperance du succés dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse. Dés la premiere bataille, le roy de Babylone fut tué et les Assyriens mis en déroute [3]. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roy ; et, en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clement qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau

1. Xenoph., *Cyrop.*, I.
2. Polyb., V, XLIV ; X, XXIV.
3. Xenoph., *Cyrop.*, IV, V.

païs, qu'il regardoit déja comme sa conqueste, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnez de part et d'autre [1]. Il sceut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueïlleuse puissance de Babylone, qui alloit tout envahir ; et enfin, la gloire qu'il s'estoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réünis sous ses étendars, avec de si grands secours il soumit cette vaste étenduë de terre dont il composa son empire.

C'est par là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante qu'elle ne pouvoit gueres manquer de s'accroistre sous ses successeurs. Mais, pour entendre ce qui l'a perduë, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, sur tout avec Alexandre.

---

1. Xenoph., *Cyrop.*, V.

CHAPITRE V

Les Perses, les Grecs et Alexandre.

Cambyse, fils de Cyrus, fut celuy qui corrompit les mœurs des Perses[1]. Son pere, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne, et, par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption estoit déja trop universelle : l'abondance avoit introduit trop de déreglement dans les mœurs ; et Darius n'avoit pas luy-mesme conservé assez de force pour estre capable de redresser tout-à-fait les autres. Tout dégénera sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais, encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en

1. Plat., *de Leg.*, III.

s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toûjours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge [1], qui passa toûjours parmi eux pour un vice honteux et bas ? Ce qu'ils trouvoient le plus lasche aprés le mensonge estoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnestement les rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur païs avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur [2]. Les Perses estoient honnestes, civils, liberaux envers les estrangers, et ils sçavoient s'en servir. Les gens de merite estoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vray qu'ils ne sont pas arrivez à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toûjours regi avec quelque confusion. Ils ne sceurent jamais trouver ce bel art, depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand État, et d'en faire un tout parfait. Aussi n'estoient-ils presque jamais sans révoltes considerables. Ils n'estoient pourtant pas sans politique. Les regles de la justice estoient connuës

1. Plat., *Alcib.*, I ; Herod., lib. I.
2. Herod., III.

parmi eux, et ils ont eû de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude. Les crimes estoient severement punis [1], mais avec cette moderation qu'en pardonnant aisément les premieres fautes, on réprimoit les rechutes par de rigoureux chastimens. Ils avoient beaucoup de bonnes loix, presque toutes venuës de Cyrus, et de Darius fils d'Hystaspe [2]. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils reglez pour les maintenir [3], et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil estoient les yeux et les oreilles du prince [4], on avertissoit tout ensemble et le prince, qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen, et les ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mesmes, mais pour le prince qui estoit leur chef et pour tout le corps de l'État. Ces ministres devoient estre instruits des anciennes maximes de la monarchie [5]. Le registre qu'on tenoit des choses passées [6] servoit de regle à la posterité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du prince, et au grand malheur de l'État, ils ne demeurassent sans récompense.

1. Herod., I.
2. Plat., *de Leg.*, III.
3. *Esth.*, I, 13.
4. Xenoph., *Cyrop.*, VIII.
5. *Esth.*, I, 15.
6. *Ibid.*, VI.

C'estoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roy et pour tout l'État où chacun se trouvoit avec tous les autres. Un des premiers soins du prince estoit de faire fleurir l'agriculture ; et les satrapes dont le gouvernement estoit le mieux cultivé avoient la plus grande part aux graces [1]. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'estoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le païs, et l'autre de le cultiver. Le prince les protegeoit avec une affection presque égale, et les faisoit concourir au bien public. Aprés ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorez estoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans [2]. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dés leur enfance pour l'autorité royale alloit jusqu'à l'excés, puis qu'ils y mesloient de l'adoration, et paroissoient plûtost des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire legitime : c'estoit l'esprit des Orientaux, et peut-estre que le naturel vif et violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme et plus absolu.

La maniere dont on élevoit les enfans des rois est admirée par Platon [3], et proposée aux Grecs

---

1. Xenoph., *Œconom.*
2. Herod., I.
3. Plat., *Alcib.*, I.

comme le modele d'une éducation parfaite. Dés l'âge de sept ans on les tiroit des mains des eunuques pour les faire monter à cheval et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lors que l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'État. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est à dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les loix de Zoroastre, fils d'Oromase. Le second les accoustumoit à dire la verité et à rendre la justice. Le troisiéme leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptez, afin d'estre toûjours libres et vrayment rois, maistres d'eux-mesmes et de leurs desirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eust fait des esclaves et leur eust osté la confiance si necessaire au commandement. Les jeunes seigneurs estoient élevez à la porte du roy avec ses enfans [1]. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonneste. On rendoit compte au roy de leur conduite. Ce compte qu'on luy en rendoit estoit suivi par son ordre de chastimens et de récompenses. La jeunesse, qui les voyoit, apprenoit de bonne heure avec la vertu la science d'obéïr et de commander. Avec une si belle institution, que ne devoit-on pas esperer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eust eû autant de soin de les bien conduire dans le pro-

1. Xenoph., *de Exped. Cyri Jun.*, I.

grés de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompuës de la nation les entraisnoient bien-tost dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que, malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en sont toûjours piquez, et ils en ont donné d'illustres marques. L'art militaire avoit parmi eux la préference qu'il meritoit comme celuy à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos [1]. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne sceurent ce que peut dans une armée la séverité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuër ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix un peuple immense qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roy et les grands traisnoient aprés eux seulement pour le plaisir. Car leur mollesse estoit si grande qu'ils vouloient trouver dans l'armée la mesme magnificence et les mesmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchoient accompagnez de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques et de tout ce qui

1. Xenoph., *Œconom.*

servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte et déja embarassée de la multitude excessive de ses soldats estoit surchargée par le nombre demesuré de ceux qui ne combatoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert ; les ordres ne venoient jamais à temps, et dans une action tout alloit comme à l'aventure, sans que personne fust en état de pourvoir à ce desordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bien-tost, et passer rapidement dans un païs : car ce corps immense, et avide non seulement de ce qui estoit necessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne sçavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux mesmes qui la sçavoient se trouverent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablez par la multitude de leurs ennemis ; et c'est par là que l'Egypte, toute superbe qu'elle estoit et de son antiquité et de ses sages institutions et des conquestes de son Sesostris, devint sujete des Perses. Il ne leur fut pas mal-aisé de dompter l'Asie Mineure, et mesme les colonies greques, que la mollesse de l'Asie avoit corrompuës. Mais, quand ils vinrent à la Grece mesme, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais veû, une milice reglée,

des chefs entendus, des soldats accoustumez à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lute et les autres exercices ordinaires dans ce païs rendoient adroits ; des armées mediocres à la verité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ; au reste si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux qu'on eust cru que les soldats n'avoient tous qu'une mesme ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand estoit une politique ferme et prévoyante, qui sçavoit abandonner, hasarder et défendre ce qu'il falloit; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celuy de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient esté cultivez de bonne heure par des rois et des colonies venuës d'Egypte, qui, s'estant établies dés les premiers temps en divers endroits du païs, avoient répandu par tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lute, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur estoit à se rendre dociles et à se laisser former par les loix pour le bien public. Ce n'estoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État

qu'autant qu'ils en souffrent eux-mesmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs estoient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui estoit le corps de l'État. Les peres nourrissoient leurs enfans dans cet esprit; et les enfans apprenoient dés le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déference mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'estoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toûjours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les loix et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grece avoit eûs en divers païs, un Minos, un Cecrops, un Thesée, un Codrus, un Temene, un Cresphonte, un Eurystene, un Patrocles, et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation [1]. Ils furent tous populaires, non point en flatant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant regner la loy.

Que diray-je de la severité des jugemens? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celuy de l'Aréopage, si réveré dans toute la Grece qu'on disoit que les dieux mesmes y avoient comparu? Il a esté célebre dés les premiers temps, et Cecrops apparemment l'avoit fondé sur le modele des

1. Plat., *de Leg.*, III.

tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si long-temps la réputation de son ancienne severité, et l'éloquence trompeuse en a toûjours esté bannie.

Les Grecs, ainsi policez peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mesmes, et la plus-part des villes se formerent en républiques. Mais de sages legislateurs qui s'éleverent en chaque païs, un Thales, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolaüs, et tant d'autres que l'histoire marque, empescherent que la liberté ne dégénerast en licence. Des loix simplement écrites et en petit nombre tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du païs.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit estoit admirable : car la liberté que se figuroient les Grecs estoit une liberté soumise à la loy, c'est à dire à la raison mesme reconnuë par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutez durant le temps de leur ministere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur experience. La loy estoit regardée comme la maistresse : c'estoit elle qui établissoit les magistrats, qui en regloit le pouvoir, et qui enfin chastioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas icy question d'examiner si ces idées sont aussi solides que specieuses. Enfin la Grece en estoit charmée, et préferoit les inconveniens de

la liberté à ceux de la sujetion legitime, quoy-qu'en effet beaucoup moindres. Mais, comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celuy que la Grece tiroit du sien estoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur païs qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grece n'est pas croyable. Plus ces peuples estoient libres, plus il estoit necessaire d'y établir par de bonnes raisons les regles des mœurs et celles de la societé. Pythagore, Thales, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Aristote et une infinité d'autres remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans, qui prirent le nom de philosophes; mais ceux qui estoient suivis estoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'interest particulier et mesme la vie à l'interest géneral et au salut de l'État; et c'estoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoy parler des philosophes? Les poëtes mesmes, qui estoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquerans regardoit Homere comme un maistre qui luy apprenoit à bien regner. Ce grand poëte n'apprenoit pas moins à bien obéïr et à estre bon citoyen. Luy et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne

célebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la societé, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du prince, maistresse de toutes les loix et mesme des plus sacrées, luy inspiroit de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eust toute la Grece estoient les Barbares [1].

Cette haine estoit venuë aux Grecs dés les premiers temps, et leur estoit devenuë comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homere est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grece sur l'Asie. Du costé de l'Asie estoit Venus, c'est à dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du costé de la Grece estoit Junon, c'est à dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du costé de l'Asie estoit Mars impetueux et brutal, c'est à dire la guerre faite avec fureur : du costé de la Grece estoit Pallas, c'est à dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grece, depuis ce temps, avoit toûjours cru que l'intelligence et le vray courage estoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensast

1. Isocr., *Paneg.*

à la subjuguer; et, en subissant ce joug, elle eust cru assujetir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le veritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grece estoit pleine de ces sentimens quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe et par Xerxes, avec des armées dont la grandeur paroist fabuleuse, tant elle est énorme. Aussi-tost chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoyque toutes les villes de Grece fissent autant de républiques, l'interest commun les réünit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne cousta rien aux Atheniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et, aprés qu'ils eûrent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui estoit capable de porter les armes. Pour arrester quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour luy faire sentir ce que c'estoit que la Grece, une poignée de Lacedémoniens courut avec son roy à une mort asseûrée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inoüie. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impetuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincuë que

de mettre la division parmi les Grecs; et l'état mesme où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile [1]. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire et la confiance rompit l'union. Accoustumez à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grece estoit composée, Athenes et Lacedémone estoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacedémone. Athenes vouloit le plaisir ; la vie de Lacedémone estoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoit la gloire et la liberté; mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence; et, contrainte par des loix séveres à Lacedémone, plus elle estoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'interest se mesloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviger; et la mer où elle regnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maistresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulust assujetir; et ses richesses, qui luy inspiroient ce desir, luy fournissoient le moyen de le satisfaire.

---

1. Plat., *de Leg.*, III.

Au contraire, à Lacedémone, l'argent estoit méprisé. Comme toutes ses loix tendoient à en faire une république guerriere, la gloire des armes estoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possedez. Dés-là naturellement elle vouloit dominer; et plus elle estoit au dessus de l'interest, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacedémone, par sa vie reglée, estoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athenes estoit plus vive, et le peuple y estoit trop maistre. La philosophie et les loix faisoient à la verité de beaux effets dans des naturels si exquis; mais la raison toute seule n'estoit pas capable de les retenir. Un sage Athenien [1], et qui connoissoit admirablement le naturel de son païs, nous apprend que la crainte estoit necessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rasseûrez contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent: la gloire de leurs belles actions, et la seûreté où ils croyoient estre. Les magistrats n'estoient plus écoutez; et, comme la Perse estoit affligée par une excessive sujetion, Athenes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujetir toute la Grece; de sorte qu'elles estoient

1. Plat., *de Leg.*, III.

toûjours ennemies, plus encore par la contrarieté de leurs interests que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes greques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacun souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux républiques trop fascheux. Celuy de Lacedémone estoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sçay quoy de farouche. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austeres et trop imperieux [1]; joint qu'il falloit se résoudre à n'estre jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, estant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relasche [2]. Ainsi les Lacedémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent [3]. Les Atheniens estoient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festes et les jeux estoient perpetuels; où l'esprit, où la liberté et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles [4]. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliez, et estoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flaté, c'est à dire, selon

1. Arist., *Polit.*, VIII, IV.
2. *Ibid.*, VII, XIV.
3. Xenoph , *de Rep. Lac.*
4. Plat., *de Rep.*, VIII.

Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gasté par la flaterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. Vous avez veû la guerre du Peloponnese et les autres toûjours causées ou entretenuës par les jalousies de Lacedémone et d'Athenes. Mais ces mesmes jalousies qui troubloient la Grece la soustenoient en quelque façon, et l'empeschoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses apperceurent bientost cet état de la Grece. Ainsi tout le secret de leur politique estoit d'entretenir ces jalousies et de fomenter ces divisions. Lacedémone, qui estoit la plus ambitieuse, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le dessein de se rendre maistres de toute la nation; et, soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le roy de Perse qu'elles appelloient le grand roy[1] ou le roy par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujetes; mais il n'estoit pas possible que l'ancien esprit de la Grece ne se réveillast à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des Barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roy, et de ruiner son empire.

---

1. Plat., *de Leg.*, III; Isocr., *Paneg.*, etc.

Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons veûë, Agesilas, roy de Lacedémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure [1], et montra qu'on les pouvoit abbatre. Les seules divisions de la Grece arresterent ses conquestes; mais il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxe, se révolta contre luy. Il avoit dix mille Grecs dans ses troupes, qui seuls ne purent estre rompus dans la déroute universelle de son armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs se trouvoient sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conceurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur païs, et ils en vinrent à bout. C'est la belle histoire qu'on trouve si bien racontée par Xenophon dans son livre de la *Retraite des dix mille*, ou de l'*Expédition du jeune Cyrus*. Toute la Grece vit alors plus que jamais qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit ceder, et que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour luy résister quand elle seroit unie. Philippe, roy de Macedoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que luy donnoit, contre tant de villes et de républiques divi-

1. Polyb., lib. III, c. VI.

sées, un royaume petit à la verité, mais uni et où la puissance royale estoit absoluë, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grece et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre son fils succeda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macedoniens non seulement aguerris, mais encore triomphans, et devenus par tant de succés presque autant superieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline que les autres Grecs estoient au dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui regnoit en Perse de son temps, estoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si vous le comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroistre tous les jours son nom qui luy faisoit préferer à tous les perils, à tous les travaux et à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance qui luy faisoit sentir au fond de son cœur que tout luy devoit ceder comme à un homme que sa destinée rendoit superieur aux autres, confiance qu'il inspiroit non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des diffi-

cultez, et au-dessus d'eux-mesmes, vous jugerez aisément auquel des deux appartenoit la victoire. Et, si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macedoniens au dessus de leurs ennemis, vous avoüërez que la Perse, attaquée par un tel heros et par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maistre. Ainsi vous découvrirez en mesme temps ce qui a ruiné l'empire des Perses et ce qui a élevé celuy d'Alexandre.

Pour luy faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'estoit Memnon, Rhodien[1]. Tant qu'Alexandre eut en teste un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de luy. Au lieu de hazarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputast tous les passages, qu'on leur coupast les vivres, qu'on les allast attaquer chez eux, et que par une attaque vigoureuse on les forçast à venir défendre leur païs. Alexandre y avoit pourveû, et les troupes qu'il avoit laissées à Antipater suffisoient pour garder la Grece. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Grece, Memnon mourut et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais veû; et, aprés avoir vengé la Grece, aprés

1. Diod., XVII, sect. 1.

avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour asseûrer de tous costez son nouvel empire, ou plûtost pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celuy de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquestes plus loin que ce célebre vainqueur. Mais celuy que les deserts, les fleuves et les montagnes n'estoient pas capables d'arrester, fut contraint de ceder à ses soldats rebutez, qui luy demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monumens qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenuë, et dompta tous les païs qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté non pas comme un conquerant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eust jamais conceû, et avec les plus justes esperances d'un heureux succés, il mourut sans avoir eû le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbecille et des enfans en bas âge incapables de soustenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excés ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en

estre dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célebreroient ses funerailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, vous avez veû le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison. La Macedoine, son ancien royaume, tenu par ses ancestres depuis tant de siecles, fut envahi de tous costez comme une succession vacante, et, aprés avoir esté long-temps la proye du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquerant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a esté le dernier roy de sa race. S'il fust demeuré paisible dans la Macedoine, la grandeur de son empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eust pû laisser à ses enfans le royaume de ses peres. Mais, parce qu'il avoit esté trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquestes!

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution. Car il faut dire à sa gloire que, si jamais homme a esté capable de soustenir un si vaste empire, quoy-que nouvellement conquis, ç'a esté sans doute Alexandre, puis qu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoy-qu'il en ait fait de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité ; si ce n'est qu'on veuïlle dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageoit toûjours à

entreprendre, n'eust jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoy qu'il en soit, nous voyons par son exemple qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'est à dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un foible irremédiable inseparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avoûër que comme le vice le plus inherent, si je puis parler de la sorte, et le plus inseparable des choses humaines, c'est leur propre caducité; celuy qui sçait conserver et affermir un État a trouvé un plus haut point de sagesse que celuy qui sçait conquerir et gagner des batailles.

Il n'est pas besoin que je vous raconte en détail ce qui fit perir les royaumes formez du débris de l'empire d'Alexandre, c'est à dire, celuy de Syrie, celuy de Macedoine et celuy d'Egypte. La cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de ceder à une plus grande puissance, qui fut la puissance romaine. Si toutefois nous voulions considerer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aisément les causes immédiates de leur chute; et nous verrions entre autres choses que la plus puissante de toutes, c'est à dire celle de Syrie, aprés avoir esté ébranlée par la mollesse et le luxe de la nation, receut enfin le coup mortel par la division de ses princes.

CHAPITRE VI

L'empire romain, et, en passant, celui de Carthage et sa mauvaise constitution.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les loix, et que nous devons par consequent mieux connoistre que tous les autres empires. Vous entendez bien que je parle de l'empire romain. Vous en avez veû la longue et mémorable histoire dans toute sa suite. Mais, pour entendre parfaitement les causes de l'élevation de Rome et celles des grands changemens qui sont arrivez dans son État, considerez attentivement avec les mœurs des Romains les temps d'où dépendent tous les mouvemens de ce vaste empire.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus reglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a esté le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, estoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses luy faisoit aimer l'autre : car, parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mere qui le nourrissoit dans des sentimens également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un État où personne ne fust sujet que de la loy, et où la loy fust plus puissante que les hommes.

Au reste, quoy-que Rome fust née sous un gouvernement royal, elle avoit mesme sous ses rois une liberté qui ne convient gueres à une monarchie reglée. Car, outre que les rois estoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'estoit encore au peuple assemblé à confirmer les loix et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit mesme des cas particuliers où les rois déferoient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées et l'autorité de convoquer les assemblées legitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les loix et d'exécuter les decrets publics.

Quand Servius Tullius conceut le dessein que

vous avez veû de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déja si libre l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goustée toute entiere sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lors qu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans, qui s'estoient laissez entraisner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévere immoler à la liberté sa propre famille. Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis [1]. Ce fut en vain que le roy Porsena les prit en sa protection. Les Romains, presque affamez, luy firent connoistre par leur fermeté qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le senat; et Rome entiere fit dire à ce puissant roy, qui venoit de la réduire à l'extremité, qu'il cessast d'interceder pour les Tarquins, puis que, résoluë de tout hazarder pour sa liberté, elle recevroit plûtost ses ennemis que ses tyrans [2]. Porsena, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains

1. Dionys. Halic., lib. V.
2. Tit. Liv., II, XIII, XV.

joüir en paix d'une liberté qu'ils sçavoient si bien défendre.

La liberté leur estoit donc un tresor qu'ils préferoient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous veû que dans leurs commencemens, et mesme bien avant dans leurs progrés, la pauvreté n'estoit pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entiere, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sçait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la liberalité d'autruy, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bestail, labourer la terre, se dérober à eux-mesmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle estoit leur vie ; c'est de quoy ils soustenoient leur famille, qu'ils accoustumoient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté, ayent esté plus long-temps en honneur. Les senateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'exterieur, differoient peu des païsans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le senat. Du reste on les trouvoit occupez du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit querir pour commander les armées. Ces exemples sont frequens dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roy si riche, n'avoient que de la vais-

selle de terre, et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'estoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Aprés avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouïlles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoy se faire enterrer. Cette moderation duroit encore pendant les guerres puniques. Dans la premiere, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au senat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence [1]. Aprés la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la premiere simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le tresor public par le riche tresor des rois de Macedoine, vivoit selon les regles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse [2]. Ainsi les richesses estoient méprisées : la moderation et l'innocence des généraux romains faisoit l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dés leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis mesme qu'elle se vit maistresse du monde. Le Capitole basti par Tarquin le Superbe et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette

1. Tit. Liv., *Epit.*, lib. XVIII.
2. Cic., *Of.*, II.

forteresse estoient dignes deslors de la majesté du plus grand des dieux et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchez, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mesmes et les égouts de la ville avoient une magnificence qui paroistroit incroyable, si elle n'estoit attestée par tous les historiens [1], et confirmée par les restes que nous en voyons. Que diray-je de la pompe des triomphes, des céremonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple [2] ? En un mot, tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne regnoit seulement dans les maisons particulieres. Celuy qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui estoit le meilleur œconome et prenoit le plus sur luy-mesme, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendoit plustost à l'autre excés, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose non seulement de rude et de rigide, mais encore

---

1. Tit. Liv., lib. I, LIII, LV, LVI ; VI, V ; Dionys. Halic., III, IV ; Tacit., *Hist.*, III, LXXII ; Plin., XXXVI, XV.

2. Dionys. Halic., *Ant. rom.*, VII, XIII.

de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour se réduire eux-mesmes sous de bonnes loix; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais veû se trouva en mesme temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance legitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'estre admirable, puis qu'on y trouvoit avec des courages fermes et des corps vigoureux une si prompte et si exacte obéïssance.

Les loix de cette milice estoient dures, mais necessaires. La victoire estoit perilleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuër, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, estoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchez de la république. Vous avez veû dans Florus et dans Ciceron [1] l'histoire de Régulus qui persuada au senat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal et aprés la perte de la bataille de Cannes, c'est à dire dans le temps où Rome épuisée par

1. Cic., *de Offic.*, III; Florus, II, II

tant de pertes manquoit le plus de soldats, le senat aima mieux armer contre sa coustume huit mille esclaves que de racheter huit mille Romains, qui ne luy auroient pas plus cousté que la nouvelle milice qu'il fallut lever[1]. Mais, dans la necessité des affaires, on établit plus que jamais comme une loy inviolable qu'un soldat romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées romaines, quoyque défaites et rompuës, combatoient et se rallioient jusqu'à la derniere extrémité; et, comme remarque Salluste[2], il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combatu sans en avoir ordre que pour avoir lasché le pied et quitté son poste : de sorte que le courage avoit plus besoin d'estre réprimé que la lascheté n'avoit besoin d'estre excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils estoient par eux-mesmes appliquez et ingenieux, ils sçavoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour le genre mesme des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez veû dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mesmes. Qui ne sçait qu'ils

---

1. Polyb., VI, LVI; Tit. Liv., XXII, LVII, LVIII; Cic., *de Off.*, III.

2. Sallust., *de Bello Catil.*, 9.

ont appris des Carthaginois l'invention des galeres par lesquelles ils les ont batus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connuës de quoy les surmonter toutes?

En effet, il est certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cedoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrerent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminez qu'ils fussent [1]; et nous voyons toutefois en cette mesme rencontre ces Romains inferieurs en tout le reste l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils sçavoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la meslée. C'est ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe; et vous avez souvent remarqué vous-mesme dans les *Commentaires* de Cesar que les Romains commandez par ce grand homme ont subjugué les Gaulois plus encore par les adresses de l'art militaire que par leur valeur.

Les Macedoniens, si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre, croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fust capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le mesme Polybe et Tite-Live

---

1. Polyb., II, XXVIII et sqq.

aprés luy[1] ont démontré qu'à considerer seulement la nature des armées romaines et de celles des Macedoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'estre batuës à la longue, parce que la phalange macedonienne, qui n'estoit qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piece, au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, estoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientost appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soustenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange macedonienne : cette grosse et lourde machine sera terrible à la verité à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids ; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa proprieté naturelle, c'est à dire sa solidité et sa consistence, parce qu'il luy faut des lieux propres, et, pour ainsi dire, faits exprés, et qu'à faute de les trouver elle s'embarasse elle-mesme, ou plûtost elle se rompt par son propre mouvement. Joint qu'estant une fois enfoncée, elle ne sçait plus se rallier. Au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux et

1. Polyb., XVII, *in Excerpt.*, c. XXIV et sqq.; Tit. Liv., IX, XIX ; XXXI, XXXIX, etc.

s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut ; elle défile aisément, et se rassemble sans peine ; elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte de conversions et d'évolutions qu'elle fait ou toute entiere ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. Concluez donc avec Polybe qu'il falloit que la phalange luy cedast et que la Macedoine fust vaincuë.

Il y a plaisir, Monseigneur, à vous parler de ces choses dont vous estes si bien instruit par d'excellens maistres, et que vous voyez pratiquées sous les ordres de Louïs le Grand d'une maniere si admirable que je ne sçay si la milice romaine a jamais rien eû de plus beau. Mais, sans vouloir icy la mettre aux mains avec la milice françoise, je me contente que vous ayiez veû que la milice romaine, soit qu'on regarde la science mesme de prendre ses avantages, ou qu'on s'attache à considerer son extrême severité à faire garder tous les ordres de la guerre, a surpassé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les siecles précedens.

Aprés la Macedoine, il ne faut plus vous parler de la Grece : vous avez veû que la Macedoine y tenoit le dessus, et ainsi elle vous apprend à juger du reste. Athenes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Etoliens, qui se signalerent en diverses guerres, estoient plûtost indociles que libres, et plûtost brutaux que vaillans. Lacedémone avoit fait son dernier effort pour la guerre en pro-

duisant Cléomene, et la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combatu contre ces deux grands capitaines ; mais le dernier, qui vivoit du temps d'Annibal et de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macedoine, jugea bien que la liberté de la Grece alloit expirer, et qu'il ne luy restoit plus qu'à reculer le moment de sa chute [1]. Ainsi les peuples les plus belliqueux cedoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et de tout cela soustenu de la conduite la plus rafinée, en triomphant d'Annibal ; de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

Aussi n'ont-ils rien eû dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantez que de leur discipline militaire. Ils l'ont toûjours considerée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la premiere dans leur État, et la derniere qui s'y est perduë : tant elle estoit attachée à la constitution de leur république.

Une des plus belles parties de la milice romaine estoit qu'on n'y loûoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait perir tant de monde parmi nous, n'estoient pas seulement connuës dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion [2] et de Cesar, les deux pre-

1. Plut., *in Philop.*
2. Polyb., X, XIII,

miers hommes de guerre et les plus vaillans qui ayent esté parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposez qu'avec précaution, et lors qu'un grand besoin le demandoit. On n'attendoit rien de bon d'un général qui ne sçavoit pas connoistre le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne [1], et on réservoit pour le vray service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hazardées mal à propos, ni de victoires qui coustassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi ni tout ensemble de plus ménagé qu'estoient les armées romaines.

Mais, comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'État dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du senat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus meûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours et avec un plus grand zele pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer cecy dans le livre des Machabées [2], ni de loüër la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie où personne ne se donnoit de

1. Polyb., X, XXIX.
2. I *Machab.*, VIII, 15, 16.

l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre[1]. Pendant qu'on meditoit la guerre contre Persée, Eumenes, roy de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre luy avec le senat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résoluë par les suffrages d'une compagnie composée de trois cens hommes. Qui croiroit que le secret eust esté gardé, et qu'on n'ait jamais rien sceû de la deliberation que quatre ans aprés, quand la guerre fut achevée ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumenes. Toutes les villes de Grece et d'Asie, qui craignoient d'estre enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble taschoient à découvrir une affaire d'une telle consequence. Au milieu de tant d'habiles négotiateurs le senat fut impénetrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toûjours le senat avec jalousie, et neanmoins luy déferer tout dans les grandes occasions, et sur tout

1. Tit. Liv., XLII, XIV.

dans les grands perils. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue experience avoit appris aux Romains que delà estoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'État. C'estoit dans le senat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'estoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soustenir par leur propre suite; et ce qu'il y avoit de plus grand dans le senat est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémitez.

Ce fut au plus triste état de la république, lors que, foible encore et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa patrie [1]; ce fut, dis-je, en cet état que le senat parut le plus intrepide. Les Volsques, toûjours batus par les Romains, esperer-ent de se venger ayant à leur teste le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus liberal, le plus incompatible avec l'injustice; mais le plus dur, le plus difficile et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force; et, aprés de grandes conquestes, maistres de la campagne et du païs, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chefs; et néanmoins dans ce triste état, et pendant

1. Dionys. Halic., VIII; Tit. Liv., II, XXXIX.

qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi decret du senat, qu'on periroit plûtost que de rien ceder à l'ennemi armé, et qu'on luy accorderoit des conditions équitables, aprés qu'il auroit retiré ses armes.

La mere de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, luy disoit entre autres raisons[1] : « Ne connoissez-vous pas les Romains? Ne sçavez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prieres, et que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite chose par la force ? » Le sévere Coriolan se laissa vaincre : il luy en cousta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux; mais le senat demeura ferme dans ses maximes, et le decret qu'il donna de ne rien accorder par force passa pour une loy fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république[2]. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont esté seulement écoutez. Ils estoient toûjours plus traitables victorieux que vaincus : tant le senat sçavoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y sçavoit confirmer le reste des citoyens!

De ce mesme esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le senat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les

---

1. Dionys. Halic., VIII.

2. Polyb., VI, LVI; Excerpt., *de Legat.*, LXIX; Dionys. Halic., VIII.

ruses ou les artifices, mesmes ceux qui sont permis à la guerre : ce que le senat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les loix de la guerre; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abbatre un ennemi orgueïlleux que de luy oster toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que, vaincu jusques dans le cœur, il ne vist plus de salut que dans la clemence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes romaines. La créance répanduë par tout que rien ne leur résistoit faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliez un invincible secours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Europe une semblable opinion des armes françoises; et le monde, étonné des exploits du roy, confesse qu'il n'appartenoit qu'à luy seul de donner des bornes à ses conquestes.

La conduite du senat romain, si forte contre les ennemis, n'estoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages senateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lors que dans une extrême necessité non seulement ils se taxerent eux-mesmes plus haut que les autres, ce qui leur estoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impost, ajoustant « que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république en nourrissant leurs enfans » [1].

---

1. Tit. Liv., II, IX.

Le senat montra par cette ordonnance qu'il sçavoit en quoy consistoient les vrayes richesses d'un État; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples qu'ils devinrent capables de soustenir les dernieres extrémitez pour le salut de leur patrie.

Mais, quand le peuple méritoit d'estre blasmé, le senat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démeslé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable, et mérite de vous estre racontée. Ces deux peuples estoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit [1]. Enfin, las de combatre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple romain, dont l'équité estoit réverée par tous les voisins. Les tribus furent assemblées, et le peuple, ayant connu dans la discussion que ces terres prétenduës par d'autres luy appartenoient de droit, se les adjugea. Le senat, quoy-que convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent laschement trompé l'esperance de leurs voisins qui s'estoient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fist cette compagnie pour empescher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Aprés que la sen-

1. Tit. Liv., III, VII, XIII; IV, VII, IX, X.

tence eut esté renduë, ceux d'Ardée, dont le droit estoit le plus apparent, indignez d'un jugement si inique, estoient prests à s'en venger par les armes. Le senat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il estoit aussi sensible qu'eux-mesmes à l'injure qui leur avoit esté faite; qu'à la verité il ne pouvoit pas casser un decret du peuple; mais que si, aprés cette offense, ils vouloient bien se fier à la compagnie de la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le senat prendroit un tel soin de leur satisfaction qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fierent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils receurent un si prompt secours par les ordres du senat qu'ils se crurent trop bien payez de la terre qui leur avoit esté ostée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fideles amis. Mais le senat ne fut pas content, jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre la terre que le peuple romain s'estoit adjugée, il abolit la memoire d'un si infame jugement.

Je n'entreprends pas icy de vous dire combien le senat a fait d'actions semblables; combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs sermens; combien il a condanné de mauvais conseils qui avoient eû d'heureux succés [1]; je vous diray seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple romain, et don-

1. Polyb.; Tit. Liv.; Cic., *de Off.*, III, etc.

noit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle estoit que la réputation estoit le plus ferme appuy des États.

On peut croire que, dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les chastimens estoient ordonnez avec grande consideration. Outre que le service et le zele au bien de l'État estoient le moyen le plus seûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coustoient rien au public, et qui estoient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire si chere à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or tres-mince, et le plus souvent une couronne de feuïlles de chesne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le senat, dont l'approbation tenoit lieu de récompense, sçavoit loûër et blasmer quand il falloit. Incontinent aprés le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers la loûange ou le blasme qu'ils meritoient; mais eux-mesmes ils attendoient en suspens le jugement du senat qui jugeoit de la sagesse des conseils sans se laisser ébloûïr par le bonheur des évenemens. Les loûanges estoient précieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance; le blasme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les chastimens

qui suivoient les mauvaises actions tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevoit au dessus d'eux-mesmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naistre dans tous les païs des esprits et des courages élevez, mais il faut luy aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les acheve, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend nostre noblesse si fiere dans les combats et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion receûë dés l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade luy-mesme et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains estoient nourris dans ces sentimens, et le peuple disputoit avec la noblesse à qui agiroit le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance mesme estoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il falloit aller à la guerre quand la république l'ordonnoit, et là travailler sans cesse, camper hiver et esté, obéïr sans résistance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'éle-

voient pas leurs enfans dans ces maximes, et comme il falloit pour les rendre capables de servir l'État, estoient appellez en justice par les magistrats, et jugez coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres; et, si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eust esté avant elle, ce n'a point esté par hazard; mais c'est que l'État romain, constitué de la maniere que nous avons veûë, estoit, pour ainsi parler, du temperament qui devoit estre le plus fecond en heros.

Un État qui se sent ainsi formé se sent aussi en mesme temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais desesperé de leurs affaires, ni quand Porsena, roy d'Etrurie, les affamoit dans leurs murailles; ni quand les Gaulois, aprés avoir bruslé leur ville, inondoient tout leur païs, et les tenoient serrez dans le Capitole; ni quand Pyrrhus, roy des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ses élephans et défaisoit toutes leurs armées; ni quand Annibal, déja tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le consul Terentius Varro, qui venoit de perdre par sa faute une si grande bataille, fut receû à Rome comme s'il eust esté victorieux, parce seulement que dans un si grand malheur il n'avoit point desesperé des affaires de

la république. Le senat l'en remercia publiquement, et deslors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix. L'ennemi fut étonné; le peuple reprit cœur, et crut avoir des ressources que le senat connoissoit par sa prudence.

En effet, cette constance du senat au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup sur coup ne venoit pas seulement d'une résolution opiniastre de ne ceder jamais à la fortune, mais encore d'une profonde connoissance des forces romaines et des forces ennemies. Rome sçavoit par son cens, c'est à dire, par le rôlle de ses citoyens toûjours exactement continué depuis Servius Tullius; elle sçavoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvoit esperer de la jeunesse qui s'élevoit tous les jours. Ainsi elle ménageoit ses forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique; que le temps devoit détruire tout seul dans un païs étranger où les secours estoient si tardifs, et à qui ses victoires mesmes, qui luy coustoient tant de sang, estoient fatales. C'est pourquoy, quelque perte qui fust arrivée, le senat, toûjours instruit de ce qui luy restoit de bons soldats, n'avoit qu'à temporiser et ne se laissoit jamais abbatre. Quand, par la défaite de Cannes et par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la république tellement diminuées qu'à peine eust-on pû se défendre si les ennemis eussent pressé, il se soustint par son courage, et, sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches du vain-

queur. Aussi-tost qu'on eût apperceu qu'Annibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeoit durant quelque temps qu'à en joüir, le senat se rasseûra, et vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune, et de se laisser ébloüir par ses grands succés, n'estoit pas né pour vaincre les Romains. Dés lors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprises ; et Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il estoit, ne put tenir contre elle.

Il est aisé de juger par ce seul évenement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal, enflé de ses grands succés, crut la prise de Rome trop aisée, et se relascha. Rome, au milieu de ses malheurs, ne perdit ni le courage ni la confiance, et entreprit de plus grandes choses que jamais. Ce fut incontinent aprés la défaite de Cannes qu'elle assiégea Syracuse et Capoûë, l'une infidele aux traitez, et l'autre rebelle. Syracuse ne put se défendre ni par ses fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuse d'Annibal vint vainement au secours de Capoûë. Mais les Romains firent lever à ce capitaine le siege de Nole. Un peu aprés les Carthaginois défirent et tuerent en Espagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'estoit rien arrivé de plus sensible ni de plus funeste aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts : le jeune Scipion, fils d'un de ces généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Espagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, et donna le dernier coup à leur empire.

L'état de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvast la mesme résistance qu'Annibal trouvoit du costé de Rome ; et vous en serez convaincu si peu que vous regardiez la constitution de ces deux villes.

Rome estoit dans sa force ; et Carthage, qui avoit commencé de baisser, ne se soustenoit plus que par Annibal [1]. Rome avoit son senat uni, et c'est précisément dans ces temps que s'y est trouvé ce concert tant loûé dans le livre des Machabées. Le senat de Carthage estoit divisé par de vieilles factions irréconciliables ; et la perte d'Annibal eust fait la joye de la plus notable partie des grands seigneurs. Rome, encore pauvre et attachée à l'agriculture, nourrissoit une milice admirable, qui ne respiroit que la gloire et ne songeoit qu'à agrandir le nom romain. Carthage, enrichie par son trafic, voyoit tous ses citoyens attachez à leurs richesses et nullement exercez dans la guerre. Au lieu que les armées romaines estoient presque toutes composées de citoyens, Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangeres souvent autant à craindre à ceux qui les payent qu'à ceux contre qui on les employe.

Ces défauts venoient en partie de la premiere institution de la république de Carthage, et en partie s'y estoient introduits avec le temps. Carthage a toûjours aimé les richesses ; et Aristote l'accuse d'y estre attachée jusqu'à donner lieu à ses

1. Polyb., I, III, VI, XLIX, etc.

citoyens de les préferer à la vertu [1]. Par là une république toute faite pour la guerre, comme le remarque le mesme Aristote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce philosophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres; et il est à croire qu'elle n'est tombée que long-temps aprés dans ce défaut. Mais les richesses y menent naturellement une république marchande : on veut joüir de ses biens, et on croit tout trouver dans son argent. Carthage se croyoit forte, parce qu'elle avoit beaucoup de soldats, et n'avoit pû apprendre par tant de révoltes arrivées dans les derniers temps qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un État qui ne se soustient que par les étrangers, où il ne trouve ni zele, ni seûreté, ni obéïssance.

Il est vray que le grand genie d'Annibal sembloit avoir remedié aux défauts de sa république. On regarde comme un prodige que, dans un païs étranger, et durant seize ans entiers, il n'ait jamais veû, je ne dis pas de sedition, mais de murmure dans une armée toute composée de peuples divers, qui sans s'entendre entre eux s'accordoient si bien à entendre les ordres de leur général [2]. Mais l'habileté d'Annibal ne pouvoit pas soûtenir Carthage, lors qu'attaquée dans ses murailles par un général comme Scipion elle se trouva sans forces. Il fallut rappeller Annibal, à qui il ne restoit plus que des troupes affoiblies plus par

1. Arist., *Polit.*, II, XI.
2. Polyb., XI, XVII.

leurs propres victoires que par celles des Romains, et qui acheverent de se ruiner par la longueur du voyage. Ainsi Annibal fut batu, et Carthage, autrefois maistresse de toute l'Afrique, de la mer Mediterranée et de tout le commerce de l'univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion luy imposa.

Voilà le fruit glorieux de la patience romaine. Des peuples qui s'enhardissoient et se fortifioient par leurs malheurs avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout pourveû qu'on ne perdist pas l'esperance ; et Polybe a tres-bien conclu que Carthage devoit à la fin obéïr à Rome par la seule nature des deux républiques.

Que si les Romains s'estoient servis de ces grandes qualitez politiques et militaires, seulement pour conserver leur État en paix, ou pour proteger leurs alliez opprimez comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant loûër leur équité que leur valeur et leur prudence. Mais, quand ils eurent gousté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cedast, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premierement leurs voisins, et en suite tout l'univers, sous leurs loix.

Pour parvenir à ce but, ils sceurent parfaitement conserver leurs alliez, les unir entre eux, jetter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, penetrer leurs conseils, découvrir leurs intelligences et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrés de

leurs voisins : curieux sur tout ou de diviser, ou de contre-balancer par quelque autre endroit les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquestes.

Ainsi les Grecs avoient tort de s'imaginer du temps de Polybe que Rome s'agrandissoit plûtost par hazard que par conduite[1]. Ils estoient trop passionnez pour leur nation, et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au dessus d'eux ; ou peut-estre que, voyant de loin l'empire romain s'avancer si viste, sans pénetrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hazard, selon la coustume des hommes, les effets dont les causes ne leur estoient pas connuës. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si prés la politique romaine durant les guerres puniques, a esté plus équitable que les autres Grecs, et a veû que les conquestes de Rome estoient la suite d'un dessein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la mer Mediterranée porter leurs regards par tout aux environs jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passoit, s'avancer régulierement et de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos ; attendre qu'Annibal fust vaincu pour dé-

1. Polyb., I, LXIII.

sarmer Philippe, roy de Macedoine, qui l'avoit favorisé ; aprés avoir commencé l'affaire, n'estre jamais las ni contens jusqu'à ce que tout fust fait ; ne laisser aux Macedoniens aucun moment pour se reconnoistre, et, aprés les avoir vaincus, rendre par un decret public à la Grece si long-temps captive la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen répandre d'un costé la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom : c'en estoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conqueste du monde par hazard, mais par conduite.

C'est ce qu'a veû Polybe dans le temps des progrés de Rome. Denys d'Halicarnasse, qui a écrit aprés l'établissement de l'empire et du temps d'Auguste, a conclu la mesme chose [1], en reprenant dés leur origine les anciennes institutions de la république romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant. Vous en avez assez veû pour entrer dans les sentimens de ces sages historiens et pour condamner Plutarque, qui, toûjours trop passionné pour ses Grecs, attribuë à la seule fortune la grandeur romaine et à la seule vertu celle d'Alexandre [2].

Mais plus ces historiens font voir de dessein dans les conquestes de Rome, plus ils y montrent d'injustice. Ce vice est inséparable du desir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement

1. Dionys. Halic., *Ant. Rom.*, I, II.
2. Plut., lib. *de Fort. Alex. et de Fort. Rom.*

condanné par les regles de l'Évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver nostre bien, et non pas pour usurper celuy d'autruy. Ciceron l'a reconnu, et les regles qu'il a données pour faire la guerre [1] sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Il est vray qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mesmes moderer leur humeur guerriere en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau ni de plus saint que le college des Féciaux, soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnasse [2], ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite-Live [3]? Ce conseil estoit établi pour juger si une guerre estoit juste : avant que le senat la proposast ou que le peuple la résolust, cet examen d'équité précedoit toûjours. Quand la justice de la guerre estoit reconnuë, le senat prenoit ses mesures pour l'entreprendre; mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses injustement ravies, et on n'en venoit aux extrémitez qu'aprés avoir épuisé les voyes de douceur. Sainte institution s'il en fut jamais, et qui fait honte aux Chrestiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes

1. Cic., *de Off.*, III.
2. Dionys. Halic., *Ant. Rom.*, II.
3. Tit. Liv., I, XXXII.

choses n'a pû inspirer la charité et la paix. Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles dégénerent en pures cérémonies? La douceur de vaincre et de dominer corrompit bien-tost dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les déliberations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; et, encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, et mesme de grande clemence, l'ambition ne permettoit pas à la justice de regner dans leurs conseils.

Au reste leurs injustices estoient d'autant plus dangereuses qu'ils sçavoient mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité, et qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les rois et les nations sous couleur de les proteger et de les défendre.

Ajoustons encore qu'ils estoient cruels à ceux qui leur résistoient : autre qualité assez naturelle aux conquerans, qui sçavent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquestes. Faut-il dominer à ce prix; et le commandement est-il si doux que les hommes le veuïllent acheter par des actions inhumaines? Les Romains, pour répandre par tout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté[1], et de paroistre impitoyables à qui attendoit la force, sans mesme épargner les rois, qu'ils faisoient mourir inhumainement, aprés les avoir menez en triomphe chargez de fers, et traisnez à des chariots comme des esclaves.

---

1. Polyb , X, xv.

Mais, s'ils estoient cruels et injustes pour conquerir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils taschoient de faire gouster leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'estoit le meilleur moyen de s'asseûrer leurs conquestes. Le senat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie estoit regardée comme l'asile des oppressez : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connuës parmi les Romains que dans les derniers temps de la république, et jusqu'à ce temps la retenue de leurs magistrats estoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'estoit donc pas de ces conquerans brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des païs vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts mesmes et les sciences, aprés qu'ils les eurent une fois goustées.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi aussi-bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux Colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéïssoient; du milieu et comme du centre de la mer Méditerranée ils embrassoient toute l'étenduë de cette mer, penetrant au long et au large tous les États d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la communication de leur empire. On est encore effrayé quand on considere que les nations

qui font à present des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque toute entiere, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses deserts affreux et impenetrables, la Grece, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les royaumes de l'Asie Mineure, et ceux qui sont enfermez entre le Pont-Euxin et la mer Caspie, et les autres que j'oublie peut-estre, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont esté durant plusieurs siecles que des provinces romaines. Tous les peuples de nostre monde jusqu'aux plus barbares ont respecté leur puissance, et les Romains y ont établi presque par tout avec leur empire les loix et la politesse.

C'est une espece de prodige que, dans un si vaste empire qui embrassoit tant de nations et tant de royaumes, les peuples ayent esté si obéïssans et les révoltes si rares. La politique romaine y avoit pourveû par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les colonies romaines, établies de tous costez dans l'empire, faisoient deux effets admirables : l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de citoyens, et la pluspart pauvres; l'autre, de garder les postes principaux, et d'accoustumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs romaines.

Ces colonies, qui portoient avec elles leurs privileges, demeuroient toûjours attachées au corps de la république et peuploient tout l'empire de Romains.

Mais, outre les colonies, un grand nombre de

villes obtenoient pour leurs citoyens le droit de citoyens romains; et, unies par leur interest au peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les villes voisines.

Il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire se crurent Romains. Les honneurs du peuple victorieux peu à peu se communiquerent aux peuples vaincus : le senat leur fut ouvert, et ils pouvoient aspirer jusqu'à l'empire. Ainsi, par la clemence romaine, toutes les nations n'estoient plus qu'une seule nation, et Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation et au commerce cette merveilleuse union de tous les peuples du monde sous un mesme empire! La societé romaine embrassoit tout; et, à la réserve de quelques frontieres inquietées quelquefois par les voisins, tout le reste de l'univers joüissoit d'une paix profonde. Ni la Grece, ni l'Asie Mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la pluspart des autres provinces n'ont jamais esté sans guerre que sous l'empire romain; et il est aisé d'entendre qu'un commerce si agréable des nations servoit à maintenir dans tout le corps de l'empire la concorde et l'obeïssance.

Les legions distribuées pour la garde des frontieres, en défendant le dehors, affermissoient le dedans. Ce n'estoit pas la coustume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontieres; et je ne voy gueres commencer ce soin que sous Valentinien I. Auparavant

on mettoit la force et la seûreté de l'empire uniquement dans les troupes, qu'on disposoit de maniere qu'elles se prestoient la main les unes les autres. Au reste, comme l'ordre estoit qu'elles campassent toûjours, les villes n'en estoient point incommodées; et la discipline ne permettoit pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées romaines ne troubloient ni le commerce ni le labourage. Elles faisoient dans leur camp comme une espece de villes qui ne differoient des autres que parce que les travaux y estoient continuels, la discipline plus severe et le commandement plus ferme. Elles estoient toûjours prestes pour le moindre mouvement; et c'estoit assez, pour tenir les peuples dans le devoir, que de leur montrer seulement dans le voisinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'empire que l'ordre de la justice. L'ancienne république l'avoit établi; les empereurs et les sages l'ont expliqué sur les mesmes fondemens; tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration; et c'est par là principalement que les Romains estoient jugez dignes d'estre les maistres du monde. Au reste, si les loix romaines ont paru si saintes que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'empire, c'est que le bon sens, qui est le maistre de la vie humaine, y regne par tout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom romain, malgré la politique profonde et toutes les belles insti-

tutions de cette fameuse république, elle portoit en son sein la cause de sa ruine dans la jalousie perpetuelle du peuple contre le senat, ou plûtost des plebeïens contre les patriciens. Romulus avoit établi cette distinction [1]. Il falloit bien que les rois eussent des gens distinguez qu'ils attachassent à leur personne par des liens particuliers, et par lesquels ils gouvernassent le reste du peuple. C'est pour cela que Romulus choisit les Peres dont il forma le corps du senat. On les appelloit ainsi à cause de leur dignité et de leur âge; et c'est d'eux que sont sorties les familles patriciennes. Au reste, quelque autorité que Romulus eust réservée au peuple, il avoit mis les plebeïens en plusieurs manieres dans la dépendance des patriciens; et cette subordination necessaire à la royauté avoit esté conservée non seulement sous les rois, mais encore dans la république. C'estoit parmi les patriciens qu'on prenoit toûjours les sénateurs. Aux patriciens appartenoient les emplois, les commandemens, les dignitez, mesme celle du sacerdoce; et les Peres, qui avoient esté les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalousie se mit bien-tost entre les deux ordres. Car je n'ay pas besoin de parler icy des chevaliers romains, troisiéme ordre comme mitoyen entre les patriciens et le simple peuple, qui prenoit tantost un parti et tantost l'autre. Ce fut donc entre ces deux ordres que se mit la jalousie : elle se réveilloit en diverses

1. Dionys. Halic., II.

occasions; mais la cause profonde qui l'entretenoit estoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la république estoit de regarder la liberté comme une chose inseparable du nom romain. Un peuple nourri dans cet esprit, disons plus, un peuple qui se croyoit né pour commander aux autres peuples, et que Virgile, pour cette raison, appelle si noblement un peuple roy, ne vouloit recevoir de loy que de luy-mesme.

L'autorité du senat estoit jugée necessaire pour moderer les conseils publics, qui sans ce temperament eussent esté trop tumultueux. Mais, au fond, c'estoit au peuple à donner les commandemens, à établir les loix, à décider de la paix et de la guerre. Un peuple qui joüissoit des droits les plus essentiels de la royauté entroit en quelque sorte dans l'humeur des rois. Il vouloit bien estre conseillé, mais non pas forcé par le senat. Tout ce qui paroissoit trop imperieux, tout ce qui s'élevoit au dessus des autres, en un mot tout ce qui blessoit ou sembloit blesser l'égalité que demande un état libre devenoit suspect à ce peuple délicat. L'amour de la liberté, celuy de la gloire et des conquestes rendoit de tels esprits difficiles à manier; et cette audace qui leur faisoit tout entreprendre au dehors ne pouvoit manquer de porter la division au dedans.

Ainsi Rome, si jalouse de sa liberté, par cet amour de la liberté qui estoit le fondement de son état, a veû la division se jetter entre tous les ordres dont elle estoit composée. De là ces jalousies

furieuses entre le senat et le peuple, entre les patriciens et les plebeïens; les uns alleguant toûjours que la liberté excessive se détruit enfin elle-mesme, et les autres craignant, au contraire, que l'autorité, qui de sa nature croist toûjours, ne dégénerast enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémitez, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. L'interest particulier, qui fait que de part ou d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut mesme ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurast dans des conseils moderez. Les esprits ambitieux et remüans excitoient les jalousies pour s'en prévaloir; et ces jalousies, tantost plus couvertes et tantost plus déclarées selon les temps, mais toûjours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de Cesar et les autres qui ont suivi.

CHAPITRE VII

La suite des changemens de Rome est expliquée.

Il vous sera aisé d'en découvrir toutes les causes, si, aprés avoir bien compris l'humeur des Romains et la constitution de leur république, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'évenemens principaux, qui, quoy-qu'arrivez en des temps assez éloignez, ont une liaison manifeste. Les voicy ramassez ensemble pour une plus grande facilité.

Romulus, nourri dans la guerre et réputé fils de Mars, bastit Rome, qu'il peupla de gens ramassez, bergers, esclaves, voleurs, qui estoient venus chercher la franchise et l'impunité dans l'asile qu'il avoit ouvert à tous venans; il en vint aussi quelques-uns plus qualifiez et plus honnestes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout entreprendre par la force, et ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épouserent.

Peu à peu il établit l'ordre, et réprima les esprits par des loix tres-saintes. Il commença par la religion, qu'il regarda comme le fondement des

États [1]. Il la fit aussi serieuse, aussi grave et aussi modeste que les tenebres de l'idolatrie le pouvoient permettre. Les religions étrangeres et les sacrifices qui n'estoient pas établis par les coustumes romaines furent défendus. Dans la suite on se dispensa de cette loy; mais c'estoit l'intention de Romulus qu'elle fust gardée, et on en retint toûjours quelque chose.

Il choisit parmi tout le peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le conseil public, qu'il appella le senat. Il le composa de deux ou trois cens senateurs, dont le nombre fut encore aprés augmenté; et de là sortirent les familles nobles, qu'on appelloit patriciennes. Les autres s'appelloient les plebeïens, c'est à dire le commun peuple.

Le senat devoit digerer et proposer toutes les affaires; il en regloit quelques-unes souverainement avec le roy; mais les plus générales estoient rapportées au peuple, qui en décidoit.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout à coup un grand orage, fut mis en pieces par les senateurs, qui le trouvoient trop imperieux; et l'esprit d'indépendance commença deslors à paroistre dans cet ordre.

Pour appaiser le peuple, qui aimoit son prince, et donner une grande idée du fondateur de la ville, les senateurs publierent que les dieux l'avoient enlevé au ciel, et luy firent dresser des autels.

Numa Pompilius, second roy, dans une longue

---

1. Dionys. Halic., II.

et profonde paix, acheva de former les mœurs et de regler la religion sur les mesmes fondemens que Romulus avoit posez.

Tullus Hostilius établit par de severes réglemens la discipline militaire et les ordres de la guerre, que son successeur Ancus Martius accompagna de céremonies sacrées, afin de rendre la milice sainte et religieuse.

Aprés luy, Tarquin l'Ancien, pour se faire des créatures, augmenta le nombre des senateurs jusqu'au nombre de trois cens, où ils demeurerent fixez durant plusieurs siecles, et commença les grands ouvrages qui devoient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projeta l'établissement d'une république sous le commandement de deux magistrats annuels qui seroient choisis par le peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la royauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir; et Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendroit éternellement dans sa liberté.

Les memoires de Servius Tullius furent suivis dans ce changement. Les consuls élûs par le peuple entre les patriciens estoient égalez aux rois, à la réserve qu'ils estoient deux qui avoient entre eux un tour reglé pour commander, et qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé consul avec Brutus comme ayant esté avec luy l'auteur de la liberté, quoy-que mari de Lucrece, dont la mort avoit donné lieu au

changement, et interessé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit receû, devint suspect parce qu'il estoit de la famille royale, et fut chassé.

Valere, substitué à sa place, au retour d'une expedition où il avoit délivré sa patrie des Veïentes et des Etruriens, fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie à cause d'une maison qu'il faisoit bastir sur une éminence. Non seulement il cessa de bastir; mais, devenu tout populaire, quoy-que patricien, il établit la loy qui permet d'appeller au peuple, et luy attribuë en certains cas le jugement en dernier ressort.

Par cette nouvelle loy, la puissance consulaire fut affoiblie dans son origine, et le peuple étendit ses droits.

A l'occasion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, soulevé contre la puissance des consuls et du senat, fit cette retraite fameuse au mont Aventin.

Il ne se parloit que de liberté dans ces assemblées; et le peuple romain ne se crut pas libre s'il n'avoit des voyes legitimes pour résister au senat[1]. On fut contraint de luy accorder des magistrats particuliers appellez tribuns du peuple, qui pussent l'assembler, et le secourir contre l'autorité des consuls, par opposition ou par appel.

Ces magistrats, pour s'autoriser, nourrissoient

1. Dionys. Halic., VI.

la division entre les deux ordres, et ne cessoient de flater le peuple, en proposant que les terres des païs vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fust partagé entre les citoyens.

Le senat s'opposoit toûjours constamment à ces loix ruineuses à l'État et vouloit que le prix des terres fust adjugé au tresor public.

Le peuple se laissoit conduire à ses magistrats seditieux, et conservoit néanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui luy résistoient.

Contre ces dissensions domestiques, le senat ne trouvoit point de meilleur remede que de faire naistre continuellement des occasions de guerres etrangeres. Elles empeschoient les divisions d'être poussées à l'extrémité, et réünissoient les ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres réüssissent et que les conquestes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis, fatiguez de tant de divisions qui menaçoient l'État de sa ruine, conviennent de faire des loix pour donner le repos aux uns et aux autres et établir l'égalité qui doit estre dans une ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'est à luy qu'appartient l'établissement de ces loix.

La jalousie augmentée par ces prétentions fait qu'on résout d'un commun accord une ambassade en Grece pour y rechercher les institutions des villes de ce païs, et sur tout les loix de Solon qui

estoient les plus populaires. Les loix des XII Tables sont établies, mais les décemvirs qui les rédigerent furent privez du pouvoir dont ils abusoient.

Pendant que tout est tranquille et que des loix si équitables semblent établir pour jamais le repos public, les dissensions se réchaufent par les nouvelles pretentions du peuple, qui aspire aux honneurs et au consulat réservé jusqu'alors au premier ordre.

La loy pour les y admettre est proposée. Plûtost que de rabaisser le consulat, les Peres consentent à la création de trois nouveaux magistrats qui auroient l'autorité de consuls sous le nom de tribuns militaires, et le peuple est admis à cet honneur.

Content d'établir son droit, il use moderément de sa victoire, et continuë quelque temps à donner le commandement aux seuls patriciens.

Aprés de longues disputes on revient au consulat, et peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoy-que les patriciens soient toûjours plus considerez dans les élections.

Les guerres continuënt, et les Romains soumettent aprés cinq cens ans les Gaulois Cisalpins, leurs principaux ennemis, et toute l'Italie[1].

Là commencent les guerres puniques; et les choses en viennent si avant que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre.

---

1. App., Præf. op.

Rome, preste à succomber, se soustient principalement durant ses malheurs par la constance et par la sagesse du senat.

A la fin la patience romaine l'emporte : Annibal est vaincu, et Carthage subjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuse s'étend prodigieusement durant deux cens ans par mer et par terre, et réduit tout l'univers sous sa puissance.

En ces temps et depuis la ruine de Carthage, les charges, dont la dignité aussi-bien que le profit s'augmentoit avec l'empire, furent briguées avec fureur. Les prétendans ambitieux ne songerent qu'à flater le peuple, et la concorde des ordres, entretenuë par l'occupation des guerres puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs seditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes et à agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple romain, où chacun auparavant vouloit l'emporter par les seules voyes legitimes et avec la liberté des opinions [1].

La sage conduite du senat et les grandes guerres survenuës modererent les brouïlleries.

Marius, plebeïen, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire et ses harangues seditieuses, où il ne cessoit d'attaquer l'orgueïl de la

1. Vell. Paterc., II.

noblesse, réveilla la jalousie du peuple et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, patricien, se mit à la teste du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues et la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la patrie et le respect des loix s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains et augmentent l'avarice.

En ce temps, les généraux commencerent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardoient en eux jusqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissoit enrichir ses soldats pour les gagner.

Marius, de son costé, proposoit à ses partisans des partages d'argent et de terre.

Par ce moyen, maistres de leurs troupes, l'un sous prétexte de soustenir le senat, et l'autre sous le nom du peuple, ils se firent une guerre furieuse jusques dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius et du peuple fut tout à fait abbatu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur.

Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple et par voye de fait et de paroles, jusques dans les assemblées legitimes.

Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de luy-mesme à la vie privée, mais aprés avoir fait voir que le peuple romain pouvoit souffrir un maistre.

Pompée, que Sylla avoit élevé, succeda à une grande partie de sa puissance. Il flatoit tantost le peuple et tantost le senat pour s'établir; mais son inclination et son interest l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des pirates, des Espagnes et de tout l'Orient, il devient tout-puissant dans la république, et principalement dans le senat.

Cesar, qui veut du moins estre son égal, se tourne du costé du peuple, et, imitant dans son consulat les tribuns les plus seditieux, il propose avec des partages de terre les loix les plus populaires qu'il put inventer.

La conqueste des Gaules porte au plus haut point la gloire et la puissance de Cesar.

Pompée et luy s'unissent par interest, et puis se brouïllent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soustiendra tout, et se neglige. Cesar, actif et prévoyant, remporte la victoire et se rend le maistre.

Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourroient s'accoustumer au nom de roy. Elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le senat luy décerne des honneurs jusqu'alors inoûïs dans Rome; de sorte qu'il est tué en plein senat comme un tyran.

Antoine, sa créature, qui se trouva consul au temps de sa mort, émut le peuple contre ceux qui l'avoient tué, et tascha de profiter des brouïlleries pour usurper l'autorité souveraine. Lepidus, qui avoit aussi un grand commandement sous Cesar,

tascha de le maintenir. Enfin le jeune Cesar, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de son pere, et chercha l'occasion de succeder à sa puissance.

Il sceut se servir pour ses interests des ennemis de sa maison, et mesme de ses concurrens.

Les troupes de son pere se donnerent à luy, touchées du nom de Cesar et des largesses prodigieuses qu'il leur fit.

Le senat ne peut plus rien : tout se fait par la force et par les soldats, qui se livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeste conjoncture le triumvirat abbatit tout ce que Rome nourrissoit de plus courageux et de plus opposé à la tyrannie. Cesar et Antoine défirent Brutus et Cassius; la liberté expira avec eux. Les vainqueurs, aprés s'estre défaits du foible Lepide, firent divers accords et divers partages où Cesar, comme plus habile, trouvant toûjours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ses interests et prit le dessus. Antoine entreprend en vain de se relever, et la bataille Actiaque soumet tout l'empire à la puissance d'Auguste Cesar.

Rome, fatiguée et épuisée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos, est contrainte de renoncer à sa liberté.

La maison des Cesars, s'attachant sous le grand nom d'empereur le commandement des armées, exerce une puissance absoluë.

Rome sous les Cesars, plus soigneuse de se con-

server que de s'étendre, ne fait presque plus de conquestes que pour éloigner les barbares qui vouloient entrer dans l'empire.

A la mort de Caligula, le senat, sur le point de rétablir la liberté et la puissance consulaire, en est empesché par les gens de guerre qui veulent un chef perpetuel, et que leur chef soit le maistre.

Dans les révoltes causées par les violences de Neron, chaque armée élit un empereur; et les gens de guerre connoissent qu'ils sont maistres de donner l'empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoûtument à secoüër le joug. Avec l'obéïssance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver, et leur zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changemens d'empereur, chaque armée entreprenant de faire le sien, il arrive des guerres civiles et des massacres effroyables.

Ainsi l'empire s'énerve par le relaschement de la discipline, et tout ensemble il s'épuise par tant de guerres intestines.

Au milieu de tant de desordres, la crainte et la majesté du nom romain diminuë. Les Parthes, souvent vaincus, deviennent redoutables du costé de l'Orient sous l'ancien nom de Perses qu'ils reprennent. Les nations septentrionales, qui habitoient des terres froides et incultes, attirées par la beauté et par la richesse de celles de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un seul homme ne suffit plus à soustenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué.

La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui vouloient voir à leur teste des empereurs et des Cesars, oblige à les multiplier.

L'empire mesme estant regardé comme un bien heréditaire, les empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfans des princes.

Marc Aurele associe son frere à l'empire. Severe fait ses deux enfans empereurs. La necessité des affaires oblige Diocletien à partager l'Orient et l'Occident entre luy et Maximien : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux Cesars.

Par cette multitude d'empereurs et de Cesars, l'Etat est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est désuni, et les guerres civiles se multiplient.

Constantin, fils de l'empereur Constantius Chlorus, partage l'empire comme un héritage entre ses enfans : la posterité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur.

La mollesse d'Honorius, et celle de Valentinien III, empereurs d'Occident, fait tout perir.

L'Italie et Rome mesme sont saccagées à diverses fois, et deviennent la proye des barbares.

Tout l'Occident est à l'abandon. L'Afrique est occupée par les Vandales, l'Espagne par les Visigots, la Gaule par les Francs, la Grande-Bretagne par les Saxons, Rome et l'Italie mesme par les Herules, et ensuite par les Ostrogots. Les empe-

reurs romains se renferment dans l'Orient, et abandonnent le reste, mesme Rome et l'Italie.

L'empire reprend quelque force sous Justinien par la valeur de Belisaire et de Narsés. Rome, souvent prise et reprise, demeure enfin aux empereurs. Les Sarasins, devenus puissans par la division de leurs voisins et par la nonchalance des empereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'Orient, et les tourmentent tellement de ce costé-là qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles et les plus riches provinces. Rome, réduite à l'extrémité par leurs entreprises continuelles, et demeurée sans défense du costé de ses empereurs, est contrainte de se jetter entre les bras des François. Pepin, roy de France, passe les monts et réduit les Lombards. Charlemagne, aprés en avoir éteint la domination, se fait couronner roy d'Italie, où sa seule moderation conserve quelques petits restes aux successeurs des Cesars; et, en l'an 800 de Nostre Seigneur, élû empereur par les Romains, il fonde le nouvel empire.

Il est maintenant aisé de connoistre les causes de l'élevation et de la chute de Rome.

Vous voyez que cet État, fondé sur la guerre, et par là naturellement disposé à empieter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chute, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la

liberté poussé jusqu'à un excés et une délicatesse insupportable.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considerer en elle-mesme, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples; et vous voyez les changemens qui devoient suivre la disposition des affaires en chaque temps.

En elle-mesme vous la voyez au commencement dans un état monarchique établi selon ses loix primitives, ensuite dans sa liberté, et enfin soumise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'état populaire, ensuite des commencemens qu'il avoit dés les temps de la royauté; et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment dans la liberté s'établissoient peu à peu les fondemens de la nouvelle monarchie.

Car, de mesme que vous avez veû le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goust de la liberté au peuple romain, vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoy-que passagere, quoy-que courte, a fait voir que Rome, malgré sa fierté, estoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit asservis.

Pour connoistre ce qu'a operé successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ay expressément marquez : l'un, où le peuple estoit

retenu dans certaines bornes par les perils qui l'environnoient de tous costez ; et l'autre où, n'ayant plus rien à craindre au dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractere essentiel de chacun de ces deux temps est que dans l'un l'amour de la patrie et des loix retenoit les esprits, et que dans l'autre tout se décidoit par l'interest et par la force.

De là s'ensuivoit encore que dans le premier de ces deux temps les hommes de commandement qui aspiroient aux honneurs par les moyens legitimes tenoient les soldats en bride et attachez à la république; au lieu que, dans l'autre temps où la violence emportoit tout, ils ne songeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du senat.

Par ce dernier état la guerre estoit nécessairement dans Rome; et par le genie de la guerre le commandement venoit naturellement entre les mains d'un seul chef; mais, parce que dans la guerre, où les loix ne peuvent plus rien, la seule force décide, il falloit que le plus fort demeurast le maistre, par consequent que l'empire retournast en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposoient tellement par ellesmesmes que Polybe, qui a vescu dans le temps le plus florissant de la république, a préveû par la seule disposition des affaires que l'état de Rome à la longue reviendroit à la monarchie[1].

---

1. Polyb., VI, 1 et sqq.; XLI et seqq.

La raison de ce changement est que la division entre les ordres n'a pû cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maistre absolu, et que d'ailleurs la liberté estoit trop aimée pour estre abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des prétextes specieux, et faire par ce moyen qu'elle pust estre ruinée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote [1], devoit commencer en flatant le peuple, et devoit naturellement estre suivie de la violence.

Mais de là on devoit tomber dans un autre inconvenient par la puissance des gens de guerre, mal inévitable à cet état.

En effet, cette monarchie que formerent les Cesars s'estant érigée par les armes, il falloit qu'elle fust toute militaire ; et c'est pourquoy elle s'établit sous le nom d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par là vous avez pû voir que, comme la république avoit son foible inévitable, c'est à dire la jalousie entre le peuple et le senat, la monarchie des Cesars avoit aussi le sien, et ce foible estoit la licence des soldats qui les avoient faits.

Car il n'estoit pas possible que les gens de guerre, qui avoient changé le gouvernement et établi les empereurs, fussent long-temps sans s'appercevoir que c'estoit eux en effet qui disposoient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouster aux temps

---

1. *Polit.*, V, IV.

que vous venez d'observer ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice; celuy où elle est soumise et attachée au senat et au peuple romain; celuy où elle s'attache à ses généraux; celuy où elle les éleve à la puissance absoluë sous le titre militaire d'empereurs; celuy où, maistresse en quelque façon de ses propres empereurs qu'elle créoit, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relaschement, de là les seditions et les guerres que vous avez veûës; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent les changemens de l'état de Rome considerée en elle-mesme. Ceux qui nous la font connoistre par rapport aux autres peuples ne sont pas moins aisez à discerner.

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en peril. Il dure un peu plus de cinq cens ans,[1] et finit à la ruine des Gaulois en Italie et de l'empire des Carthaginois.

Celuy où elle combat, toûjours plus forte et sans peril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure deux cens ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des Cesars.

Celuy où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure quatre cens ans, et finit au regne de Théodose le Grand.

Celuy enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi quatre cens ans, commence aux enfans de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, Monseigneur, qu'on pourroit ajouster aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidens particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de frequentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves dont Rome et l'Italie estoit surchargée, ont causé d'effroyables violences, et mesme des guerres sanglantes. Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangeres, se fit tant de nouveaux citoyens ou par brigue ou par raison qu'à peine pouvoit-elle se reconnoistre elle-mesme parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturalisez. Le senat se remplissoit de barbares; le sang romain se mesloit; l'amour de la patrie, par lequel Rome s'estoit élevée au dessus de tous les peuples du monde, n'estoit pas naturel à ces citoyens venus de dehors; et les autres se gastoient par le mélange. Les partialitez se multiplioient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux; et les esprits turbulens y trouvoient de nouveaux moyens de brouïller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit sans fin par le luxe, par les débauches et par la fainéantise qui s'introduisoit. Ceux qui se voyoient ruinez n'avoient de ressource que dans les seditions, et en tout cas se soucioient peu que tout perist aprés eux. On sçait que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux et les miserables qui n'ont rien à perdre aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévaloient dans Rome; et, l'état mitoyen, qui seul

tient tout en balance dans les États populaires, estant le plus foible, il falloit que la république tombast.

On peut joindre encore à cecy l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvemens, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jule Cesar, d'Antoine et d'Auguste. J'en ay marqué quelque chose; mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraye racine du mal, c'est à dire cette jalousie entre les deux ordres dont il vous estoit important de considerer toutes les suites.

CHAPITRE VIII

Conclusion de tout le discours précedent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.

Mais souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaisnement des causes particulieres qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les resnes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantost il retient les passions, tantost il leur lasche la bride, et par là il remuë tout le genre humain. Veut-il faire des conquerans? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoye son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondemens de la tranquilité publique. Il connoist la sagesse humaine toûjours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses veûës, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-mesme ; elle

s'envelope, elle s'embarrasse dans ses propres subtilitez, et ses précautions lui sont un piege. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugemens selon les regles de sa justice toûjours infaillible. C'est luy qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frape ces grands coups dont le contrecoup porte si loin. Quand il veut lascher le dernier et renverser les empires, tout est foible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enyvrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sçait plus ce qu'elle fait, elle est perduë. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaist le sens égaré, et celuy qui insultoit à l'aveuglement des autres tombe luy-mesme dans des tenebres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour luy renverser le sens que ses longues prosperitez.

C'est ainsi que Dieu regne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hazard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons nostre ignorance. Ce qui est hazard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est à dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un mesme ordre. De cette sorte tout concourt à la mesme fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hazard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulieres.

Par là se verifie ce que dit l'Apostre, que « Dieu « est heureux et le seul puissant, Roy des rois et « Seigneur des seigneurs[1] ». Heureux, dont le repos est inalterable, qui voit tout changer sans changer luy-mesme, et qui fait tous les changemens par un conseil immuable; qui donne et qui oste la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoy tous ceux qui gouvernent se sentent assujetis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets impréveûs. Ni ils ne sont maistres des dispositions que les siecles passez ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celuy-là seul tient tout en sa main, qui sçait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquestes. Quand Brutus inspiroit au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeoit pas qu'il jettoit dans les esprits le principe de cette licence effrenée, par laquelle la tyrannie qu'il vouloit détruire devoit estre un jour rétablie plus dure

1. I *Tim.*, VI, 15.

que sous les Tarquins. Quand les Cesars flatoient les soldats, ils n'avoient pas dessein de donner des maistres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sçait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoy tout est surprenant à ne regarder que les causes particulieres, et néanmoins tout s'avance avec une suite reglée. Ce discours vous le fait entendre; et, pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils impréveûs, mais toutefois suivis en eux-mesmes, la fortune de Rome a esté menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-estre, Monseigneur, qu'il auroit fallu vous dire quelque chose de plus de vos François et de Charlemagne, qui a fondé le nouvel empire. Mais, outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-mesme, et que vous avez déja si fort avancée, je me réserve à vous faire un second discours où j'auray une raison necessaire de vous parler de la France et de ce grand conquerant, qui, estant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantez, les surpasse en piété, en sagesse et en justice.

Ce mesme discours vous découvrira les causes des prodigieux succés de Mahomet et de ses successeurs. Cet empire, qui a commencé deux cens ans avant Charlemagne, pouvoit trouver sa place dans ce discours, mais j'ay cru qu'il valoit mieux vous faire voir dans une mesme suite ses commencemens et sa décadence.

Ainsi je n'ay plus rien à vous dire sur la premiere partie de l'histoire universelle. Vous en découvrez tous les secrets, et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mesmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connoistrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son esperance.

NOTES

Page 4, ligne 19. *Avec empire,* en maître qui commande et qui est aussitôt obéi.

7, 15. *Solides,* réelles, effectives. *Solide*, en ce sens, dit l'Académie, s'oppose à « vain, chimérique, frivole ».

8, 21. *Étonné,* au sens latin, *attonitus,* comme s'il eût été frappé de la foudre.

— 24-25. *Paroist,* apparaît. Voir tome I, page 124, ligne 6.

10, 15. *Là,* dans le mystère de la Trinité.

14, 3. *Ne se termine pas,* ne se borne pas.

15, 13. *Entendons,* et, plus bas, *entendre, entend. Entendre* a ici le sens de comprendre, *intelligere.*

16, 4 et 5. *Purement brute,* sans raison.

— 16. *Devant,* avant. Voir tome I, page 123, ligne 1.

— 24. *L'âme est affligée. Affligée,* au sens latin, « abattue, abaissée ». Voir tome I, page 203, ligne 13.

17, 20. Remarquer la tournure : « Il n'est pas donné à *tous*... de voir... en *luy-mesme.* »

18, 17. *Abrutis,* réduits à l'état de brutes. Voir page 16, ligne 5.

20, 5. *Rouler,* tourner en cercle.

21, 12. *D'une autre saison,* d'un autre temps.

24, 21. *Epurement,* ce mot a disparu de la langue.

25, 20. *Abandonné.* C'est le mot de Jésus-Christ sur la croix : « *Eli! Eli! lamma sabacthani* », c'est-à-dire : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc,* XV, 34, et *Psalm.*, XXII, 2.)

— 26. *Qu'il se confie*, qu'il ait confiance.

28, 19. *Chef,* tête, par opposition au mot *membres* de la ligne précédente. Voir tome I, page 136, ligne 14.

33, 2. *Toute entière.* Aujourd'hui on écrit *tout entière.*

34, 12. *Animer*, donner l'âme, la vie.

35, 3. *L'efficace.* Voir tome I, page 236, ligne 4.

— 18. *Malice,* méchanceté.

36, 19. *S'émeut,* se soulève.

38, 22. *Enfin,* en dernier lieu.

39, 11. *Se dilate*, s'élargit.

— 14. *Aggregez.* Voir tome I, page 264, ligne 2.

52, 22-23. *Si elle les a veû s'élever... elle les a veû tomber.* Les règles d'accord du participe passé n'étaient pas rigoureusement observées au XVIIe siècle.

54, 1. *Illustré,* mis en lumière.

— 13. *Ramas,* recueil.

— 18. *Impertinentes*, ridicules.

56, 5. *Ses necessitez,* ce qui était nécessaire à sa vie.

57, 2-3. *Tourner aux Juifs... à un funeste présage.* Tour essentiellement latin.

— 26. *Il,* cela, c'est-à-dire « tout ce qui nous perd ».

60, 18. *Monument,* avertissement, de *monere.*

61, 12. *Fatal*, marqué par Dieu.

63, 3. *Ils* (les Juifs) *ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.* Le sort des Juifs s'est singulièrement

amélioré depuis Bossuet, du moins dans les pays les plus civilisés.

64, 12. *Expliqué,* déroulé, du latin *explicare.*

65, 21. *Leurs maisons et leur ville va estre déserte.* On trouve souvent dans Bossuet le verbe au singulier avec deux ou plusieurs noms, chacun au singulier, mais rarement, comme ici, avec deux sujets, dont le premier soit au pluriel.

70, 24. *S'émouvoir.* Voir page 36, ligne 19.

73, 13. *Tyaneus,* de la ville de Tyane, en Cappadoce.

78, 14. *Précisément,* avec précision, netteté.

79, 4. *De fonds en comble.* Aujourd'hui : « De *fond* en comble. »

84, 6. *Dissipez,* dispersés.

88, 4. *Faux zelez,* et, ligne 12, *zelateurs,* fanatiques.

89, 13. *Recite,* cite.

91, 28. *A comparaison* a fait place à « en comparaison ».

94, 2-3. *Dès le vivant,* du vivant même.

95, 18. *Détestée* (sens latin), condamnée avec malédictions.

96, 7. *Ils ne se sont pas souciez,* ils ne se sont pas fait scrupule, ils n'ont éprouvé aucun souci à...

— 27. *Les plus receûs,* les plus accrédités.

101, 11. *Retenuë,* gardée.

102, 19. *Mettre,* admettre.

104, 21. *Y reconnoissoit,* reconnaissait en lui, en Jésus-Christ.

109, 16-20. *Dieu... il a pris. Il* explétif, mais nécessaire, le premier sujet étant trop loin.

111, 28. *Artificieusement,* avec art.

111, 29-30. *Eloquence qu'on a crû divine.* Voir la note de la page 52, lignes 22-23.

112, 22. *Qu'as-tu donc servi...* Aujourd'hui : « A quoi as-tu donc servi... »

115, 27-29. *Dieu... il* les mette. Encore un *il* explétif. Voir page 109, lignes 16 et 20.

118, 13. *Enchanté.* « Enchanter » se trouve souvent dans Bossuet, avec le sens latin, « tromper, séduire par des charmes, des incantations ».

120, 3. *Pour émouvoir ces ouvriers*, pour soulever une émeute parmi ces ouvriers.

121, 5. *Mouvemens*, troubles.

126, 14. *Qui notast sa vie*, qui imprimât une tache sur sa vie.

127, 20. *Ouvrages publics*, édifices publics.

128, 2. *Lararium*, endroit consacré aux Lares, dieux du foyer.

— — *Dignité*, importance.

— 24. *Il recite*, il cite. Voir page 89, ligne 14.

129, 16. *C'est ses miracles.* Bossuet met presque toujours « c'est » où nous mettons constamment « ce sont ».

— 20. *Obscurcir*, rabaisser, en diminuant l'éclat.

130, 28. *Dès-là*, par cela même.

133, 1. *Culte meslé*, culte où le bon est mêlé au mauvais.

— 19. *Par elle-mesme*, par ses propres aveux. Voir page 138, ligne 4.

134, 31. *Parce qu'il estoit mortel* se rapporte, non pas à ce qui précède, mais à ce qui suit.

138, 25. *Offensoit*, contrariait, choquait.

139, 1. *Le libertinage*, le déréglement (dans l'esprit aussi bien que dans les mœurs).

140, 11. *Catholique et universelle. Catholique* se rapporte aux temps, *universelle* aux lieux.

141, 20. *Droiture*, sous-entendu : « dans ses voies ». Voir ligne 16, « de la droite voye ».

— 27. *En recherchant de.* Cette tournure a vieilli.

142, 12. *Malgré qu'ils en eussent.* Encore une tournure qui a vieilli.

145, 6. *Service*, culte.

— 18-19. *Le senat les fit brusler* (les livres sacrés des Romains) *comme tendans à.* Le participe présent n'était pas, au XVIIe siècle, invariable comme aujourd'hui.

148, 20-21. *A établir les livres divins*, à établir leur autorité.

149, 15. *Retiennent*, conservent.

— 21. *Qui conviennent*, qui sont d'accord.

150, 31. *Eclairée*, surveillée.

151, 3. *Constamment*, assurément.

153, 7. *Demeuré en état*, demeuré debout.

154, 25. *Et faire accroire.* On dirait aujourd'hui « et de faire accroire » comme suite de « de faire parler », ligne 21.

155, 6. *Si nouveau. Nouveau*, avec le sens de « novice ».

157, 13. *Malgré qu'on en eust.* Voir page 142, ligne 12.

— 27. *Canon*, liste des livres reconnus par l'Église, comme inspirés de Dieu.

158, 7-8. *Religieux à. Religieux* avec le sens de « scrupuleux ».

160, 1. *Mouvemens*, événements.

160, 13. *Reclament les anciens livres,* invoquent le témoignage, s'appuient sur.

161, 24-25. *Ce qui faisoit de la peine*, ce qui déplaisait.

162, 12. *Garizim.* Les Samaritains soutenaient que Dieu avait établi le culte public sur la montagne de Garizim, près de Samarie. Voir, dans l'édition de 1818 (VIIIe Époque), le passage ajouté au texte de 1700. « Dès lors il (Jaddus) résolut de bâtir un temple près de Samarie, sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyoient bénite..., etc. »

163, 17. *Il en reviendra toûjours les mesmes loix,* il en sortira, il s'en dégagera...

— 21. *Davantage que.* Cette tournure, qui a vieilli, se retrouve dans tous les grands écrivains du XVIIe siècle.

164, 2. *Rétabli*, corrigé.

165, 1. *Par remarque,* comme une remarque, comme une note ajoutée au texte.

— 7. *Constamment,* assurément. Voir page 151, ligne 3.

166, 10. *Libertinage.* Voir page 139, ligne 1. Ici, ce mot signifie surtout « impiété ».

— 22. *Presens*, contemporains.

167, 6-7. *On ne dispute pas... que,* on ne conteste pas. « Disputer que » n'est pas resté dans la langue.

168. *Chapitre XXIX.* Tout un chapitre, emprunté aux notes de Bossuet, a été ajouté ici par les éditeurs de 1818, de sorte que le chapitre XXIX de notre édition se trouve le chapitre XXX de l'édition de Versailles.

169, 19. *De leur république,* de leurs affaires. *Res publica.*

— 26-27. *Méconnoissance envers leur Messie,* leur refus de reconnaître Jésus-Christ comme leur Messie.

170, 13. *Convienne,* s'accorde.

172, 7. *Aujourd'hui.* 1681, date de la première édition du *Discours sur l'histoire universelle.*

— 8. *Qui ont servi,* qui ont été les ministres du culte.

173, 13. *Discours en l'air.* Voir tome I, page 211, ligne 21.

— 26. *Mais ni il.* Tel est le texte de l'édition de 1700, et non, comme on lit dans les éditions récentes : « *il n'a ni.* »

174, 17. *Engager,* entraîner.

— 27. *Couvrir,* cacher.

176, 8. *Asseûrent,* affermissent.

— 24-25. *Ayant établi... il reste.* Participe absolu. Cette construction se rencontre assez fréquemment au XVIIe siècle.

177, 23. *En les continuant,* en les faisant continuellement.

179, 2. *Ramassez,* rassemblés.

180, 7. *Qui est,* ce qui est.

— 15-16. *Jusqu'aux extrémitez du monde.* Louis XIV avait, en 1669, envoyé une expédition sous les ordres de Beaufort et de Navailles pour secourir Candie assiégée par les Turcs. Voir dans notre édition des *Or. fun.*, celle de *Henriette de France,* page 34, lignes 22 et suivantes. — Louis XIV avait aussi envoyé de nombreux secours aux missions du Levant.

— 23-24. *S'il attaque l'héresie par tant de moyens.* On pressent la révocation de l'édit de Nantes, que Bossuet, dans l'oraison funèbre de *Michel Le Tellier,* appellera « ce miracle de nos jours ».

183, 11-12. *Aux grands princes comme vous.* Ce n'est pas une flatterie ; c'est une expression de la langue courante du temps. Le Dauphin qui, en 1681, n'avait que vingt ans, est *grand* parce qu'il est le fils de Louis le Grand.

184, 6. *L'exercer,* le fatiguer sans relâche.

184, 12. *Sans y penser.* Les Romains n'ont été, aux yeux de Bossuet, que les instruments, instruments inconscients, de la vengeance divine.

— 14. *Le peuple nouveau,* le peuple chrétien.

— 16. *Le commerce,* les relations.

— 31. *A faire obéir l'Église*, à faire que l'Église soit obéie.

186, 10. *Autorisoient,* donnaient force de loi.

188, 28. *Nourriciers* (de l'Église). Fénelon se sert également de cette expression énergique dans son *Discours sur le sacre de l'Electeur de Cologne.*

189, 4. *Illustres prophéties,* prophéties très claires.

— 15-16. *La succession du peuple fidele,* les événements qui se succèdent et qui constituent l'histoire du peuple de Dieu.

— 18. *Les rappeller à leurs principes,* les ramener à leur point de départ.

190, 2. *Pour les donner* (les royaumes) *à qui il luy plaist.* Cf. l'exorde de l'*Or. fun.* de Henriette de France.

192, 4-5. *Ces secretes dispositions qui ont préparé*, c'est-à-dire comment les choses sont disposées secrètement de façon à préparer.

— 17-18. *Du personnage qu'ils ont eû à faire dans le monde,* du rôle qu'ils ont eu à jouer... *Persona*, masque de théâtre, puis, au figuré, rôle.

193, 8. *La fortune.* La fortune, aux yeux du vulgaire, bien entendu, car, pour Bossuet, c'est Dieu qui gouverne le monde.

— 14-15. *Qui a duré*, qui a patienté.

— 16. *Pousser.* Molière a dit dans le même sens, avec le verbe réfléchi (*Mis.* I, 1) :

On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé *dans le monde.*

194, 11-12. *L'Indathyrse.* Strabon écrit *Indanthyrse.*

195, 9. *Se défissent,* se détruisissent.

— 20. *N'a aucune suite,* ne fut que passagère.

196, 3. *Pour les surprendre,* pour obtenir, par ruse, des renseignements sur l'état de leurs forces.

197, 12. *La vie commode,* la vie paisible et agréable.

— 13. *La température, etc.* Avant Montesquieu (*Esprit des lois*) Bossuet attribue à la température une influence notable sur les mœurs et le caractère des peuples.

198, 22-23. *L'honneur qui les nourrit* (les arts). Souvenir de Cicéron : *Honos alit artes* (*Tusc.*, I, 2).

— 28. *La police,* la politique.

199, 2. *Son canton,* son quartier distinct dans chaque ville. — Cet usage subsiste encore aujourd'hui.

— 24-25. *On ne s'estoit pas encore avisé de faire un mestier de la justice.* Critique indirecte de ce qui se passait alors en France, où les charges se vendaient.

200, 18. (*Jugement*) *dont personne n'échappoit.* On dirait aujourd'hui « auquel ».

— 27. *Eust été.* Ce subjonctif est plus latin que français. On dirait « *avait été* ».

— 28. *On en condannoit la mémoire. En* se rapporte au mot *mort* de la ligne précédente. On dirait aujourd'hui : « On condamnait *sa* mémoire. »

201, 11. *Curieusement,* soigneusement.

— 19. *Pour empescher les emprunts,* pour mettre des entraves aux emprunts.

— 23. *Dont on empruntoit.* On dirait « à qui on empruntait ».

202, 2. *Digérées,* mises en ordre.

— 14. *Fussent destinées,* eussent un emploi marqué d'avance.

202, 16. *Pures*, claires, lucides.

203, 14. *Conseils*, desseins, *consilia*.

204, 17. *Ils y reviennent*, ils retombent sous le coup de cette juridiction.

— 20. *Leurs Mercures*. Le Mercure des Grecs (*Hermès*) s'appelait *Thot* en égyptien.

— 27. *La terre d'où le genre humain s'est répandu*. La contrée située au N.-O. de l'Inde.

205, 21. *Et s'il est vray, ce que dit Platon, que*. C'est-à-dire : S'il est vrai, comme le dit Platon, que...

— 28. *Cette grande année, etc.* Cette grande année était composée de 1,461 années de 365 jours. Les six heures supplémentaires, n'étant pas comptées, donnaient un jour de retard au bout de quatre ans; et après quatre fois 365 années (soit 1,460), en ajoutant une année on arrivait au nombre de 1,461. Après cela « le ciel était ramené à son premier point ».

207, 15. *Abondant*, fertile.

— 28. *La Grande Mer*. La Méditerranée était appelée *Grande Mer* à cause de son importance d'abord, et, en second lieu, par comparaison avec la mer Rouge.

208, 6. *Comme des isles, etc.* Ce passage est inspiré de Sénèque (*Quæst. nat.*, IV, 2) : « *Oppida insularum modo exstant ; majorque est lætitia in gentibus quo minus terrarum suarum vident.* »

— 21. *Cent quatre-vingt de nos lieuës*. Les 3,600 stades, dont parle Hérodote, se réduisent à cent soixante-deux lieues. D'après les calculs modernes, le lac Mœris n'aurait pas eu plus de cinquante à soixante lieues de tour.

209, 7. *Ménager la terre*, tirer parti de la terre avec ménage, avec économie.

— 13. *Qui remplit l'esprit*, qui contente l'esprit.

209, 17. *Par Homère.* Au neuvième chant de l'*Iliade.*

210, 3. *Quelque chose d'incomparable dans ses ruines.* « Le spectacle que j'ai devant les yeux surpasse tout ce que j'ai vu sur la terre. » (AMPÈRE, *Voyage en Égypte et en Nubie.*)

— 27. (*Colonnes*) *grandes à proportion.* Les plus hautes ont vingt-trois mètres de hauteur.

— 28. *Entremeslées d'obelisques.* Il n'y a pas d'obélisques entremêlés aux colonnes.

211, 7. *Les plus inconnues.* Les ambassadeurs de Siam devaient venir en France en 1684. Une première ambassade (1680) avait péri en route sur les côtes de l'île de Madagascar.

— 10-11. *Ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité...* Ce que Louis XIV n'a pas fait, la France le fera, grâce à l'Institut d'Égypte, créé par Bonaparte en 1798.

— 17. *Si loin d'elle.* Karnak et Louqsor sont, à droite du Nil, sur une partie de l'emplacement même de Thèbes, capitale de la Haute-Egypte.

— 27. *Que,* autre que.

— 29. *Leur grandeur.* La plus haute (des pyramides) a cent cinquante-deux mètres, c'est-à-dire près de deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris.

212, 12. *Par son titre,* par son inscription.

— 15. *Jupiter.* Hérodote a traduit par le mot grec Ζεὺς celui d'Ammon-Rhâ, le principal dieu de l'Égypte.

— 23. *Le Labyrinthe* fut bâti par Aménemhet III (XIIe dynastie), le constructeur du lac Mœris.

— 26-27. *Une vue proportionnée à sa grandeur,* l'espace qui s'étendait autour du Labyrinthe était proportionné à la grandeur de cette construction gigantesque.

213, 5. *Ceux qui s'engageoient à les visiter,* ceux qui s'engageaient dans cette visite.

213, 10-11. *A nourrir les crocodiles sacrez.* On les y enterrait, dit Hérodote.

— 26. *Consistait,* verbe au singulier, avec deux sujets, dont le premier (*travaux*) est au pluriel. Voir page 65, ligne 21.

215, 11-12. *Des honnestes gens.* Voir tome I, page 2, ligne 17.

— 17. *Ramollir.* Aujourd'hui on dirait, dans ce sens, *amollir.*

216, 3. *Un symbole de la musique (je ne sçay pas ce que c'est).* La phrase de Clément d'Alexandrie n'est pas très claire : "Ἐν τι τῶν τῆς μουσικῆς ἐπιφερόμενος συμβόλων.

— 11-12. *La profession de la guerre passoit de père en fils comme les autres.* Les castes étaient-elles aussi fermées que le dit Bossuet? Les monuments récemment découverts et les papyrus permettent d'en douter.

— 18. *A l'ombre.* Il s'agit ici des exercices pacifiques de l'école, opposés à la guerre véritable, « aux combats effectifs ».

— 26. *Politesse,* mot remplacé aujourd'hui par celui de « civilisation ».

217, 2. *Ceux d'Elide,* les habitants de l'Élide.

— 20. *Le pere de Sésostris...* Les récentes découvertes ont singulièrement modifié l'histoire de l'Égypte. — Les exploits de Sésostris (ou Ramsés II) sont racontés sur l'obélisque de Louqsor.

218, 9-10. *Accoutumé... son père le fit tourner. Accoutumé* se rapporte à *le.*

— 23. *Nourrir,* élever.

— 29. *Le témeraire Roboam.* Il est à peu près constant aujourd'hui que le vainqueur de Roboam est Sésac, fonda-

teur de la XXIIe dynastie. Sésac vivait plus de quatre siècles après Sésostris.

219, 4. *Ni que,* on dirait : « Et que ».

— 8. *Sujetes,* en parlant de l'Arménie et de la Cappadoce. On dirait aujourd'hui « soumises ».

— 23. *En figures hiéroglifiques.* Il s'agit de l'écriture nationale des Égyptiens.

220, 11. *Il régna trente-trois ans.* Soixante-sept ans, d'après les documents les plus récents. Sa momie a été trouvée, au mois de juin 1881, par M. Maspéro, directeur du musée de Boulacq.

— 21. *Qui en marquoient l'étendue et la quantité des tributs.* Phrase incorrecte, mais l'incorrection ne nuit pas à la clarté.

221, 24-25. *C'est eux qui ont basti ces douze palais, etc.* Voir la note de la page 212, ligne 23.

222, 3. *Environ seize cens ans.* Près de 4500 ans, d'après Manéthon.

— 14. *Qui est,* ce qui est.

223, 12. (Ces temps) *sont fort incertains.* Ces « temps des anciens rois d'Egypte » sont beaucoup moins incertains, depuis qu'on peut lire couramment les hiéroglyphes.

— 14. *Dont nous voyons, etc.* Phrase peu régulière, comme celle que nous avons signalée dans la note de la page 220, ligne 21.

— 16-17. *Il semble que les Égyptiens n'ayent pas connu le père de Sésostris.* Ils l'ont connu : c'est Séti Ier.

224, 6-7. *N'a pas... une longue suite.* Nous avons vu, page 222, que Bossuet n'accorde au royaume d'Égypte qu'une durée de 1600 ans.

— 13-16. *Ninus... Semiramis.* Ninus et Sémiramis sont deux personnages mythologiques (l'Hercule et la Vénus des

Assyriens), dont l'historien grec Ctésias de Cnide (Ve siècle av. J.-C.) a fait un roi et une reine.

225, 11. *Le fabuleux Ctésias.* Bossuet a déjà donné cette épithète à Ctésias (Ire partie, *Epoq.* VII). En effet, son histoire rappelle, en plus d'un endroit, les fables écrites pour amuser l'enfance.

— 14. *Fait le royaume... une dépendance.* On dirait aujourd'hui : « Fait du royaume... »

226, 20. Les découvertes modernes permettent de rectifier ce qu'il y a d'exagéré dans ce paragraphe.

227, 21. *La philosophie.* Ce mot signifie ici l'amour de la science.

228, 26. *Des principaux seigneurs... se joignirent,* c'est-à-dire, des seigneurs, parmi les principaux, se joignirent.

229, 2. *Des Medes.* Plutôt des Perses.

— 9. *Pour le rendre commode,* pour qu'on pût s'en servir.

— 11-12. *L'Euphrate... jamais ne débordoit.* Erreur, l'Euphrate déborde périodiquement chaque année comme le Nil.

— 18. *Revestit,* fit garnir les rives d'un revêtement de pierre, pour empêcher les éboulements. Voir page 230, ligne 4.

230, 10-11. *Desesperant de réduire... ni par force ni par famine.* Il y a, dans le mot *desesperant* une idée négative, qui amène ces deux *ni.*

— 14. *Qu'elle eust esté.* Nous dirions « qu'elle fût ».

— 27. *Ce titre,* cette épithète d'*impie.*

231, 16. *Ramollis.* Voir la note de la page 214, ligne 17.

233, 5-6. *Parmi les soins... n'en prit pas assez.* Tour très irrégulier. *En* rappelle le mot *soins.* Et encore *soin,* rappelé par *en,* devrait être au singulier. Ces incorrections sont rares dans Bossuet.

234, 8. *Fainéante,* d'un fainéant.

— 10. *Honnestement,* avec honneur.

— 17. *S'en servir. En* rappelle le mot *estrangers* de la ligne précédente.

— 27. *Sans politique,* sans connaître la science qui sert à gouverner les États.

235, 9. *Conseils reglez,* conseils tenus régulièrement.

— 21. *Le registre* .. Cf. Racine (*Esther,* II, 1) :

Il (Assuérus) *s'est fait apporter ces annales célèbres...*
On y conserve écrits le service et l'offense.

236, 25. *Plus ferme et plus absolu.* Cf. Montesquieu (*Esprit des lois,* XVII, 7).

237, 7. *La magie,* la religion des Mages.

— 26. *Institution,* éducation.

238, 16. *Conduite,* suite dans les desseins.

239, 20. *Etonnoient.* Voir, pour la force de ce mot, la note de la page 8, ligne 21.

— 26. *Son Sesostris.* Il y a de l'ironie dans ce possessif.

— 31. *Reglée,* obéissant à la règle.

240, 4. *Mediocres,* peu nombreuses.

— 7. *D'esprits.* Il s'agit ici des *esprits animaux* dont Descartes a si souvent parlé, et qui passaient pour être le principe de la vie et des mouvements du corps.

241, 5. *Nourrissoient,* élevaient.

— 14. *Conspire,* contribue.

— 21. *Populaires.* Ici « amis du peuple », et non « aimés du peuple ».

242, 26. *En* se rapporte aux « magistrats ».

— 31. *Charmée,* sous le charme (de ces idées).

243, 17. *Suivis,* écoutés.

243, 28. *Ce grand poëte, etc.* Voir Horace (*Epist.*, I, II, vers 3 et 4).

244, 5. *La Grèce ainsi élevée,* instruite par les leçons de ses philosophes et de ses poètes.

— 12-13. *L'objet... estoient les Barbares.* Pour comprendre ce verbe au pluriel, il faut rétablir l'ordre régulier : « Les Barbares étaient l'objet. »

— 16. *Une des choses qui faisoit aimer.* Nous dirions « qui faisoient aimer ».

245, 21. *Avec son roy,* Léonidas.

246, 4. *La confiance,* sous-entendu « en soi ».

— 25. *Naviger,* aujourd'hui « naviguer ».

248, 7. *Fascheux,* insupportable.

— 11. *Fiers,* farouches.

249, 21-22. *Le roy de Perse qu'elles appelloient le grand roy.* Il y a ici un peu d'exagération. Les mots *grand roi* n'étaient que la traduction du mot persan servant à désigner le souverain.

252, 3-4. *Les avantages... au dessus de leurs ennemis,* les avantages... sur leurs ennemis.

253, 11. *Superbes monumens.* C'étaient des autels hauts comme des tours.

254, 7. *Vous avez veû le partage...* Voir la VIIIe Époque.

— 27. *Esprit,* intelligence.

— 30. *Si ce n'est qu'on veuille,* à moins qu'on ne veuille.

— 31 *Humeur,* caractère.

255, 1. *Entreprendre... établir,* former de nouvelles entreprises... fonder solidement.

— 17. *Du débris.* Ce mot ne s'emploie plus qu'au pluriel.

256, 4. *Nous sommes enfin venus.* Comparer cet *enfin* avec celui de Boileau, quand il va parler de Malherbe : « *Enfin* Malherbe vint... »

— 16. *Temps,* conjonctures. — *Mouvemens,* changements, révolutions.

257, 16-17. *Une monarchie réglée.* Une monarchie gouvernée par des institutions, des *règles* qui conviennent à une monarchie digne de ce nom.

— 18. *S'en faisoit. En* se rapporte au mot *rois* de la ligne précédente.

— 28. *L'autorité de,* le droit de.

258, 5. *Toute entière,* aujourd'hui « tout entière ».

— 17. *Les prit en sa protection,* aujourd'hui « sous sa protection ».

259, 6. *Et mesme bien avant dans leurs progrès,* et même quand ils furent très avancés dans...

— 9. *N'y ayant rien de plus libre,* vu qu'il n'y avait rien de... Cette tournure, fort usitée au XVIIe siècle, a disparu de notre langue.

— 23. *A n'en regarder. En* se rapporte au mot *senateurs.*

— 25. *En public,* dans les fonctions de la vie publique.

260, 4. *Après avoir triomphé,* après avoir reçu les honneurs du triomphe.

— 19. *L'innocence.* « *Innocence* », ici, qualité de celui qui ne nuit à personne.

261, 20. *Le meilleur œconome,* qui administrait le mieux sa maison.

— — (*Qui*) *prenoit le plus sur luy-mesme,* qui tirait le plus de lui-même.

262, 2. *Se réduire,* se soumettre.

— 6. *Légitime,* légale.

— 13. *Contre les ordres,* en désobéissant aux ordres.

262, 16. *Branler,* bouger, se remuer.

263, 5. *Dans la necessité des affaires,* dans l'état critique des affaires.

— 9. *Par cette maxime,* par l'effet de cette maxime.

— 17. *Excitée,* secouée.

264, 15. *Profiter du temps,* profiter des occasions favorables.

— 21. *Adresses.* Assez usité au XVIIe siècle, ce mot ne s'emploie plus au pluriel dans ce sens.

265, 8. *Distinguée,* divisée.

— 14-15. *Pousser... soustenir. Pousser* se rapporte aux ennemis des Romains; *soustenir,* aux troupes romaines elles-mêmes.

— 22. *Consistence,* aujourd'hui « consistance ».

— 23. *A faute de.* Ce tour a vieilli.

266, 1. *S'y accommode,* en tire tout le parti possible.

— 2. *Elle défile,* elle rompt ses files.

— 17. *La mettre aux mains avec...,* la mettre en parallèle avec...

268, 4. *Connoistre,* comprendre.

— 6. *Le vray service,* les occasions où l'on pouvait vraiment servir l'État.

— 22-23. *Dans un plus grand concours,* avec un plus grand nombre de personnes concourant ensemble.

269, 11. *Eust esté,* aujourd'hui « ait été ».

— 23. *Le commerce avec les étrangers,* les rapports avec les étrangers.

270, 25. *Se faire citoyens,* obtenir le droit de cité.

— 27. *Tout perdre,* tout détruire.

271, 11. *Sévere,* farouche, inhumain.

271, 19. *Dans les états les plus tristes,* dans les situations les plus critiques.

— 20. *Les foibles conseils*, les conseils dictés par la lâcheté.

272, 18. *Ses conquestes,* allusion à la paix de Nimègue (1679).

— 19. *La conduite... dans la conduite,* négligence échappée à la plume de Bossuet.

273, 14. *Que chacun d'eux prétendoit.* Et, plus bas, *prétenduës par.* Voir tome I, page 118, ligne 12.

274, 2. *Apparent,* manifeste.

— 6. *L'injure,* l'injustice.

— 26-27. *Mauvais conseils*, conseils injustes.

275, 2. *La réputation.* Entendez « la bonne réputation ».

— 6. *Avec grande consideration,* après avoir considéré mûrement qui était digne de récompenses, ou qui méritait des châtiments.

— 15. *Quelque herbage plus vil encore.* La couronne de gazon.

276, 9. *C'est sans doute les grands hommes,* et, un peu plus bas : *ce sont des sentimens.* Bossuet emploie plus souvent la première tournure que la seconde.

277, 5. *Ce train,* cette façon de se conduire.

— 30. *Parce seulement que,* et non, comme on l'imprime dans les éditions modernes : « Parce que seulement. »

278, 29. *Pressé,* poursuivi.

281, 12. *Dans les derniers temps,* c'est-à-dire « dans les temps qui précédèrent la seconde guerre punique ».

284, 11-12. *Mais par conduite.* Cf. Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains,* ch. vi : « De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre les peuples. »

284, 22. *Pour ses Grecs.* Voir page 239, ligne 26 : « *Son Sésostris* ».

285, 12. *Qu'y a-t-il de plus beau ni de plus saint?* On dirait aujourd'hui « *et* de plus saint ».

286, 18. *Qualité*, disposition, manière d'être.

— 26. *A qui attendoit la force*, à qui attendait qu'on le forçât à se soumettre.

287, 8. *Des oppressez*, des opprimés.

— 11. *Retenue*, modération.

— 15. *Avares*, avides.

288, 8. *Caspie*, forme latine : « *Caspienne* ».

289, 6. *Les honneurs*, les fonctions publiques.

290, 4. *L'ordre*, la règle.

— 18. *L'ordre de la justice*, la bonne administration de la justice.

— 19. *Les sages*, les jurisconsultes.

291, 27. (*Ordre*) *mitoyen*, tenant le milieu, intermédiaire.

292, 8. *Un peuple roy.* « *Populum late regem.* » (VIRG., *Æn.*, I, 25.)

— 11. *Conseils publics*, les assemblées du peuple. — *Sans ce tempérament*, sans ce moyen d'apaiser les esprits.

— 22. *Délicat*, ombrageux.

294, 9. *Assez éloignez.* Sous-entendu : « les uns des autres ».

— 15. *Franchise*, l'état de celui qui n'est assujetti à aucun maître.

— 17. *Plus qualifiez et plus honnestes*, d'une condition et d'un caractère plus honorables.

— 19. *Ils.* Ce mot se rapporte, par syllepse, à « peuple » de la ligne précédente.

295, 16. *Digérer*, mettre en ordre, préparer.

296, 10-11. *Augmenta le nombre... jusqu'au nombre.* Négligence dans le genre de celle de la page 272, ligne 19.

— 19. *Exécrations*, malédictions accompagnées de formules religieuses.

— 23. *Les mémoires de Servius Tullius*, les notes laissées par Servius Tullius.

297, 7. *Affecter*, convoiter.

— 10. *Populaire*, ami du peuple.

— 17. *Contraintes*, contraintes par corps.

— 24. *Voyes legitimes*, moyens légaux.

— 29. *Pour s'autoriser*, pour se donner de l'autorité.

298, 5. *Constamment*, avec constance.

— 8. *Se laissoit conduire à ses magistrats*, par ses magistrats.

— 9. *Seditieux*, disposés à soulever des séditions.

299, 1. *Les plus populaires*, les plus favorables au peuple.

— 24. *Après cinq cens ans*, cinq cents ans après la fondation de Rome.

— 28. *Ces deux peuples jaloux*. Les mots « guerres puniques » (ligne 26) disent suffisamment quels sont « ces deux peuples jaloux ».

300, 1. *Preste à*. On dirait aujourd'hui « près de ».

301, 27. *Assemblées légitimes*, assemblées légalement convoquées.

303, 1. *De le maintenir*, de le conserver.

307, 1. *Délicatesse*, susceptibilité ombrageuse.

— 15. *Ensuite des commencemens*, à la suite des commencements.

307, 31. *Expressément marquez,* dans des termes nets et formels.

308, 11. *Légitimes,* autorisés par la loi.

311, 13. *Se mesloit.* Sous-entendu : « au sang des nations étrangères », et, par cette raison, devenait moins pur.

— 31. *L'état mitoyen,* la classe moyenne.

312, 1. *Tient tout en balance,* maintient l'équilibre entre les différentes classes.

313, 8. *Dieu tient du plus haut des cieux.* Cf. l'exorde de l'*Or. fun. de Henriette de France.*

314, 30. *Rencontres,* conjonctures.

315, 14. *Conseils,* résolutions.

— 22. *Prévient tous les conseils,* prend les devants sur toutes les résolutions humaines.

316, 6. *Réduire,* ramener, *reducere.*

— 15. *Vos François,* les Français dont vous devez être le roi.

— 18. *Celle* (l'histoire) *de France que vous écrivez vous-mesme.* Il s'agit des résumés d'histoire que Bossuet faisait rédiger à son royal élève. On a conservé une partie de ces manuscrits corrigés de la main de Bossuet.

TABLE
DU SECOND VOLUME

SECONDE PARTIE

LA SUITE DE LA RELIGION.

(*Suite*)

Pages

CHAPITRE XIX. — Jesus-Christ et sa doctrine . . . 1

CHAPITRE XX. — La descente du Saint-Esprit ; l'établissement de l'Eglise ; les jugemens de Dieu sur les Juifs et sur les gentils 34

CHAPITRE XXI. — Réflexions particulieres sur le chastiment des Juifs, et sur les prédictions de Jesus-Christ qui l'avoient marqué. 53

CHAPITRE XXII. — Deux mémorables prédictions de Nostre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire 68

CHAPITRE XXIII. — La suite des erreurs des Juifs, et la maniere dont ils expliquent les propheties . . . 84

CHAPITRE XXIV. — Circonstances memorables de la chute des Juifs; suite de leurs fausses interpretations 100

Pages

CHAPITRE XXV. — Réflexions particulieres sur la conversion des gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jesus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette maniere de les convertir. 107

CHAPITRE XXVI. — Diverses formes de l'idolatrie : les sens, l'interest, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie et les heresies viennent à son secours ; l'Eglise triomphe de tout. 118

CHAPITRE XXVII. — Réflexion générale sur la suite de la religion, et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'Ecriture 144

CHAPITRE XXVIII. — Les difficultez qu'on forme contre l'Ecriture sont aisées à vaincre par les hommes de bon sens et de bonne foy. 159

CHAPITRE XXIX. — Les prédictions reduites à trois faits palpables : parabole du Fils de Dieu qui en établit la liaison. 168

CHAPITRE XXX. — Suite de l'Eglise catholique, et sa victoire manifeste sur toutes les sectes. 172

TROISIÉME PARTIE

LES EMPIRES.

CHAPITRE PREMIER. — Les révolutions des empires sont reglées par la Providence, et servent à humilier les princes. 183

CHAPITRE II. — Les révolutions des empires ont des causes particulieres que les princes doivent étudier. 191

Pages

Chapitre III. — Les Scythes, les Ethiopiens et les Egyptiens. 194

Chapitre IV. — Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes et Cyrus. 224

Chapitre V. — Les Perses, les Grecs et Alexandre. 233

Chapitre VI. — L'empire romain, et, en passant, celui de Carthage et sa mauvaise constitution. . . 256

Chapitre VII. — La suite des changemens de Rome est expliquée 294

Chapitre VIII. — Conclusion de tout le discours précedent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence 313

Notes. 319

IMPRIMÉ PAR JOUAUST ET SIGAUX

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1885

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

JUL 03 1986

25 JUIN '86

a39003 001930923b

D 21 .B74 1885 V2
BOSSUET, JACQUES BENIG
DISCOURS SUR L.HISTOIR

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 09 02 04 7